

RODOLPHE REUSS

SOIXANTE ANNÉES D'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE
ET LITTÉRAIRE, 1864—1924

MES DÉBUTS LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIE DE MES TRAVAUX

Avec une étude biographique

par

CHRISTIAN PFISTER

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

et les

Discours prononcés à l'occasion de l'hommage rendu à Rod. Reuss
le 24 Février 1923



SOCIÉTÉ D'ÉDITION: LES BELLES LETTRES

95, Boulevard Raspail, PARIS (VI^e)

GREAT BRITAIN, BRITISH EMPIRE, UNITED STATES

HUMPHREY MILFORD: OXFORD UNIVERSITY PRESS

1926

102

Prix: 25 fr.

431

Les Publications de la Faculté des Lettres

de l'Université de Strasbourg

éditent les travaux des maîtres de la Faculté des Lettres, des meilleurs de leurs étudiants et des savants d'Alsace et de Lorraine qui se trouvent en relations avec l'Université.

Leurs volumes reflètent donc la grande variété des enseignements professés à la Faculté et présentent les plus sérieuses garanties d'originalité et de valeur scientifique.

Les publications de la Faculté des Lettres comprennent deux séries:

1° Une série in-8° (série bleue);

2° Une série in-16 carré;

la première plus technique, la seconde plus particulièrement destinée au grand public tout en demeurant strictement scientifique.

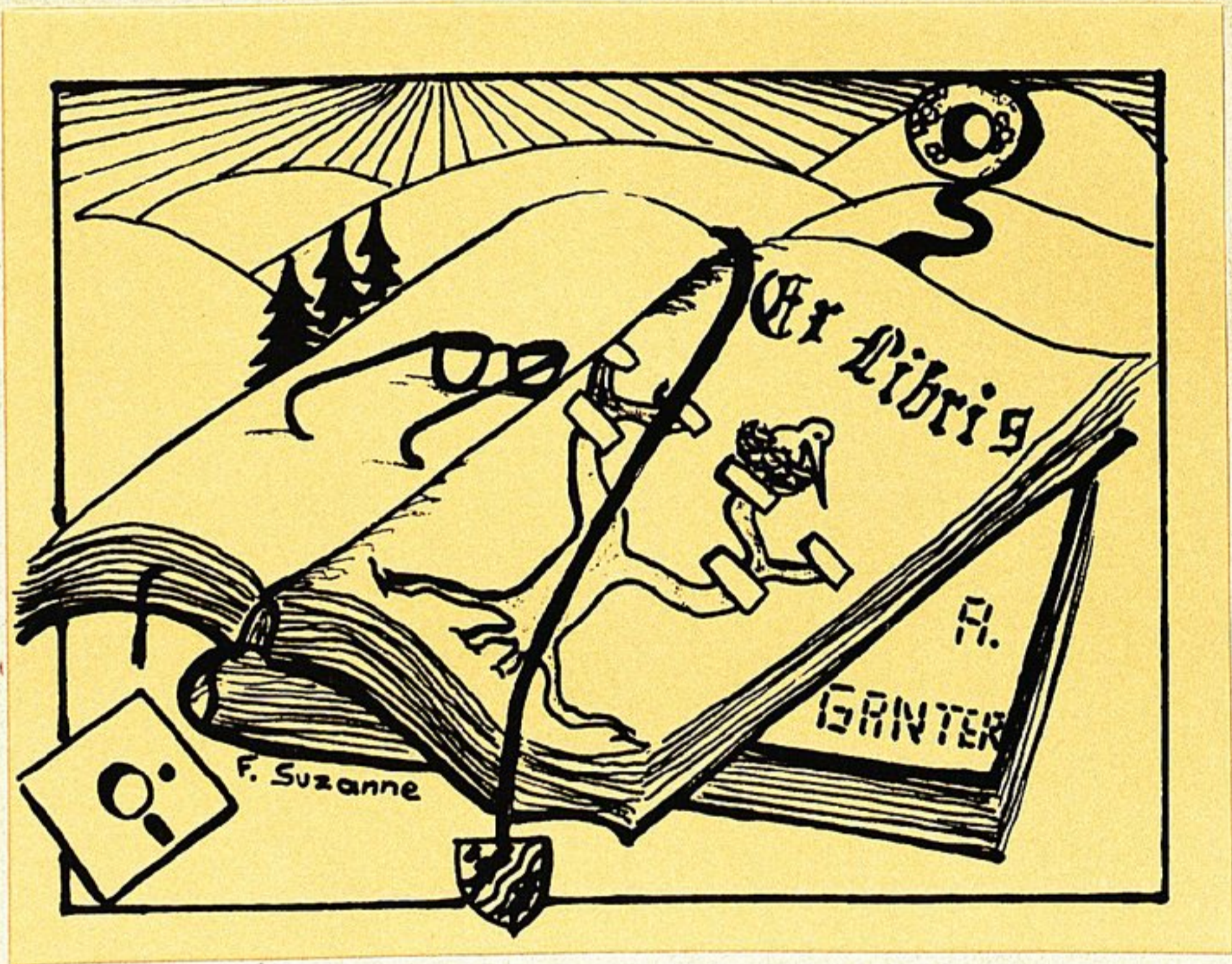
Chacune des séries est indépendante l'une de l'autre. Dans l'une et dans l'autre, les volumes, numérotés par fascicules, se succèdent sans périodicité; ils diffèrent d'étendue et de prix; chacun est mis en vente séparément et forme un tout complet.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL:

SOCIÉTÉ D'ÉDITION: LES BELLES LETTRES

95, Boulevard Raspail

PARIS (VI^e)

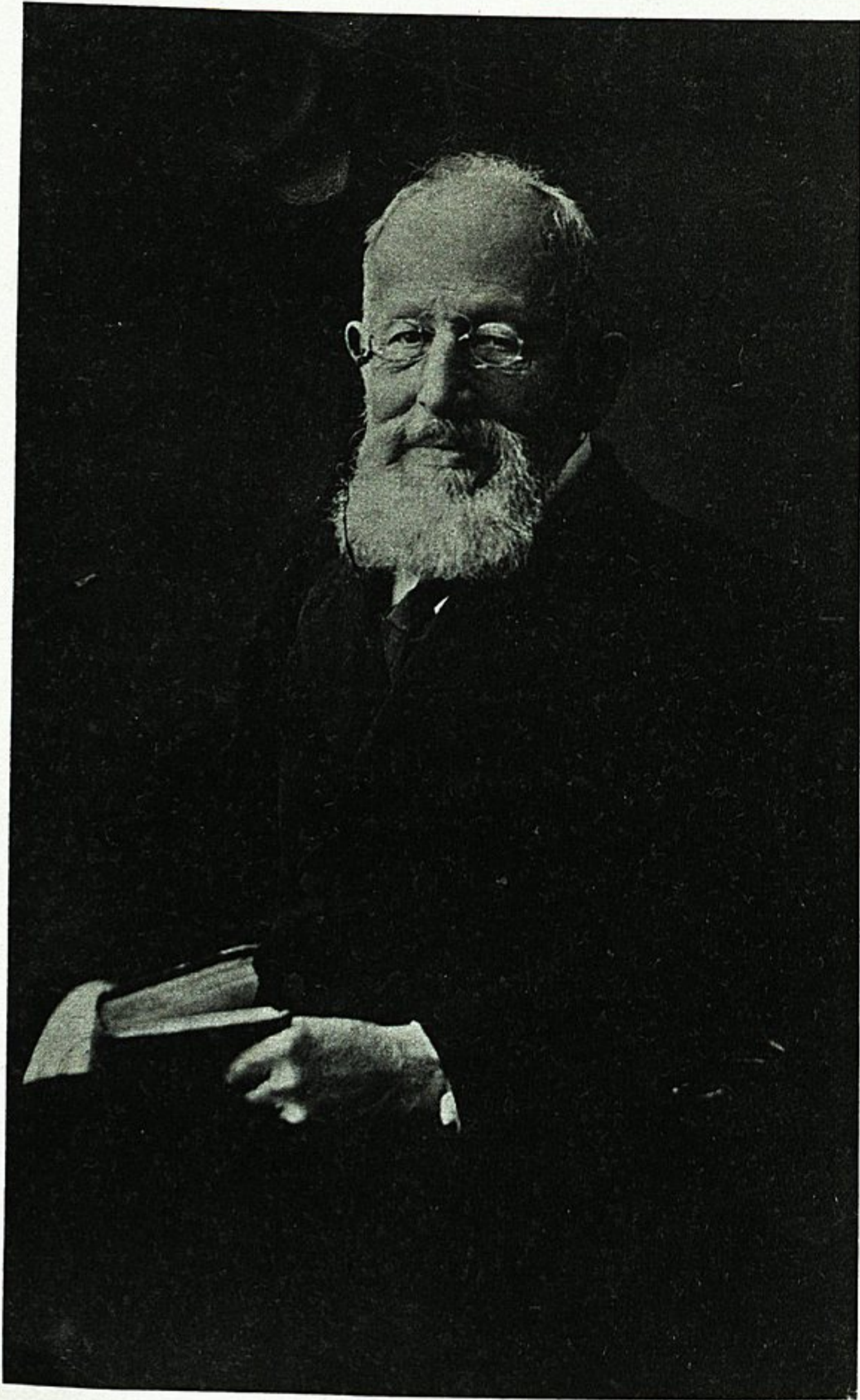


Centre Départemental de Recherche
sur l'Histoire des Familles

RODOLPHE REUSS

*Ce volume est sorti des presses de
l'IMPRIMERIE ALSACIENNE à
STRASBOURG, le 15 mars 1926.
Il a été tiré à 700 exemplaires.*

**Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays.**



RODOLPHE REUSS

1841-1924

Centre Départemental de Recherche
sur l'Histoire des Familles

No 207 (A.G.)

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Fascicule 31.

RODOLPHE REUSS

SOIXANTE ANNÉES D'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE
ET LITTÉRAIRE, 1864—1924

MES DÉBUTS LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIE DE MES TRAVAUX

Avec une étude biographique

par

CHRISTIAN PFISTER

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

et les

Discours prononcés à l'occasion de l'hommage rendu à Rod. Reuss
le 24 Février 1923



SOCIÉTÉ D'ÉDITION: LES BELLES LETTRES

95, Boulevard Raspail, PARIS (VI^e)

GREAT BRITAIN, BRITISH EMPIRE, UNITED STATES

HUMPHREY MILFORD: OXFORD UNIVERSITY PRESS

1926

ONT SOUSCRIT A CE VOLUME

MM. ABT, avocat honoraire, *Colmar*.

G. ALAPETITE, *Paris*.

Henri ALLENBACH, *Strasbourg*.

AMSTOUTZ, pasteur, *Guebwiller*.

le docteur AMTHOR, professeur, *Strasbourg*.

Louis ANDRÉ, professeur à l'École des Hautes Études, *Paris*.

ARCHIVES DU BAS-RHIN.

ARCHIVES MUNICIPALES DE COLMAR.

MM. Georges ARNAUD, *Munster*.

le docteur Ernest AUFSCHLAGER, *Strasbourg*.

BANQUE D'ALSACE ET DE LORRAINE, *Strasbourg*.

MM. René BARADÉ, avocat, *Colmar*:

Médard BARTH, professeur, *Strasbourg*.

Georges BARTHELMÉ, industriel, *Schiltigheim*.

Achille BAUMANN, industriel, *Illkirch*.

Léon BAUMGARTNER, *Sainte-Marie-aux-Mines*.

Lucien BECHT, *Benfeld*.

Charles BÉMONT, membre de l'Institut, *Paris*.

Charles BENNER, *Mulhouse*.

J.-D. BERNHARD, *Strasbourg*.

Auguste BERTRAND, directeur du Collège, *Bischwiller*.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, *Bâle*.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, *Colmar*.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, *Mulhouse*.

BIBLIOTHÈQUE PASTORALE DE L'ALBIGEOIS, *Castres*.

Mme René BLECH, *Sainte-Marie-aux-Mines*.

- MM. le docteur Edmond BLIND, *Strasbourg*.
 Joseph BLOCISZEWSKI, *Paris*.
 le docteur André BOECKEL, *Strasbourg*.
 Georges BOECKEL, *Strasbourg*.
 André BOEGNER, pasteur, *Strasbourg*.
 BOIVIN, *Paris*.
 le docteur Paul BOLCHERT, *Colmar*.
 Gustave BOUAT, *Aix-en-Provence*.
 Louis BRAEMER, professeur à l'Université, *Strasbourg*.
 Max BRAEMER, sculpteur, *Paris*.
 Christian BRANDT, pasteur, *Strasbourg*.
 Léon BRAUN, *Strasbourg*.
 Henri BRETEGNIER, *Strasbourg*.
 Auguste BRION, *Strasbourg*.
 Jules BROISTEDT, *Strasbourg*.
 Charles BURGER, avocat, *Strasbourg*.
 CAISSE D'ÉPARGNE DE LA VILLE, *Strasbourg*.
 CERCLE RÉPUBLICAIN, *Paris*.
 MM. Miroslav ČERNÝ, consul de Tchécoslovaquie, *Strasbourg*.
 Ernest CHAMPEAUX, professeur à l'Université, *Strasbourg*.
 Frédy CHÂTEL, *Strasbourg*.
 Mlle CLAVERIE, institutrice, *Gigean (Hérault)*.
 CLUB VOSGIEN, *Munster*.
 M. Ernest CORNÉLIUS, pharmacien, *Strasbourg*.
 Mlle Jeanne COLANI, *Versailles*.
 MM. Maurice CUCHE, pasteur, *Mostaganem*.
 Charles DARTIGUE, professeur, *Bordeaux*.
 Georges DELAHACHE, directeur des Archives et de la Bibliothèque de la Ville, *Strasbourg*.
 le docteur Ferdinand DOLLINGER, secrétaire général de la Société des Amis de l'Université, *Strasbourg*.
 Lucien DREYFUS, *Strasbourg*.
 François DUMAS, recteur, *Bordeaux*.
 ECCARD, sénateur, *Strasbourg*.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES (4^e section), *Paris*.

MM. Jules EHRETSMANN, *Colmar*.

Roger EHRHARDT, *Strasbourg*.

Kurt ENGEL, *Saint-Louis* (Haut-Rhin).

Jules ERNST, *Haguenau*.

F. ERNWEIN, président du Directoire, *Strasbourg*.

Ch. FABER, *Paris*.

le général FAËS, *Strasbourg*.

Léon FISCHER, ingénieur, *Mulhouse*.

Alfred FISCHER, *Mountain Lakes*, États-Unis.

FLAHAULT, professeur à l'Université, *Montpellier*.

le Directeur de la FONDATION THIERS, *Paris*.

Léon J. FREY, *Mulhouse*.

Paul FREY, pasteur, *Forbach*.

Mme Albert FREY-RIFF, *Mulhouse*.

MM. le docteur Maurice FREYSS, *Strasbourg-Robertsau*.

Victor Henri FRIEDEL, directeur de l'Institut d'enseignement commercial supérieur, *Strasbourg*.

François GANNEVAT, inspecteur des forêts, *Ribeauvillé*.

J. GANTZER, *Strasbourg*.

B. GEORGIN, professeur, *Strasbourg*.

Th. GÉROLD, professeur à l'Université, *Strasbourg*.

le docteur Paul GERST, *Sundhouse*.

Hermann GERST, pasteur, *Sainte-Marie-aux-Mines*.

Mme Paul GIROD, *Paris*.

MM. O. GOEHRS, président du Tribunal, *Mulhouse*.

Théodore GOEHRS, *Strasbourg*.

J. DE GOEIJEN, *Angerenstein*, Arnhem (Hollande).

le docteur Alfred GOGUEL, *Strasbourg*.

le docteur D. GOLDSCHMIDT, *Paris*.

Louis GOTTI, professeur, *Bischwiller*.

le docteur Pierre GREINER, *Ribeauvillé*.

LA VILLE DE GUEBWILLER (Ht.-Rhin).

M. Marcel GUITARD, *Strasbourg*.

GYMNASE PROTESTANT, *Strasbourg*.

Mme A. HAEHL, *Tassin (Rhône)*.

MM. André HARTMANN, *Munster*.

Jean HARTMANN, licencié en droit, *Colmar*.

Georges HATT, *Strasbourg*.

Jacques HATT, *Paris*.

J. Louis HATT, *Schiltigheim*.

Hugo HAUG, secrétaire général de la Chambre de Commerce,
Strasbourg.

Mme Frédéric HAUSSMANN, *Strasbourg*.

MM. Charles HAUTER, professeur à l'Université, *Strasbourg*.

Édouard HELMLINGER, pasteur, *Beblenheim*.

Th. HÉRING, *Strasbourg*.

Mme Fernand HERRENSCHMIDT, *Strasbourg*.

MM. Georges HERRENSCHMIDT, *Strasbourg*.

F. HEYLER, pasteur, *Scharrachbergheim*.

Isidore HEYMANN, *Strasbourg*.

Maurice HIGELIN, *Altkirch*.

le docteur Tim. HOEFFEL, *Bouxwiller*.

Ernest HOEPFFNER, professeur à l'Université, *Strasbourg*.

Théodore HOEPFFNER, pasteur, *Strasbourg*.

le docteur Pierre HOFF, *Fossard (Suisse)*.

Henri HOFSTETTER, pharmacien-directeur, *Strasbourg*.

Mme Maurice HOLL, *Strasbourg*.

MM. E. HOLVECK, *Strasbourg*.

Camille HORST, *Wittelsheim*.

Emile HOUTH, diplômé d'Études supérieures, *Versailles*.

Alphonse HUBER, curé-recteur, *Saverne*.

Eugène HUBERT, ancien recteur de l'Université de Liège, ancien
ministre des sciences et des arts, *Liège*.

P. ILTIS, professeur, *Strasbourg*.

Paul IMLER, juge, *Sarrebourg*.

Hubert INGOLD, *Colmar*.

Benjamin JACCARD, pasteur, *Etobon (Haute-Saône)*.

- MM. Frédéric JACQUEL, *Strasbourg*.
 Jules-Albert JAEGER, directeur du Journal de l'Est, *Strasbourg*.
 Edouard JAEGLE, pasteur, *Colmar*.
 Alexandre KAHN, *Strasbourg-Robertsau*.
 Henri KAMMERER, *Thann*.
 le docteur KAYSER, *Colmar*.
 l'abbé KIEFFER, vicaire, *Strasbourg-Robertsau*.
 Fritz KIENER, professeur à l'Université, *Strasbourg*.
 Charles KLEIN, bibliothécaire en chef, *Strasbourg*.
 Ernest KLEIN, industriel, *Sainte-Marie-aux-Mines*.
 Max KOEHNLEIN, *Mulhouse*.
 Jules-Auguste KOENIG, *Rouen*.
 le docteur Paul KOENIG, *Colmar*.
 Rodolphe KOENIG, *Sainte-Marie-aux-Mines*.
 Paul KOPP, pasteur, *Mulhouse-Dornach*.
 Pierre KOSMANN, *Strasbourg*.
 Frédéric KRAUSS, professeur, *Strasbourg*.
 Adolphe KREISS, ingénieur, *Paris*.
 Richard KREKLINGER, professeur à l'Université, *Bruxelles*.
 le docteur Ernest KRENCKER, *Strasbourg*.
 Emile KUHF, *Strasbourg*.
 Louis Jacques KUMMER, notaire, *Dettwiller*.
 Albert KUNTZ, pasteur, *Strasbourg*.
 Jean KUNTZ, bâtonnier de l'ordre des avocats, *Colmar*.
 Gaston LAEDERICH, *Strasbourg*.
 Emile LANG, *Mulhouse*.
 Charles de LAPRÉ, *Strasbourg*.
 Henri LEBÈGUE, directeur d'études à l'École des Hautes Études,
Paris.
 Henry LEHR, *Lausanne*.
 Ch. LE ROI, *Sainte-Marie-aux-Mines*
 Isidore LÉVY, *Paris*.
 Joseph LÉVY, curé, *Grussenheim*.
 Jules LÉVY, banquier, *Strasbourg*.

MM. André LICHTENBERGER *Paris.*

Alfred LINDAUER, *Strasbourg.*

Paul LIX, *Bischweiler.*

Mme Paul LOBSTEIN, *Strasbourg.*

Mlle Lina LUCK, *Strasbourg.*

MM. Frédéric MACLER, professeur à l'École des langues orientales,
Paris.

Jean MAGNETTE, *Strasbourg.*

Jacques MARTY, pasteur, *La Tremblade* (Charente-Inférieure).

Charles MATHIOT, pasteur, *Vesoul.*

O. MATTER, directeur du Laboratoire municipal, *Strasbourg.*

Antoine MEILLET, président de la section historique et philologique de l'École des Hautes-Études, *Paris.*

le docteur Ernest MEININGER, *Kingersheim.*

Jean METZ, *Schiltigheim.*

E. METZGER, professeur, *Grenoble-La Tronche.*

L. METZGER, archiviste départemental, *Strasbourg.*

Albert MEYER, *Strasbourg.*

Charles MEYER, *Paris.*

le docteur Jules MEYER, *Kaysersberg.*

Edouard MIEG, *Mulhouse.*

Philippe MIEG, *Mulhouse.*

Gustave MOEDER, *Strasbourg.*

Marcel MOEDER, *Mulhouse.*

Robert MOLL, archiviste-paléographe, *Zurich.*

Edouard MONTET, professeur à l'Université de Genève, ancien recteur, *Genève.*

Alphonse MORGENTHALER, *Strasbourg.*

le docteur Camille MULLER, *Colmar.*

Gustave MULLER, Garde général des Eaux et Forêts, *Ribeauvillé.*

MUSÉE HISTORIQUE, *Mulhouse.*

MM. le docteur MUTTERER, *Mulhouse.*

Ch. MUTTERER, *Strasbourg.*

Marcel Edmond NAEGELEN, adjoint au maire, *Strasbourg.*

- MM. Jules NEUKIRCH, pharmacien, *Mulhouse*.
 P. NICOLAS, *Versailles*.
 Christian NIELSEN, professeur, *Haslev* (Danemark).
 le docteur Paul NOGUÈS, *Paris*.
 François NOTH, notaire, *Saverne*.
 Frédéric PAIRA, *Sainte-Marie-aux-Mines*.
 Georges PARISSET, professeur à l'Université, *Strasbourg*.
 Charles PASQUAY, industriel, *Wasselonne*.
 Paul PETIT, *Versailles*.
 Ernest PFENNIG, ingénieur, *Guebwiller*.
 Jules-Ernest PREISACH, ancien pasteur, *Niederbronn*.
 Charles PRIEUR, *Strasbourg*.
 le PRINCIPAL DU COLLÈGE, *Ribeauvillé*.
 Gabriel RAMON, *Paris*.
 Aimé RAPIN, pasteur, *Payerne* (Suisse).
 le docteur Alfred REH, *Strasbourg*.
 Paul REIBER, *Strasbourg*.
 le marquis R. DE RIENCOURT, *Paris*.
 Adolphe RIFF, ancien notaire, *Strasbourg*.
 Camille RUDLOFF, *Colmar*.
 Armand RUHLMANN, *Mulhouse*.
 Paul SABATIER, professeur à l'Université, *Strasbourg*.
 Jules SATTLER, ingénieur, *Sélestat*.
 Henri SAUTOT, administrateur des colonies, *Porto-Novo*
 (Dahomey).
 L. SCHAUDEL, *Badonviller*.
 Alfred SCHEER, étudiant, *Strasbourg*.
 le docteur Alfred SCHEFFER, *Crest* (Drôme).
 François SCHELL, artiste-peintre, *Strasbourg*.
 Paul SCHERDLIN, conservateur au Musée Zoologique, *Strasbourg*.
 Auguste SCHERLEN, archiviste municipal, *Colmar*.
 Martin Daniel SCHERTZER, *Strasbourg*.
 Ferdinand SCHEURER, *Bitschwiller-Thann*.
 Alfred SCHISSELÉ, *Saverne*.

MM. Alfred SCHLAGDENHAUFFEN, lecteur à l'Université, *Strasbourg*.

Henri SCHLAGDENHAUFFEN, *Strasbourg*.

F. SCHLEIFFER, *Strasbourg*.

Paul SCHLUMBERGER, *Paris*.

Charles SCHMIDT, pharmacien, *Molsheim*.

Georges SCHMOLL, bâtonnier de l'ordre des avocats de Strasbourg, président du Consistoire israélite du Bas-Rhin, *Strasbourg*.

F. Ed. SCHNEEGANS, professeur à l'Université, *Strasbourg*.

Julien SCHONT, censeur au Lycée, *Metz*.

Henri SCHWARTZ, notaire, *Strasbourg*.

M. SCHWARTZ, directeur de banque, *Strasbourg*.

J.-O. SEIB, *Strasbourg-Robertsau*.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS, *Strasbourg*.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE, *Ribeauvillé*.

MM. Henri SOLVEEN, *Strasbourg*:

le docteur Guillaume SORGIUS, *Schiltigheim*.

Fritz STAAT, *Strasbourg*.

Alfred STAEHLING, *Saint-Raphaël (Var)*.

le commandant Marcel STAEHLING, *Strasbourg*.

Jacques STAMBACH, architecte du Gouvernement, *Strasbourg*.

E. STERN, pasteur, *Strasbourg*.

Albert STOLZ, professeur à l'Université, *Strasbourg*.

Théodore STRICKER, *Pfastatt-le-Château*.

Henri STROHL, professeur à l'Université, *Strasbourg*.

Henri THORMANN, *Saint-Blaise-Poutay*.

le baron H. de TURCKHEIM, *Truttenhausen*.

Léon UNGEMACH, *Strasbourg*.

Jean UNGERER, *Strasbourg*.

le docteur Léon UNGERER, *Strasbourg*.

UNION DES ALSACIENS ET LORRAINS DE BELGIQUE, *Bruxelles*.

MM. O. VUILLEUMIER, *Saint-Louis (Haut-Rhin)*.

Eugène WALDNER, *Colmar*.

Adolphe WALTER, *Gertwiller*.

- MM. Thiébaud WALTER, maire, *Rouffach*.
 Paul WEILLER, avocat, *Strasbourg*.
 Charles WEISS, artiste-peintre, *Ribeauvillé*.
 Nathanaël WEISS, *Paris*.
 Jacques WELSCH, *Strasbourg*.
 le docteur Louis WENDEL, *Strasbourg*.
 Mme P. WENGER-VALENTIN, *Schiltigheim*.
 MM. Edmond WERNER, *Strasbourg*.
 Charles WETTERWALD, *Guebwiller*.
 E. WETTERWALD, *Guebwiller*.
 Edouard WIEDERKEHR, industriel, *Sélestat*.
 Louis-Pierre WIDERKEHR, *Turckheim*.
 E. WIEGER, pasteur, *Metz*.
 L. Ch. WILL, secrétaire de la Bibliothèque, *Strasbourg*.
 Robert WILL, professeur à l'Université, *Strasbourg*.
 Paul WINCKLER, *Bischwiller*.
 le docteur Emile WINTER, *Thann*.
 Albert WOLFENSBERGER, professeur, *Strasbourg*.
 Georges WORINGER, *Bischwiller*.
 Mlle E. WUST, *Strasbourg*.
 M. Paul René ZUBER, *Paris*.

AVANT-PROPOS.

Ce n'est pas — à peine ai-je besoin de le dire — un sentiment d'amour-propre qui m'a poussé à dresser ce catalogue sommaire d'une activité littéraire et scientifique de plus d'un demi-siècle. On serait en droit de trouver un pareil monument de vanité parfaitement ridicule chez un modeste ouvrier dans le vaste atelier des sciences historiques.

Arrivé presque au terme de sa carrière, le travailleur qui mesure d'un regard fatigué l'immense étendue de terrain qui le sépare encore du but qu'il se proposait d'atteindre, ne saurait se faire illusion sur la futilité de ses efforts personnels. S'il est une vérité que nous enseigne à tous l'expérience de la vie, c'est que le labeur coordonné, jamais interrompu, des générations successives est seul capable de faire avancer la science, et chacun de nous, s'il est sincère, répétera l'aveu du penseur et du poète :

« Ce que je voulais faire était immense ;

Ce que j'ai fait, hélas, est bien peu ! »

Mais autre chose est de s'enorgueillir d'une activité scientifique qui ne peut jamais donner que des résultats incomplets et provisoires, autre chose de se remémorer, au déclin de l'existence, alors que les ombres du soir s'accumulent sur la route, annonçant la fin de la journée, les heures de l'effort juvénile et du labeur viril dans le passé. Elles ont assigné un but supérieur à notre vie intellectuelle et morale, elles ont embelli les jours calmes et heureux, elles ont allégé les jours troubles et néfastes, en détournant la pensée des deuils personnels ou de ceux de la patrie, en la guidant vers les principes éternels de la Vérité et de la Justice. Peu importe alors,

à ce point de vue tout individuel, que l'on ait fait progresser imperceptiblement la science ou fait connaître un peu mieux le passé, pourvu que l'on ait puisé soi-même dans la communion des grandes âmes d'autrefois et dans la pratique austère du devoir scientifique, l'énergie nécessaire pour résister au spectacle immoral et déprimant de la Force victorieuse dans le monde.

Si j'ai conservé, malgré tous les coups du sort, une confiance inébranlable dans le triomphe final des bonnes causes, si j'ai pu traverser la vie, non sans crises douloureuses mais sans défaillances définitives, c'est à un travail assidu, c'est à l'étude tenace et sincère du passé de ma terre natale, poursuivie pendant plus d'un demi-siècle, au milieu des circonstances extérieures les moins propices, que je le dois. Et maintenant que ma vie s'achève dans ce milieu si paisible et si calme de ce beau Versailles, comment ne jetterais-je pas un regard reconnaissant en arrière, sur ces soixante années de recherches consacrées presque toutes à l'histoire de l'Alsace, également inspirées par l'amour du sol natal et l'amour de la grande patrie ?

Ce catalogue sommaire de tant de volumes, de brochures, d'articles éphémères aussi, depuis longtemps et justement oubliés, représente pour moi plus qu'un amas informe de milliers et de milliers de pages noircies, dont un avenir prochain n'aura plus à tenir aucun compte, puisque les sciences historiques progressent toujours. Mais chacun des numéros de ce catalogue me rappelle soit les heures lointaines d'une jeunesse encore libre de soucis, soit mes débuts dans la carrière littéraire. Telle page fut écrite au milieu des affres de l'Année terrible, telle autre pendant les horreurs de la Guerre civile, telle autre au chevet d'une mère chérie que la mort allait me ravir, telle autre enfin pour détourner ma pensée de la vision de mes trois fils, tombés en défendant le sol de la patrie.

Elles ont été rédigées dans les sites les plus divers. A mesure que je dressais cette bibliographie, je voyais surgir devant mes yeux mon tranquille cabinet de travail de Strasbourg, d'où j'admirais la flèche de notre cathédrale, éclairée par le soleil couchant, celui de

notre modeste maison de campagne, ombragée par les arbres plantés par mon père et mon grand-père. Les retraites vosgiennes de Sainte-Odile, du Hohwald, des Trois-Epis, de Saverne, plus tard les séjours agrestes dans les Alpes bernoises, les Alpes valaisanes et de Savoie ont vu naître beaucoup de ces feuillets, et ces sites grandioses ou charmants, que je ne reverrai plus, se pressent en foule dans mes souvenirs émus. On me pardonnera, j'espère, si, parvenu jusqu'aux abords de l'extrême vieillesse, j'ai voulu passer en revue, une dernière fois, ces images du passé.

Versailles, 10 décembre 1923.

Rod. REUSS.

MES PREMIERS ESSAIS
LITTÉRAIRES

PAR

RODOLPHE REUSS

MES PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES (1)

Mon esprit s'éveilla de bonne heure aux impressions de la littérature ; on lisait beaucoup dans la maison paternelle et l'un de mes plus anciens souvenirs me montre notre bonne mère nous racontant, à ma sœur et à moi, les légendes et les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après un petit in-quarto dont les images naïves surgissent encore à volonté devant mes yeux. Plus tard les contes de Grimm et de Perrault furent la joie de notre enfance ; le *Chaperon rouge*, *Cendrillon*, le *Petit-Poucet*, *Barbe-Bleue*, *Schneewittchen*, *Hänsel et Gretel* peuplèrent les bosquets de notre vieux jardin du Neuhof, qui me semblait alors immense, de figures tantôt souriantes et tantôt éveillant la terreur. Plus tard encore ce furent *Trésor des fèves et Fleur des pois* d'Alexandre Dumas, le bon *Chien de Brisquet* de Nodier, le *Polichinelle* d'Octave Feuillet avec ses héros ennemis, le *Bossu M. de Bugolin* et *lord Hureluberlu*, qui firent mon bonheur, sans compter toutes les Robinsonades variées, depuis le *Robinson Crusoë* authentique de De Foë, celui de Campe, celui de M. de Wyss, jusqu'au *Robinson de douze ans*. A ces lectures françaises se joignait celle des innombrables petits volumes jaunes et

(1) Afin que ce catalogue ne semble pas trop aride aux amis auxquels il est destiné, je le fais précéder ici de quelques souvenirs de ma jeunesse littéraire *avant la lettre*. J'ai écrit ces pages dans les derniers jours de calme, si lointains déjà, de l'avant-guerre, sur les plages de la Manche, au sein de ma famille, sans me douter que bientôt, notre heureux et paisible foyer allait être frappé de deuils cruels. Je les laisse telles qu'elles furent rédigées alors, à Merlimont-Plage, en juillet 1914; je n'ai plus retrouvé depuis la sérénité d'âme, qui me les dictait alors, et je tiens à les conserver comme un souvenir de temps plus heureux qui ne reviendront jamais.

gris que la librairie d'outre-Rhin offrait alors à la curiosité de la jeunesse allemande, récits signés de Gustave Nieritz, Franz Hoffmann, Thekla von Gumpert, auteurs inconnus sans doute aux générations actuelles, et que m'apportait un camarade d'enfance, Ernest Weisé, mort depuis plus d'un demi-siècle déjà, dont l'oncle les éditait à Stuttgart.

Vers ma treizième année, mon horizon littéraire s'élargit et s'élève en même temps. Les dimanches soirs et pendant les vacances d'automne, mon père, s'arrachant à ses études, aimait à nous faire la lecture de quelques pièces du théâtre de Schiller, parmi les plus faciles à comprendre, *Guillaume Tell* ou *Jeanne d'Arc* ; il nous disait aussi ses plus belles ballades, celles d'Uhland et d'autres poètes contemporains, réunies dans un gros volume compilé par Ignace Hub, vers 1848, et que je conserve encore dans un coin de ma bibliothèque, en mémoire de ces soirées. Sans doute une fois pris dans l'engrenage des études classiques, — j'étais entré en huitième, au Gymnase protestant, en automne 1847 — mes heures de lecture libre furent forcément diminuées, mais je n'en continuai pas moins à dévorer ce qui me tombait de livres sous la main et parfois aussi, naturellement, ce qui était du fruit défendu. Je n'avais pas quatorze ans quand je pris dans la bibliothèque vitrée de ma mère les *Nouvelles* de Nodier et que je lus — avec quelle émotion ! — les aventures fantastiques d'Inès de las Sierras et de Mademoiselle de Marsan.

Pourtant je n'ai point souvenance d'avoir jamais songé à confier au papier quoi que ce fût de mes impressions ou des mes souvenirs personnels, avant mon entrée en cinquième. Pour autant que je puis m'en ressouvenir — car tous les souvenirs écrits de ce lointain passé ont été, comme on le pense bien, anéantis depuis un âge d'homme — c'est au cours de l'été 1853 que j'eus l'audace de risquer mes premiers essais de « poésie », c'est-à-dire d'aligner quelques bouts de phrases rimés. C'était l'exemple d'un camarade de classe, Emile-Adolphe Bleyfus, — il vivait encore récemment en sage, au Perreux, près de Paris, — qui m'avait poussé dans cette voie néfaste, où il s'essayait à marcher avec un talent que j'admirais sans parvenir

à l'imiter. Heureusement qu'il n'existe plus de cette activité littéraire « préhistorique » de mon cerveau que quelques vagues réminiscences, qui s'obstinent malicieusement à surnager dans un recoin de ma mémoire, mais que je me garderai bien d'évoquer ici. Je m'obstinai pendant quelque temps à faire des vers français — c'était vers la fin de la guerre de Crimée — mais bientôt après, mes sentiments antibonapartistes, éveillés par la lecture des *Châtiments* de Victor Hugo, et plus encore le sentiment très vif de mon incapacité poétique, me décidèrent à ne plus aspirer à une place, quelque humble qu'elle fût, au Parnasse français.

Mais j'avais pris goût à manier la plume et, à défaut de poésie, je me jetai sur la prose. En entrant en quatrième, j'avais eu comme professeur, M. Emile Grucker, mort naguère comme professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy. Il devait nous initier à l'art difficile de la composition et, comme il ne nous ménageait pas les observations ironiques sur notre style, nous nous appliquions fort pour le satisfaire, sans y réussir toutefois, car ses critiques, pour fondées qu'elles fussent, manquaient de bienveillance et il ne prenait pas sa tâche assez à cœur pour qu'il pût y avoir grande sympathie entre le maître et les élèves.

Ce n'est que l'année suivante, alors que j'entrai en troisième (septembre 1854) que je trouvai cette sympathie, si nécessaire pour qu'un enseignement soit profitable, chez notre nouveau professeur de littérature française, M. Roissac. C'est à lui que je dois les premières leçons d'écriture littéraire et les premiers encouragements. On a pu lui reprocher son manque de méthode et l'absence de discipline rigide, mais c'était un « excitateur d'intelligences ». Lui aussi usait au besoin d'une ironie mordante et quand sa verve méridionale s'attaquait à une cervelle réfractaire ou à un paresseux endurci, le patient n'était pas sur des roses. Mais dès qu'il voyait qu'on s'appliquait à suivre ses conseils, il ne vous ménageait ni son temps ni ses remarques judicieuses. Je crains d'avoir mis, trop souvent, sa patience à une rude épreuve. Il me souvient, entre autres, de lui avoir infligé la correction d'une composition d'une longueur inusitée

sur Etienne Dolet, le libraire lyonnais du xvi^e siècle, dont il venait de nous esquisser sommairement la lamentable histoire. Au lieu de remettre, comme c'était la consigne, un récit historique de trois à quatre pages, j'eus l'audace, n'ayant pas alors quatorze ans, de retracer la biographie du martyr de la place Maubert sous forme d'une nouvelle, d'une quarantaine de feuillets. J'ai longtemps conservé ce manuscrit, criblé des observations de M. Roissac, qui s'était dévoué à le lire et à l'annoter d'un bout à l'autre. Voici bientôt un demi-siècle qu'il est mort (1867), mais je lui conserve un souvenir profondément reconnaissant de ce qu'il a fait pour moi et pour tous ceux de mes compagnons d'études chez lesquels il avait pu constater quelques aspirations vers une vie intellectuelle supérieure à la routine quotidienne de l'Ecole (1).

Mais c'est surtout après mon entrée en rhétorique que le démon de la littérature me saisit tout entier, si bien que je devins, hélas ! un assez mauvais élève, ne songeant plus qu'à mon activité extra-scolaire. Je fondais, en janvier 1857, une feuille hebdomadaire manuscrite qui « paraissait » d'abord sous le titre hardi de *Journal des Novateurs*, puis sous celui, moins compromettant, de *Feuilles volantes*. Elle vécut du 9 janvier au 28 décembre et ses trente numéros forment, à coup sûr, un des plus étranges pots-pourris littéraires qu'on puisse rêver. Mes amis et moi, nous y avons déversé pas mal d'insanités et de platitudes puériles, mais aussi ce que nous

(1) Ces lignes furent écrites en 1914. Depuis, j'ai été heureux de constater que mon camarade de classe d'alors, mon vieil ami Edouard Schuré, avait éprouvé, comme moi, le besoin d'exprimer sa reconnaissance à M. Roissac, dans son livre paru pendant la guerre, *l'Alsace française*. Je me suis rappelé alors avec émotion notre professeur et j'ai félicité l'auteur du *Drame musical*, des *Grands Initiés*, et du *Théâtre de l'âme* (*Revue critique* du 6 janvier 1917) de ce souvenir fidèle. C'est la plus belle récompense, et souvent la seule, pour ceux qui ont passé leur vie à enseigner la jeunesse, de pouvoir espérer que leurs élèves conserveront jusque dans leur vieillesse la mémoire des efforts faits par leurs maîtres pour développer leur intelligence et leur cœur.

avons le plus à cœur alors, nos aspirations idéalistes, nos ambitions de transformer un monde fort mal aménagé par le Créateur, tout l'optimisme juvénile, en même temps que toute la désespérance, le *Weltschmerz*, de jeunes poètes de quinze à dix-sept ans ! Car nous y faisons, à peu près tous, de la prose et des vers, ce qui n'avait d'ailleurs rien d'étonnant, puisqu'il y avait parmi nous plusieurs vrais poètes, Charles Hackenschmidt, Edouard Schuré, Louis Schnéegans. J'avais l'honneur — et le malheur — d'être à la fois le directeur et le copiste du journal et j'ai passé bien des dimanches à transcrire d'une main fatiguée les articles et les vers de mes collaborateurs, pendant qu'ils allaient aux champs, et plus souvent encore, à copier ma propre prose quand ils avaient été trop paresseux pour m'en fournir. Que n'y ai-je pas commis, poussé par la nécessité de remplir les colonnes des *Feuilles volantes* ? J'y ai découpé en articles truculents toutes les horreurs de l'histoire du Bas-Empire, d'après Lebeau ; j'y ai sottement éreinté Boileau, Bossuet et d'autres classiques, dont on nous faisait l'éloge incessant dans nos classes ; j'y ai même commis deux nouvelles allemandes, l'une plutôt comique, *Les cascades d'Allerheiligen*, l'autre d'un romantisme échevelé, *Pas de chance* ! où je dépeignais, sous les couleurs les plus tragiques, le sort d'un jeune étudiant, victime de la morgue féodale et de l'hypocrisie corrompue de la société de Berlin. Dieu sait où j'étais allé puiser les éléments de mon récit, car je connaissais alors bien peu le monde et pas du tout le monde prussien. Je rimais aussi beaucoup, à cette époque, mais en allemand seulement, m'étant aperçu que la langue d'outre-Rhin obéissait plus facilement aux sollicitations de ma Muse, grâce sans doute à quelque transmission du don poétique de ma grand'mère maternelle et de mon père, qui, sous le pseudonyme de *Peregrinus*, avait publié des vers pleins de sentiment et d'humour dans quelques recueils alsaciens. Hélas ! une fois les lèvres habituées au goût du doux poison, rien ne m'arrêta plus dans la « confection » de mes épanchements littéraires, si bien qu'à Noël 1856, je déposai, rougissant, entre les mains maternelles, trois cahiers de papier à lettres noués d'une faveur rose, que j'avais modestement

intitulés « Prémices » (*Erstlinge*) d'une flore future, plus abondante et plus riche, qui ne devait jamais se produire. Ma bonne mère me lut, me souilla, m'embrassa même ; mais elle ne me dissimula pas que ce n'était point encore là de la poésie. Pourtant, le découragement ne vint que plus tard et l'abstention bien plus tard encore !

Les labeurs de la classe de Philosophie vinrent enrayer, dans une forte mesure, ces travaux littéraires. Il fallait bien songer un peu à cet odieux baccalauréat, placé comme Cerbère au seuil du paradis de la vie d'étudiant. Aussi l'année 1858 fut-elle relativement pauvre en fait de prose ou de vers ; pourtant j'y commis une pièce de théâtre. *Un Champenois*, de compte à demi avec mon ami Edouard Schuré ; c'était une satire, assez mal réussie d'ailleurs, de notre vieille Ecole strasbourgeoise où, maîtres et élèves, nous paraissions sous des déguisements transparents, mêlés à une intrigue purement imaginaire. Une fois doublé le cap redoutable des tempêtes — avouerai-je que je dus m'y reprendre à deux fois ? — je vis s'ouvrir devant moi, en novembre, les portes de la Faculté des lettres, où je pourrais me livrer, pensai-je, à tous les délassements intellectuels. Dès octobre 1857 nous avions créé, mes amis et moi, une *Société littéraire* pour y déverser le trop-plein de notre activité de journalistes, et elle a duré, avec interruptions pendant les vacances, jusqu'à la fin de juillet 1859. Nous y avons étudié systématiquement et discuté — je me demande avec quelle compétence ! — le théâtre chinois, sanscrit, grec, anglais, allemand, français, mêlant à ces études critiques la lecture de nos propres élucubrations. On y parlait de *omni re scribili et de quibusdam aliis*, avec une foi qui n'avait rien d'opportuniste ; on y faisait, chacun à son tour, des conférences sur des thèmes librement choisis ; pour ma part, j'ai retrouvé la trace d'une *Etude sur les satiriques français*, depuis Mathurin Régnier jusqu'à Auguste Barbier ; d'un travail d'ensemble sur la *Littérature alsacienne* et d'un autre sur *la vie et les œuvres de Georges Arnold*, le poète strasbourgeois, auteur de la comédie en dialecte du *Pfingstmondâ* (le lundi de Pentecôte), si appréciée de Goethe ; enfin j'y lus une étude sur *Sénèque et l'Apokolokyntose*, où j'arrangeais fort

mal le philosophe courtisan et l'empereur Claude, son maître imbécile.

Mais le temps allait me manquer bientôt pour me livrer à ce genre de travaux. Ce n'étaient pas, bien entendu, les cours de la Faculté des lettres qui l'absorbaient. A cette période presque antédiluvienne des études scientifiques en province, les six professeurs de la Faculté fournissaient chacun deux cours par semaine aux très rares étudiants qu'ils avaient la chance de posséder, en dehors d'un public bienveillant de quelques dames et vieux messieurs. Mais mon père, jugeant utile que je me misse de bonne heure à faire de l'histoire, puisque je prétendais devenir historien, m'avait fait entrer à la Société philologique qu'il dirigeait avec son ami, M. le professeur Baum, au Séminaire protestant. Il m'avait mis à l'étude d'un sujet choisi sur les conseils de mon oncle Auguste Hinly, professeur à la Faculté des lettres de Paris, *Les dernières années de l'empereur Frédéric II, depuis le Concile de Lyon (1245-1250)*. Je m'étais consciencieusement attelé à la besogne et quoique n'ayant aucun guide officiel pour ce travail — (mon professeur d'histoire à la Faculté était l'excellent M. Charles Cuvier, dont la piété profonde égalait la nullité scientifique) — je parvins, après huit mois d'un labeur assidu, à terminer un mémoire de près de 300 pages in-4°, que j'ai conservé longtemps, comme le premier-né de mon activité scientifique, encore que j'eusse abandonné depuis nombre d'années l'étude plus spéciale de l'histoire du moyen-âge. Quand une vague curiosité me poussa, près d'un demi-siècle plus tard, à rouvrir le gros cahier poudreux, qui dormait dans un tiroir à la campagne, je constatai sans peine que ce n'était qu'une compilation de textes connus, sans commentaires ingénieux ni vues originales — (j'avais dix-sept ans à peine, en écrivant les dernières pages) — et j'ai tranquillement utilisé le manuscrit pour allumer mon feu de cheminée, dans mon cabinet de travail au Neuhof, un jour froid d'octobre, suivant l'exemple de mon père, qui d'une main encore plus impitoyable, avait fait, dans ce même cabinet, durant les derniers étés de sa longue existence, un véritable autodafé des élucubrations de sa jeunesse et de son

âge mûr et de tous les cours rédigés pendant les soixante années de son enseignement académique, afin que toutes ces reliques du passé n'encombrassent point, après sa mort, sa famille ou ses amis. Longtemps auparavant déjà, j'avais condamné à la mort sans phrase, le récit assez détaillé d'une excursion dans nos Vosges, faite avec trois amis, Charles Lipart, Emile Jeanmaire et Louis Schnéegans, durant les vacances de la Pentecôte 1860, excursion qui nous mena de Sainte-Marie-aux-Mines au Valtin, à Gérardmer, Remiremont et Wesserling. Il fut détruit, avec bien d'autres cahiers bourrés des barbouillages de mon adolescence, quand je revins des Universités d'Allemagne, en 1864, plein d'un suprême dédain pour mes naïves ébauches d'autrefois.

Ce fut au cours de cette même année 1860 que je jouis du plaisir indicible de me voir imprimé pour la première fois. Nous avions fait, au mois de juin, une excursion de famille au Hohkœnigsbourg qui depuis..., mais il se présentait encore alors avec tout le charme sauvage de ses ruines grandioses, inviolées ; nous rencontrâmes là-haut l'un des plus anciens élèves de mon père, devenu l'un de ses amis, M. Auguste Stœber, le poète et le savant alsacien bien connu, accompagné d'un confrère de Mulhouse, M. George Zetter, qui, sous le pseudonyme de Friderich Otte, publiait dans cette ville une petite feuille littéraire hebdomadaire, l'*Elsaessisches Samstagsblatt*, consacré au folklore, et, en général, au passé comme au présent de l'Alsace. On lisait régulièrement chez nous la *Feuille du Samedi*, et son directeur me parut un brave homme. Puisqu'il publiait beaucoup de vers, que, dans ma superbe juvénile, je ne trouvais guère supérieurs aux miens, pourquoi ne tenterais-je pas, moi aussi, l'aventure ? Quelques jours plus tard, je le gratifiai donc d'un envoi de poésies lyriques, pour lesquelles je demandai l'hospitalité de son journal. Bien entendu, je ne les avais pas signées de mon nom, mais d'un des pseudonymes utilisés jadis dans le *Journal des Novateurs*. Pendant plusieurs mois j'attendis anxieusement la décision de l'Aristarque mulhousois. Eprouva-t-il réellement un mouvement de pitié confraternelle, manquait-il de copie à ce moment, ou, plus prosaïque-

ment, craignait-il de perdre un abonné, s'il mécontentait son correspondant inconnu ? Je ne sais, mais dans son numéro du 10 novembre 1860, ma pièce de vers intitulée *Sehnsucht* (ce mot intraduisible dans notre langue) figurait en première page sous la signature : *Antoine Schweidnitz*. Je ne crois pas avoir éprouvé une émotion plus profonde en apprenant, trente-neuf ans plus tard, que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres m'avait décerné le grand prix Gobert, qu'en voyant cette demi-colonne de médiocres vers allemands s'étaler devant mes yeux. J'aurais mieux fait de retarder encore un peu mes débuts, car j'allais bientôt en écrire de meilleurs, inspirés par une de ces passions de jeune homme, naïves, mais profondes. Quelques-unes de ces pièces lyriques, ayant eu la chance d'être mises en musique par mon ami Victor Nessler, le compositeur bien connu de *Fleurette*, du *Rattenjäger von Hameln* et du *Trompeter von Sæckingen*, furent assez répandues en leur temps. J'eus plus tard l'agréable surprise, d'entendre chanter, par une belle soirée d'été, mon *Scheidelied* par de jeunes artisans dans une des rues de Weimar. Ils ne se doutaient pas que l'auteur de ce chant mélancolique, alors étudiant à Iéna, se trouvait dans leur voisinage immédiat. *Tempi passati*

Au commencement de l'année 1861, mes amis Lipart, Schuré et moi, nous étions entrés en relations, par l'entremise du premier, avec un groupe d'étudiants du quartier latin, qui se « réveillait » alors, après un long sommeil. Ce groupe avait fondé *La Jeune France*, journal soi-disant littéraire, et cherchait des correspondants et surtout des abonnés dans les Académies de province. Nous fîmes notre possible pour leur recruter des adhérents et, sous un nom supposé — car le recteur de l'Académie de Strasbourg, M. Delcasso, nous eût malmenés à coup sûr, s'il avait connu notre « crime » ; — nous nous mîmes également à écrire. Ma collection de la *Jeune France* s'est perdue pendant les longues pérégrinations de cette époque, ; je me rappelle seulement que Lipart signait *Hirschbell* et Schuré *Camille Vélan*, et que ce dernier nous ravit par une très vive réplique à un procureur impérial, nommé Dubois-Guchan, qui avait commis un

gros ouvrage, plein de fiel, contre Tacite. L'article se terminait par une éloquente apostrophe à Prévost-Paradol, qui était alors notre idole à tous. Sous le nom de *Georges Niemand*, j'avais composé un assez long travail sur l'*Histoire romaine d'après les derniers travaux de l'Allemagne*, où, sous prétexte d'analyser le célèbre ouvrage de Mommsen, je risquais quelques allusions indirectes au despotisme de l'Empire actuel. Mais le quart à peine de mon étude avait paru, de mars à mai, et les lecteurs — s'il y en avait — étaient encore assez éloignés de l'époque de Jules-César, quand le préfet de police d'alors supprima, le 15 juin, cette feuille éphémère, dont le directeur était A. Vermorel, celui-là même qui devait marquer bientôt dans la presse politique et, dix ans plus tard, dans l'histoire de la Commune. Ce fragment d'étude constitue avec la poésie du *Samstagsblatt*, le début officiel de ma carrière littéraire.

Au mois de juillet suivant, je passai mon examen de licence ès lettres, et après avoir visité la Suisse, les lacs italiens et Milan, avec mes amis Jeanmaire et Schuré (août-septembre 1861), je partis en octobre pour l'Allemagne où je devais continuer ou plutôt commencer sérieusement mes études historiques, à Iéna d'abord, puis à Berlin, à Munich et à Gœttingue. J'y fus jusqu'en décembre 1864. Pendant ces trois années, je travaillai certainement plus que je ne l'avais fait jusque-là, mais je ne travaillai plus au gré de ma fantaisie. Elle dut se plier à la discipline des séminaires historiques ; je fréquentai successivement celui d'Adolphe Schmidt à Iéna, ceux de Léopold Ranke, de Jaffé et de Droysen à Berlin, celui de Georges Waitz à Gœttingue. J'appris, grâce à ces maîtres éminents, les éléments de mon métier de futur historien ; quant aux travaux rédigés alors pour leurs cénacles académiques, je les ai tous détruits également, sans avoir jamais l'idée de les produire en public. Je commençais alors à comprendre qu'avant de laisser courir sa plume, il fallait emmagasiner force faits, force impressions et plus encore d'idées, et c'est ce que j'essayai de faire consciencieusement pendant mon séjour d'Allemagne, fort intéressant d'ailleurs à d'autres points de vue, parce que je pus y assister aux débuts de la grande crise

intérieure et extérieure, au cours de laquelle s'est révélée l'Allemagne contemporaine, puis constitué l'Empire nouveau.

Pendant tout ce temps, je n'ai guère eu les loisirs nécessaires (ni grande envie non plus, je l'avoue), de m'occuper d'autres travaux littéraires, en dehors de mes études professionnelles. Je continuais à faire des vers, mais je ne retrouve dans mes souvenirs et mes papiers, pour ces trois années, que quelques adaptations d'articles allemands, plus ou moins étendus, rédigées pour un périodique, publié en français par un éditeur de Stuttgart, M. Charles Hoffmann, l'oncle de mon ami Ernest Weisé, que j'ai déjà mentionné plus haut. La plupart de ces articles du *Journal illustré des familles* étaient de nature géographique (sur les Gauchos, sur l'isthme de Panama, etc.) et si je les ai traduits, j'avoue que c'était avant tout pour augmenter quelque peu mon modeste pécule d'étudiant. Il y en avait un, *Ma captivité chez les Taïpings*, que j'avais bravement signé, mais de mes initiales seulement.

En mai 1864, je présentai à mon illustre maître, M. Waitz, ma thèse de doctorat en philosophie sur *Ernest de Mansfeld pendant la guerre de Bohême (1618-1621)*, fruit de recherches prolongées aux bibliothèques de Berlin, Wolfenbüttel, Erfurt, Weimar, Göttingue, etc. C'est aussi dans cette dernière ville que je fis, au cours de l'automne 1864, la connaissance de deux compatriotes, Auguste Carrière et Hartwig Derenbourg, sans me douter que nous nous rencontrerions, trente-deux ans plus tard, comme collègues à l'École pratique des Hautes Etudes, à Paris. Je passai mes examens le 24 novembre, selon les rites assez singuliers qu'on observait encore à Göttingue, dans le salon du célèbre physicien Weber, alors doyen de la Faculté de philosophie, et la dite Faculté voulut bien me conférer (métaphoriquement parlant) le chapeau doctoral *insigni cum laude*.

Rentré à Strasbourg une quinzaine de jours plus tard, j'eus à la fois à y corriger les épreuves de ma thèse, et à débiter dans la pratique de l'enseignement, comme agrégé au Gymnase protestant que j'avais quitté, comme élève, six ans plus tôt. J'y suppléais depuis deux mois mon ancien et cher maître, M. F. Ch. Schnégans, nommé

directeur de notre vieille Ecole libre, quand parut, en mars 1865, le premier travail un peu important, signé de mon nom, qui me donnait le droit de me ranger, officiellement désormais, dans le vaste monde des auteurs. Grâce à la protection surtout du nom paternel que portait la dédicace du petit volume, mon étude sur *Mansfeld en Bohème* fut annoncée et critiquée dans les recueils scientifiques d'Allemagne et d'Autriche, avec une bienveillance qui devait m'encourager à continuer mes recherches sur les aventures subséquentes du célèbre *condottiere* de la Guerre de Trente Ans. Je commençai donc, dès janvier 1865, à travailler aux Archives municipales durant mes heures libres, en vue de réunir des matériaux inédits sur Mansfeld, qui, de Bohème, avait passé en Franconie et de là en Alsace. Grâce à l'obligeance de l'archiviste, alors intérimaire, M. J. Brucker, qui devint et resta pour moi, pendant plus d'un quart de siècle, le plus dévoué des amis et me facilita jusqu'à sa mort (1889) l'exploitation des richesses de son dépôt, je pus réunir, en moins d'un an, bien des matériaux précieux.

Mais en même temps ma thèse me valait la première offre d'un labeur scientifique rétribué. Le directeur de la *Historische Zeitschrift*, de Munich, M. Henri de Sybel, le célèbre historien de Bonn, fit au jeune débutant l'honneur de lui demander des comptes rendus sommaires sur les nouveautés historiques qui paraissaient en France. J'acceptai naturellement avec grand plaisir cette proposition et dès la dernière des livraisons trimestrielles de 1865 on insérait dans la Revue une quarantaine de notices (sur la centaine que mon zèle trop fervent avait expédiés à Bonn). C'est ainsi que je débutai dans la carrière de critique, à laquelle je suis resté fidèle jusqu'à ce jour. Je continuai mes comptes-rendus pour la Revue de M. de Sybel pendant les années suivantes ; mais, après la guerre de 1870, je refusai longtemps d'y collaborer encore. C'est en 1891 seulement que je me décidai à reprendre ma tâche, sur les instances réitérées de M. Max Lehmann, alors directeur de la *Revue*, et j'ai continué depuis à lui fournir de temps à autre, des notices sur des ouvrages français relatifs à l'histoire du XVIII^e et du XIX^e siècle, jusqu'en janvier 1914,

où je déclarai cesser définitivement ma collaboration, ce dont je dus m'applaudir six mois plus tard¹.

Mes relations avec M. Georges Waitz m'imposèrent un autre petit travail au printemps de 1865. L'auteur de la *Deutsche Verfassungsgeschichte* avait écrit, pour un recueil d'*Etudes constitutionnelles* du baron de Haxthausen, un mémoire sur la *Formation d'une représentation nationale* ; il me pria de vouloir bien le traduire en français pour une édition française des *Etudes*, qui parut en effet à Leipzig, chez F. A. Brockhaus, vers la fin de l'année.

En décembre 1865 je quittai Strasbourg pour continuer mes recherches sur Mansfeld à Paris. Avant de partir, j'avais encore mis au net un premier travail, fruit de mes labeurs aux Archives municipales : *Strasbourg et l'Union évangélique de 1618 à 1621*. Ce fut mon début sur le terrain de la littérature alsatique ; mais je n'avais alors aucunément l'intention de me confiner dans l'histoire provinciale et locale. Mon mémoire était destiné à l'*Alsatia* d'Auguste Stœber, mais l'érudit professeur et bibliothécaire de Mulhouse avait à ce moment bien de la peine à décider son éditeur à continuer la publication de cet intéressant Annuaire, et c'est trois ans plus tard seulement que mon étude parut dans le volume de l'*Alsatia* qui porte la date 1865-1868.

J'avais, en revenant d'Allemagne, une très haute opinion de la science germanique, chose bien naturelle, puisque j'avais eu l'honneur de fréquenter d'assez près quelques-uns de ses représentants les plus éminents ; j'avais profité ou du moins j'avais essayé de profiter de leurs conseils et de leurs leçons, et ce que j'avais vu jusqu'alors en fait de science française dans notre pauvre Faculté des lettres de Strasbourg (Fustel de Coulanges n'y arriva, qu'après la fin de mes études) n'avait pu me donner qu'une assez médiocre opinion de notre enseignement supérieur. Ce fut donc une grande joie, quelques mois après mon arrivée à Paris, de me trouver dans

(¹) Ces lignes ont été modifiées par Rod. Reuss après la rédaction de son Mémoire qui eut lieu en juillet 1914. C. Pf.

un milieu tout nouveau pour moi. C'est dans le sombre cabinet de la librairie Franck, rue Richelieu, qui servait de bureau de rédaction à la naissante *Revue critique d'histoire et de littérature*, que je fis, au mois d'avril ou de mai 1866, la connaissance personnelle de ses premiers-directeurs, Gaston Paris, et Paul Meyer, jeunes savants déjà connus et promis à une célébrité scientifique prochaine. J'avais été introduit auprès d'eux et auprès du « père » Vieweg, l'éditeur de la *Revue*, par M. Hermann Zotenberg, l'un des bibliothécaires du département des manuscrits à la Bibliothèque Impériale, où je travaillais assidûment à extraire les correspondances diplomatiques inédites relatives à la Guerre de Trente Ans. Ces messieurs m'offrirent très gracieusement de collaborer à leur recueil hebdomadaire, qui allait révolutionner quelque peu le monde universitaire d'alors, et je fus trop heureux de trouver là un exutoire à mon zèle critique. De même que, dans le périodique de Sybel, je devais parler surtout d'ouvrages français, de même j'allais être chargé de rendre compte ici principalement d'ouvrages allemands. Je débutai, le 12 mai 1866, par un article sur une étude de Waitz relative à l'établissement des Normands en France, et dans le courant de l'année j'en écrivis une douzaine d'autres, dont quelques-uns assez étendus, comme celui sur l'*Ernest de Mansfeld* de M. de Villermont, ou celui sur les *Paysans d'Alsace au moyen-âge*, de mon compatriote alsacien, M. l'abbé Hanauer, de batailleuse mémoire. Ma collaboration à la *Revue critique* n'a jamais cessé depuis jusqu'à ce jour et je suis sans doute à l'heure actuelle le doyen d'âge de ses rédacteurs habituels et l'un de ceux qui lui ont fourni le plus de copie, puisque, sous mon nom complet d'abord, puis, après 1872, sous mon initiale seulement, parfois aussi sous d'autres signatures (E. et N.), j'y ai fait paraître plus de quatorze cents articles d'étendue très variable.

Revenu à Strasbourg, en automne 1866, j'y rédigeai pour la *Revue de Théologie*, dont mon père avait été l'un des principaux fondateurs avec Edmond Schérer et Timothée Colani, un mémoire historique sur la *Destruction du protestantisme en Bohême (1621-1628)*. Il parut dans les numéros de mars et de juin 1867, dans la *Revue*

alors dirigée par M. Maurice Schwalb, et fut aussi l'objet d'un tirage à part. L'année d'après parut enfin, à Mulhouse, le travail déjà mentionné plus haut sur *Strasbourg et l'Union évangélique*, en même temps qu'une seconde édition, notablement augmentée, de la *Destruction du protestantisme en Bohême*. Mais l'année 1868 marque surtout dans ma carrière littéraire par la création à Strasbourg d'une feuille hebdomadaire française, *Le Progrès Religieux*, dirigée par trois jeunes théologiens de mes amis, Albert Schillinger, Théodore Gérold et Alfred Kauffmann, le futur Alfred Marchand du *Temps*. Je devins bientôt et restai, jusqu'à sa belle mort en décembre 1891, l'un des plus assidus collaborateurs du journal, d'autant plus que je pouvais y produire librement, et devant un public sympathique, toutes mes opinions sociales, religieuses et littéraires sur les sujets à l'ordre du jour. J'ai commencé par y faire paraître, sous un titre général : *Les martyrs protestants*, des biographies du *xvi^e* et du *xvii^e* siècle, Jean Marteilhe, Blanche Gamond, Wolfgang Schuch, Paul Odontius, etc. Puis, après 1870, j'y donnai toute une série de travaux d'histoire alsatique de plus longue haleine, qui n'auraient probablement jamais vu le jour, si mes excellents amis Schillinger et Gérold, qui dirigèrent successivement le *Progrès*, n'avaient fait un incessant appel à ma bonne volonté, pour remplir les colonnes du journal, une fois que l'annexion nous eut privés de la plupart de nos collaborateurs et de nos abonnés d'outre-Vosges.

Déjà pourtant le changement de direction qui se préparait pour mes études avait été déterminé par un événement presque fortuit au cours de mes occupations quotidiennes. En juin 1867 décédait un libraire-éditeur strasbourgeois, M. Frédéric-Charles Heitz, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et membre du Comité de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace ; il était surtout l'heureux possesseur de la plus riche collection d'alsatiques qui eût été réunie jusque-là entre les mains d'un particulier. Grâce à ses longues et persévérantes recherches, entreprises à une époque où l'on ne collectionnait encore guère chez nous, elle comptait, à son décès, en ne tenant pas compte des doubles

nombreux, 5 400 numéros, représentant plus de 27.000 pièces et volumes. C'est de cette remarquable bibliothèque que les héritiers de M. Heitz me demandèrent de dresser le catalogue systématique. Comme mes cours, alors plus rares, au Gymnase, me laissaient passablement de loisirs, j'acceptai volontiers cette offre, désireux de m'initier de plus près à la littérature alsatique et surtout au passé historique de ma province natale, que je ne connaissais qu'assez imparfaitement jusque-là. Comme on me laissait pour ce dépouillement tout le temps nécessaire, je pus m'y livrer à loisir dans le cabinet de travail même du défunt. C'est alors qu'inventoriant, pièce par pièce, tous ces témoins d'un passé, tantôt lointain, tantôt encore récent, et m'arrêtant parfois à extraire tel dossier inédit, je me pris d'un goût de plus en plus vif pour l'histoire moderne d'Alsace. Une assez désagréable surprise ne contribua pas peu à me détourner de mes études sur la guerre de Trente Ans. Un écrivain belge, M. de Villermont, fougueux ultramontain, et un auteur allemand, le comte Utterodt de Scharffenberg, ardent champion de la Réforme, firent paraître chacun, à deux ans de distance, une biographie d'Ernest de Mansfeld, l'un en français, l'autre en allemand, et déflorèrent ainsi le sujet que j'avais choisi pour ma thèse future de doctorat ès lettres. Sans être le moins du monde satisfait du résultat de leurs recherches et quoique ayant en mains de nombreux matériaux inédits, réunis à Paris et à Strasbourg, je n'ai jamais pu me décider depuis à reprendre l'histoire du célèbre champion de l'électeur palatin, dont j'avais esquissé jadis les premiers chapitres, et les nombreux cahiers de notes mansfeldiennes dorment encore et dormiront sans doute toujours dans mes cartons.

Je consacrai à la rédaction du Catalogue Heitz tout l'hiver de 1867, le printemps et l'été de 1868. Au prix d'un labeur que je puis bien qualifier d'assidu, le travail était terminé vers l'automne, et j'en signai la préface, le 5 novembre 1868. Je lui avais donné le titre (qu'il méritait à bon droit) de *Bibliothèque Alsatique*; il formait un volume de près de trois-cent-cinquante pages, et bien qu'œuvre de jeunesse d'un débutant, donc œuvre forcément très imparfaite, il

n'a pas laissé de rendre quelques services aux collectionneurs et aux érudits locaux, jusqu'au moment où des répertoires plus complets l'ont avantageusement remplacé. Ce catalogue me fit connaître, plus que mes quelques travaux antérieurs, dans la sphère spéciale des érudits alsaciens et dans la presse locale, et je méritai dorénavant la qualification « d'homme de lettres » que me donnèrent, de 1865 à 1870, les listes électorales. M. Louis Spach, archiviste du Bas-Rhin et président de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, m'avait proposé à l'assemblée générale de la Société, tenue le 10 décembre 1868 à Strasbourg comme membre adjoint du Comité, en même temps que le Comité spécial formé pour la publication des chroniques alsaciennes, me chargeait d'éditer les *Collectanées* de l'architecte Daniel Specklin, chroniqueur strasbourgeois de la seconde moitié du seizième siècle. Au même temps, à peu près, M. le professeur Karl Hegel, d'Erlangen, l'éditeur de la collection des *Deutsche Staedtechroniken*, m'engageait pour la copie de la rédaction la plus étendue et encore inédite de la *Chronique* de Jacques de Koenigshoven, chanoine de Saint-Thomas, qui la composa vers la fin du xiv^e et au début du xv^e siècle. D'autres confrères, de beaucoup mes aînés dans la carrière, mais qui, plus tard, ont bien voulu me traiter en ami, Auguste Stœber, le bibliothécaire de Mulhouse, Xavier Mossmann, l'archiviste de Colmar, Georges Stoffel, qui venait de terminer pour le Ministère de l'Instruction publique son *Dictionnaire topographique du Haut-Rhin*, m'invitaient à travailler au grand *Dictionnaire biographique d'Alsace* qu'ils comptaient publier avec l'appui matériel de M. Frédéric Engel-Dollfus, l'intelligent et sympathique Mécène mulhousois. La liste provisoire paraissait, avec quelques notices-spécimens, sorties de nos plumes, au courant de l'année 1869.

En dehors de la *Revue critique*, de la *Revue de théologie* (qui cessa d'ailleurs de paraître en 1869), de l'*Alsatia*, du *Progrès religieux*, de la *Historische Zeitschrift*, cette dernière année vit mon nom figurer pour la première fois sur la liste des collaborateurs d'une autre publication locale, la *Revue d'Alsace*, paraissant alors à Colmar.

Son directeur, M. Joseph Liblin, s'adressait à moi, en janvier 1869, pour me demander un concours d'ailleurs toujours gratuit, car de toutes ces revues, celle de M. de Sybel était la seule qui fût à même d'attribuer des honoraires à ses rédacteurs. C'est en juillet que mon étude sur *Josias Glaser et son projet d'annexer l'Alsace à la France en 1639*, parut dans la *Revue d'Alsace*. Qui se serait douté alors que, douze mois plus tard, on préparerait outre-Rhin l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne ? Les premières pages du second travail que j'envoyai à M. Liblin, *Un poème alsatique sur le siège de Saverne en 1622*, paraissaient dans son recueil au moment où la guerre allait éclater, et les dernières pages, après les défaites de Wissembourg et de Woerth et durant le bombardement de Strasbourg. Enfin, pour ne rien oublier de cette première phase de ma vie littéraire, je noterai que je débutai dans la presse politique locale en février 1870, en écrivant pour le *Courrier du Bas-Rhin* une courte notice nécrologique sur mon cher et pauvre ami vosgien, Edmond Febvrel, le charmant poète des *Fleurettes*, que la mort clémentine venait d'arracher aux affres de la folie, mais dont la disparition n'en laissait pas moins une blessure douloureuse au cœur de tous ses amis de Strasbourg.

Telle avait été, succinctement retracée, ma modeste activité littéraire et scientifique, jusqu'au moment où éclatait brusquement le grand conflit de 1870, dont les suites ont si profondément influé sur mon existence d'homme et de savant. A cette époque le besoin de publicité, qui se manifeste actuellement d'une façon si précoce dans les jeunes générations, n'était pas encore aussi développé qu'aujourd'hui, moins encore sanctionné par la mode, et l'on jugeait plus sage de ne se produire en public qu'après avoir acquis un fonds sérieux de connaissances. Pour ma part, j'avais beaucoup travaillé, de 1866 à 1870, soit à Paris, soit à Strasbourg, dans les bibliothèques et les dépôts d'archives, et j'y avais amassé d'assez amples matériaux pour des travaux futurs. J'avais également commencé pour la Bibliothèque de ma ville natale le catalogue de la *Collectio Wenckeriana*, réunie par trois générations de jurisconsultes strasbourgeois, et qui comptait

plus de vingt mille brochures et feuilles volantes, du xvi^e au xviii^e siècle. Je venais aussi de débiter, en octobre 1869, dans l'enseignement supérieur, comme agrégé libre d'histoire, au Séminaire protestant, par un cours sur l'histoire de l'Europe au seizième siècle. J'avais enfin obtenu, pour le mois d'août 1870, la permission de travailler aux Archives du Ministère des affaires étrangères à Paris, permission qui ne s'obtenait que difficilement alors, quand advint la guerre funeste amenée à la fois par l'impéritie de Napoléon III et par les manœuvres perfides de M. de Bismarck. Quelques semaines plus tard, notre paisible Alsace était changée en un champ de bataille ; quelques semaines encore, et notre tranquille et studieux Strasbourg se présentait comme un amas de décombres. Sous la grêle des obus incendiaires prussiens, nos collections artistiques et scientifiques étaient réduites en cendres, notre labeur quotidien paralysé, nos rêves d'avenir détruits, et l'indignation profonde et légitime, ressentie en face de ce déchaînement de barbarie, étouffait pour un temps toute velléité, toute possibilité même d'un travail scientifique dans nos cœurs gonflés de haine et avides de revanche. C'est pendant le bombardement de Strasbourg, et dans les mois qui suivirent, que je composai les *Lieder des Hasses* (Chants de haine) *poésies politiques d'un Alsacien*, qu'une brave bouquiniste strasbourgeoise, Mlle Emilie Freiesleben, emportait, en janvier 1871, à Genève. Mon vieil ami, Edouard Schuré, qui s'y trouvait alors également pour la publication de son énergique et vibrante brochure, *L'Alsace et les prétentions prussiennes*, fit imprimer chez la veuve Blanchard ces vers, assez médiocres, à coup sûr, en tant que poésie, mais écrites, je puis le dire, avec mes larmes et mon sang. Quelques exemplaires m'en parvinrent, par une voie clandestine, en février suivant ; mais je n'ai jamais pu savoir ce qu'était devenu le gros de l'édition de cette plaquette d'une vingtaine de pages ; sans doute elle fut confisquée par la police allemande. Un peu plus tard parut, également à Genève, une réponse au violent pamphlet qu'un professeur d'outre Rhin, passé plus tard illustre historien, M. Henri de Treitschke, avait écrit sous le titre : *Was fordern wir von Frankreich ?* (Que

demandons-nous à la France ?) Cette brochure était intitulée *Protestation alsacienne*¹⁾. J'avais ressuscité le pseudonyme de l'ancien collaborateur au *Journal des novateurs* pour répondre, dans son propre idiome, au professeur de Heidelberg. La réponse, datée du 14 février 1871, était violente, comme l'attaque. Encore aujourd'hui je ne puis la considérer comme injuste à l'égard d'un homme, très intelligent à coup sûr, écrivain de talent, mais dont les lourdes ironies et les platitudes sentimentales à l'adresse des Alsaciens et des Strasbourgeois, écrasés sous les obus de ses compatriotes, montraient trop clairement à quel point il était étranger à tout sentiment noble et généreux. Je n'écrirais plus peut-être ces pages sur le ton d'exaspération profonde qui me les dictait alors, mais je ne regrette certes pas de les avoir écrites. C'est un témoignage fidèle des émotions que ressentit ma génération tout entière, au moment de la séparation brutale d'avec cette patrie qu'on aimait davantage alors qu'on la croyait perdue.

Une troisième brochure se rattache chronologiquement, et par le sujet qu'elle traite, aux deux précédentes. Elle avait pour titre : *Les bibliothèques publiques de Strasbourg, incendiées dans la nuit du 24 août 1870. Lettre à M. Paul Meyer, l'un des directeurs de la Revue critique*. Rédigée en juillet 1871, elle parut d'abord dans ce dernier recueil, puis en tirage à part. J'y énumérais brièvement les richesses détruites par le bombardement, je racontais ce dernier et je terminais en affirmant que le souvenir de la destruction de tous ces trésors « froidement anéantis pour faire triompher un savant système de pression morale » suffirait seule « pour nourrir dans nos cœurs, à côté de la douleur la plus profonde, le plus inébranlable mépris pour tous ceux qui ont concouru à cette destruction sans nom, pour tous ceux qui l'ont approuvée, pour tous ceux qui chaque jour encore essaient de la défendre ». Cette déposition sincère d'un témoin bien informé, si elle m'attira de violentes attaques en Allemagne, me

(1) *Ein elsässischer Protest, offenes Schreiben an Herrn Professor Heinrich von Treitschke, von Anton Schweidnitz*. Genf, 1871, in-8°.

valut aussi bien des marques de sympathie dans la presse française, et la satisfaction, plus sérieuse encore, d'un devoir courageusement accompli, malgré les graves ennuis qui pouvaient en résulter pour ma situation personnelle.

Déjà durant « l'hiver terrible » j'avais repris mes cours au Gymnase; mais mon activité scientifique restait paralysée par l'impossibilité de travailler pour certains des recueils qui recevaient mes articles ou par ma détermination de ne plus collaborer à certains autres à l'avenir. La destruction de nos bibliothèques m'enlevait d'ailleurs les instruments de travail les plus nécessaires. Je serais sans doute resté longtemps sans écrire, si la nécessité de fournir de la copie inoffensive au *Progrès religieux*, déjà frappé d'un avertissement par le général prussien d'Ollech, gouverneur militaire de Strasbourg, ne m'avait forcé de reprendre la plume. Seulement, il fallait trouver des sujets purement scientifiques et qui ne pussent exciter les soupçons des censeurs les plus méticuleux. J'avais trouvé aux Archives départementales une série de dossiers curieux sur des procès de sorcellerie, jugés au xvii^e siècle, et je proposai à mes amis d'en tirer une dizaine d'articles sur la *Sorcellerie au xvi^e et au xvii^e siècle, particulièrement en Alsace*. Mon travail parut de février à avril 1871 et ces articles furent réunis ensuite, avec des additions et des notes nombreuses, et plusieurs pièces justificatives, dans un volume qui fut mis en vente au profit des victimes du bombardement et fut bientôt épuisé. La préface seule, datée du jour de la signature du traité de Francfort, rappelait, par ses émotions patriotiques, les heures néfastes et les péripéties douloureuses au cours desquelles ces pages avaient été écrites.

En 1872, M. Joseph Liblin, directeur du *Glanneur* de Colmar, revenu de sa prison de Wesel, où l'avait conduit une condamnation du Conseil de guerre de Strasbourg pour lèse-majesté, obtenait l'autorisation de faire reparaître la *Revue d'Alsace*¹. Je lui fournis,

(1) Il avait osé réimprimer dans le *Glanneur* la lettre, bien connue alors, du pasteur Delmas, de La Rochelle, au roi de Prusse, Guillaume,

à sa demande pressante, un travail intitulé *Mémoires d'un commis-négociant strasbourgeois au seizième siècle*, dont les éléments étaient empruntés à l'autobiographie du Bâlois André Ryff, qu'on venait de publier en allemand dans sa ville natale. J'en avais donné lecture, en décembre précédent, dans un petit cénacle littéraire qui se réunissait alors chez un jeune avocat de grand talent, M. Jacques Flach, qui est devenu plus tard le successeur d'Edouard Laboulaye au Collège de France et membre de l'Institut.; les sciences historiques, ses compatriotes alsaciens, ses nombreux amis de Paris conserveront pieusement le souvenir du savant jurisconsulte et du vaillant patriote.

On me mit également à contribution en mars 1872, alors qu'un Comité mixte organisa des conférences au profit des victimes de la guerre en France, conférences qui se tinrent à l'église Saint-Pierre-le-Vieux, pour éviter plus facilement les manifestations d'un public encore bien impressionnable. Ma conférence sur *Abraham Lincoln* fut publiée peu après, avec celles de mes amis, MM. Auguste Sabatier (sur *Guillaume le Taciturne*) et Georges Guibal (sur *Agrippa d'Aubigné*) dans un petit volume : *Trois conférences strasbourgeoises* (1872). La même année vit les débuts de mes relations, prolongées jusqu'à leur disparition en 1898, avec les *Affiches de Strasbourg*. Depuis que le *Courrier du Bas-Rhin* était momentanément tombé entre les mains d'un éditeur et d'un rédacteur allemands (octobre 1870) et avant que le *Journal d'Alsace* fût créé en 1873, les *Affiches*, ce vénérable doyen d'âge de la presse alsacienne (elles remontaient à 1743), furent longtemps le seul organe strasbourgeois où les Alsaciens pussent s'occuper, sinon de haute politique, du moins d'affaires municipales et des souvenirs du passé. J'y publiai, d'abord à intervalles irréguliers, les *Bulletins* de la Commission de la nouvelle Bibliothèque municipale, créée par notre dernier maire élu, M. Ernest Lauth, et je continuai ces relevés, une fois nommé bibliothécaire de la Ville, à titre définitif, en mars 1873, quelques semaines seulement avant que M. Ernest Lauth se vît révoquer lui-même de ses

pour lui demander d'arrêter l'effusion du sang et de signer la paix, après la chute de Napoléon III.

fonctions, pour avoir trop ouvertement montré son attachement à la patrie perdue. Plus tard, j'ai donné aux *Affiches* de nombreux articles d'histoire locale et toute une série de travaux plus considérables, au moins par leur étendue, les *Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg, causeries biographiques* (1881-1883), *La justice criminelle et la police des mœurs à Strasbourg au XVI^e et au XVII^e siècle* (1884), *La Cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution* (1887-1888), *Jean-Pierre Massenet, député du Bas-Rhin* (1897), etc., qui tous ont été publiés ensuite en volume.

Mais je m'aperçois que je me suis laissé entraîner par mes souvenirs infiniment plus loin que je n'en avais l'intention en commençant cette causerie, qui ne devait parler que de mes débuts littéraires. Aussi je m'arrête, me rappelant, un peu tard, que le *moi* est toujours haïssable, de quelque déguisement qu'il s'affuble. On trouvera dans les pages suivantes le catalogue bibliographique de tout ce que j'ai écrit durant plus d'un demi-siècle, pour autant que j'ai pu en retrouver la trace, mais je n'oserais affirmer qu'il ne s'y trouve quelques lacunes. Il ne m'appartient à aucun titre de juger ni les premiers, ni les derniers venus, nés d'une plume plus alerte jadis, singulièrement alourdie par l'âge aujourd'hui. Quoi qu'on puisse penser de l'usage que j'en ai fait pendant tant d'années, il est un reproche qu'on m'épargnera, j'espère, celui d'avoir été trop paresseux.

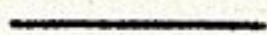
Une partie notable de ma carrière littéraire s'est en effet poursuivie parallèlement à l'écrasant labeur d'un enseignement secondaire qui me prenait une vingtaine d'heures par semaine, sans compter plusieurs cours faits dans des pensionnats de jeunes filles. J'avais en outre sur les bras l'administration d'une bibliothèque publique que j'avais vu, pour ainsi dire, sortir du néant et qui comptait plus de cent mille volumes quand j'en abandonnai la direction vingt-trois ans plus tard. Ce n'est qu'à l'âge de cinquante-cinq ans que j'ai pu rentrer dans l'enseignement supérieur, auquel je m'étais voué de 1869 à 1872. J'y avais renoncé lors de la suppression du Séminaire protestant, l'ancienne Académie protestante de Strasbourg, à cette

dernière date, et j'avais refusé la chaire d'histoire qu'on m'offrait à la nouvelle Université allemande de ma ville natale.

Ce n'est qu'en 1896 que j'ai pu retrouver les loisirs nécessaires pour des recherches scientifiques plus étendues, lorsque les suffrages de mes futurs collègues, Gaston Paris, Gabriel Monod, Auguste Carrière, Hartwig Derenbourg, Arthur Giry, Charles Bémont, vieux amis presque tous disparus aujourd'hui, m'eurent fait appeler à l'École pratique des Hautes-Études à la Sorbonne. J'ai tâché d'y faire de mon mieux dans ce milieu si favorable aux études désintéressées, sans retrouver hélas ! l'entrain juvénile d'autrefois, alors que je rêvais d'élever un monument digne d'elle au passé glorieux et tourmenté de ma province natale, passé auquel furent consacrés presque tous mes écrits. Ce monument que j'aurais voulu digne de la France et digne de l'Alsace, je n'ai point encore réussi à le dresser tout entier et peut-être n'y réussirai-je jamais ⁽¹⁾. Il me reste au moins la consolation de l'avoir tenté, en n'oubliant jamais durant tout ce demi-siècle de labeur, les deux devoirs, les deux affections, auxquels je n'ai jamais cessé d'être fidèle, l'amour profond de la patrie, le respect plus profond encore pour ce que je croyais être la vérité historique.

(1) Du moins j'ai pu raconter en détail la transformation politique que ma terre natale subit au siècle de Louis XIV dans les deux volumes de mon *Alsace au dix-septième siècle*, et si je ne parviens plus à décrire, avec le même détail, la transformation plus profonde encore de la province par la Révolution française, j'en ai noté les péripéties dans un cours professé à l'École des Hautes-Études et dont le brouillon compte plus de quatre mille pages. J'ai eu la satisfaction de pouvoir retracer sommairement tout le passé de l'Alsace dans ma petite *Histoire d'Alsace* dont vingt éditions successives m'ont montré qu'elle n'était pas encore oubliée de ce côté des Vosges, et j'ai eu la joie profonde de pouvoir raconter, dans les dernières éditions de cet ouvrage, le retour de la terre natale à la mère patrie. Il m'a été donné aussi de mettre encore au jour le tableau du passé de ma ville natale et d'offrir à mes anciens concitoyens, délivrés du joug allemand, la première *Histoire de Strasbourg* un peu complète, écrite en français. (Cette dernière note a été ajoutée au manuscrit en 1923. C. Pf.)

BIBLIOGRAPHIE DE MES ÉCRITS



BIBLIOGRAPHIE DE MES ÉCRITS.

On trouvera dans la première partie de cette Bibliographie la liste de toutes mes publications isolées, mises au jour de 1865 à 1924, sous forme de volumes, brochures, tirages à part, mis en vente, d'après l'ordre chronologique, de leur apparition. La seconde partie renferme, d'après l'ordre alphabétique du titre des revues et journaux, la série des articles infiniment plus nombreux publiés dans les différents périodiques encore existants ou depuis longtemps disparus, auxquels j'ai collaboré. J'ai cru devoir y mentionner à leur place ceux même de mes travaux qui ont été publiés plus tard en tirages à part, vu que beaucoup de ceux-ci ne l'ont été qu'à un nombre restreint d'exemplaires et qu'il sera souvent plus facile, pour celui qui voudrait les connaître ou les utiliser, de se rapporter au recueil dans lequel ils ont paru d'abord.

A. — BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE ⁽¹⁾.

1. *Graf Ernst von Mansfeld im böhmischen Kriege, 1618-1621. Ein Beitrag zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges.* Braunschweig, C. A. Schwetschke, 1865, XIII, 128 p. in-8° (plan). — D. 108.672 et 108.673.
2. *La destruction du protestantisme en Bohême. Episode de la guerre de Trente Ans.* Strasbourg, typ. Silbermann, 1867, 67 p. in-8°. — D. 146.088.

(1) Les ouvrages français sont indiqués en caractères ordinaires, les ouvrages allemands en italiques. On ajoute à chaque volume la cote de la bibliothèque régionale et universitaire de Strasbourg. C. Pf.

3. La destruction du protestantisme en Bohême. Nouvelle édition augmentée. Strasbourg, Treuttel et Würtz ; Paris, Cherbuliez, 1868, II, 140 p. in-8°. — E. 131.134 et 131.135.
4. Bibliothèque Alsatique. Catalogue des livres, manuscrits, dessins, etc. de feu M. F. Ch. Heitz, imprimeur-libraire, avec notice préliminaire. Strasbourg, typ. Heitz, 1868, XIII, 335 p. in-8°. — M. 195, 116.632 et 116.633.
5. *Beiträge zur Geschichte des Elsasses im dreissigjährigen Kriege. I. Strassburg und die Evangelische Union bis zur Auflösung derselben (1618-1621) nach gleichzeitigen Quellen.* Mülhausen, Risler u. Comp. 1868, 95 p. in-8°. — M. 4611, 9167 et 118.468.
6. Josias Glaser et son projet d'annexer l'Alsace à la France en 1639. Mulhouse, Impr. Bader, 1869, 23 p. in-8°. — M. 4612 et 24.399.
7. *Ein Elsässischer Protest. Offenes Schreiben an Herrn Professor Heinrich von Treitschke* (von Anton Schweidnitz=Rod. Reuss). Genf, Blanchard, 1871, 20 p. in-8°. — M. 8296.
8. *Lieder des Hasses, politische Gedichte von einem Elsässer.* Genf, Blanchard, 1871, 20 p. in-8°. — M. 110.828 et Cd. 148.560.
9. La sorcellerie au seizième et au dix-septième siècle, particulièrement en Alsace, d'après des documents en partie inédits. Paris, Cherbuliez 1871, VII, 202 p. in-8°. — M. 31.710 et 121.614.
10. Les bibliothèques publiques de Strasbourg incendiées dans la nuit du 24 août 1870. Lettre à M. Paul Meyer, l'un des directeurs de la *Revue Critique*. Paris, Fischbacher, 1871, 23 p. in-8°. — M. 13.079 et 119.032.
11. Les Mémoires d'un commis-négociant strasbourgeois au seizième siècle. Mulhouse, typ. Bader, 1872, 35 p. in-8°. — M. 113.467.
12. Abraham Lincoln, conférence faite à Strasbourg au profit des victimes de la guerre en France. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1872, 45 p. in-8°. — D. 180.196.
13. Discours prononcés aux obsèques d'Albert Schillinger, pasteur à Saint Nicolas, Strasbourg, Heitz, 1872. (p. 21-22 : Allocution de M. Rod. Reuss, professeur au Gymnase protestant), in-8°. — M. 28.817.
14. La Chronique strasbourgeoise de Jean-Jacques Meyer, l'un des continuateurs de Kœnigshoven, publiée pour la première fois, Strasbourg, Noiriél, 1873, VIII, 179 p. gr.-8°. — M. 2.914.
15. Les Statuts de l'ancienne Université de Strasbourg, d'après un manuscrit du dix-septième siècle. Mulhouse, Impr. Bader, 1873, 56 p. in-8°. — M. 12.112.

16. *Ausführliche und grundrichtige Beschreibung von der Stadt Strassburg, etc.* Chronique strasbourgeoise de 1672 à 1684, publiée pour la première fois. Colmar, Jung, 1873, XIII, 136 p. in-8°. — M. 4.703.
17. *Zwei Lieder über den Diebskrieg oder Durchzug des Navarrischen Kriegsvolkes im Elsass (1587)* mit historischer Einleitung und ungedruckten Beilagen. Strassburg, Noiriél, 1874, XV, 151 p. in-8°. — M. 4.227 et 117.508.
18. Jérôme Savonarole, conférence faite à Strasbourg, Paris, Revue Chrétienne, 1875, 32 p. in-8°. — E. 123.148.
19. *Strassburg im sechzehnten Jahrhundert (1500—1591). Auszug aus der Imlinschen Familienchronik zum ersten Mal herausgegeben.* Colmar, Barth, 1875, 126 p. in-8°. — M. 8941.
20. Le marquis de Pezay, un touriste parisien en Alsace au dix-huitième siècle. Mulhouse, Impr. Bader, 1876, 52 p. in-8°. — M. 924.
21. Le grand tir strasbourgeois de 1576 et la venue des Zurichois à Strasbourg, étude historique. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1876, 48 p. in-8°. — M. 9.170.
22. *Zur Geschichte des grossen Strassburger Freischiessens und des Zürcher Hirsebreies, 1576. Verhandlungen des Strassburger Magistrats aus den Rathspokollen zum ersten Mal herausgegeben.* Strassburg, Treuttel u. Würtz, 1876, XI, 91 p. in-8°, planches (1). — M. 9.169.
23. Jean Geiler de Kaysersberg, un réformateur catholique à la fin du quinzième siècle. Mulhouse, typ. Bader, 1877, 16 p. in-8°. — E. 122.390 et M. 24.313.
24. *Wolfgang Schuch, ein evangelischer Märtyrer des Elsasses.* Strassburg, Heitz, 1877, 24 p. in-16°. — M. 29.153.
25. *Strassburgische Chronik von 1677-1710. Memorial des Ammeisters Franciscus Reisseissen, zum ersten Mal nach dem Original herausgegeben mit Anmerkungen und Einleitung.* Strassburg, Schmidt, 1877, XXII, 224 p. in-8°. — M. 9.160, 118.466 et 118.467.
26. Pierre Brully, ancien dominicain de Metz, ministre de l'Eglise française de Strasbourg, 1539-1545. Etude biographique. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1878, 135 p. in-8°. — M. 22.779.

(1) J'ai encore rédigé, à la demande de M. Gustave Bergmann, ex-député de Strasbourg et auteur du buste de Fischart à la fontaine de la rue de Zürich, une notice illustrée *Le grand tir de 1576 et la bouillie de mil des Zurichois*, texte français et allemand, une feuille in-folio.

27. Soldat, moine et maître de danse, ou Mémoires d'un Alsacien du dix-huitième siècle. Strasbourg, typ. Fischbach, 1878, 46 p. in-18°. — M. 28.666.
28. *Die Beschreibung des bischöflichen Krieges von 1592. Eine Strassburger Chronik*, mit Anmerkungen und ungedruckten Beilagen zum ersten Mal herausgegeben. Strassburg, Treuttel [u. Würtz, 1878, XIV, 161 p. in-8°. — M. 4.462.
29. Les tribulations d'un maître d'école de la Robertsau pendant la Révolution. Strasbourg, typ. Fischbach, 1879, 40 p. in-16. — M. 29.289.
30. Le Robinson Strasbourgeois. Paris et Nancy Berger-Levrault 1879, 17 p. in-8°.
31. Rapport, Septième, de l'Union protestante libérale d'Alsace et de Lorraine sur l'année 1877-1878. Strasbourg, Impr. Heitz, 1879, 17 p. in-8°. — M. 103.806.
32. *Strassburg im dreissigjährigen Kriege (1618-1648). Fragment aus der Strassburgischen Chronik des Malers Joh. Jakob Walther*, nebst Einleitung und biographischer Notiz. Strassburg, Heitz, 1879, 41 p. in-4°. — M. 4.613, 4.614 et 37.633.
33. L'Alsace pendant la Révolution française, I: Correspondance des députés de Strasbourg à l'Assemblée Nationale (année 1789) documents tirés des Archives de Strasbourg. Paris, Fischbacher; 1880, X, 359 p. in-8°. — M. 6.581.
34. Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise française de Strasbourg 1538-1794. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1880, 147 p. in-8°. — M. 11.030.
35. Seligmann Alexandre ou les tribulations d'un Israélite pendant la Terreur. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1880, 44 p. in-18°. — M. 21.912 a.
36. *Strassburgische Chronik von 1657-1677. Aufzeichnungen des Ammeisters Franciscus Reisseissen* mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben. Strassburg, Schmidt, 1880, 155 p. in-8°. — M. 9.159.
37. Les Colloques scolaires du Gymnase protestant de Strasbourg. Strasbourg Treuttel et Würtz. 1881, 66 p. in-8°. — M. 12.779.
38. Une œuvre charitable de l'ancien Strasbourg. L'Oeuvre de bienfaisance pour les pauvres honteux protestants, 1780-1880, notice rédigée à l'occasion du centenaire de l'Oeuvre. Strasbourg, typ. Fischbach, 1881, 64 p. in-8°. — M. 14.143.
39. Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg, causeries biographiques

- d'un flâneur. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1883, XIV, 442 p. in-18°. — M. 9.177 et 118.469.
40. Albert Schillinger. Souvenirs pour ses amis, avec des extraits du Journal de Schillinger pendant le siège de Strasbourg. Strasbourg, Heitz, 1883, XI, 292 p. in-18°. — M. 28.818 et 113.423.
41. L'Affaire de Tisza-Ezlar, un épisode de l'histoire de l'antisémitisme au dix-neuvième siècle. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1883, 53 p. in-8°. — D. 164.257.
42. Deux manuscrits de la Bibliothèque municipale de Strasbourg relatifs à la révolution de Mulhouse en 1587. Mulhouse, Meininger, 1883, 19 p. in-8°. — M. 18.410.
43. Pétition à M. le président et à MM. les membres du Consistoire supérieur de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg sur le manque des candidats pour les paroisses de langue française et sur les moyens de remédier à cette pénurie. Strasbourg, lithographie Wieger, 1883, 4 p. folio.
44. *Bilder aus der Schreckenszeit. Erlebnisse eines deportirten elsässischen Geistlichen Joh. Karl Gevold*, mit geschichtlichen Anmerkungen herausgegeben. Strassburg, Schmidt, 1883, 52 p. in-18°. — M. 24.370.
45. *Der Apostel Paulus, ein evangelisches Lebensbild aus dem ersten Jahrhundert*. Strassburg, Heitz, 1883, 62 p. in-16°. — M. 103.703. n° XXXVIII.
46. *Geschichte des Neuhofes bei Strassburg, eine historische Skizze nach ungedruckten Dokumenten des Stadtarchivs*. Strassburg, Schmidt, 1884, 107 p. in-8°. — M. 18.818.
47. David Livingstone, missionnaire voyageur et philanthrope, 1813-1873. Paris, Fischbacher, 1885, VIII, 119 p. in-8°. — D. 101.285.
48. La justice criminelle et la police des mœurs à Strasbourg au seizième et au dix-septième siècle, causeries historiques, Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1885, 286 p. in-18°. — M. 10.301.
49. Notice nécrologique sur M. Edouard Cunitz, professeur à la faculté de théologie de Strasbourg (1812-1886). Strasbourg, typ. Heitz, 1886, 16 p. in-8°. — M. 23.160.
50. Léopold de Ranke (étude littéraire et critique). Nogent-le-Rotrou Daupeley-Gouverneur, 1886, 21 p. in-8°. — D. 105.548.
51. *Die kirchlichen Wahlen zu Dingshoffen (ein Gespräch)*. Strassburg, Heitz, 1886, 21 p. in-16°. — M. 106.741.
52. Louis XIV et l'Eglise protestante de Strasbourg au moment de la

- Révocation de l'Edit de Nantes (1685-1686), d'après des documents inédits. Paris, Fischbacher, 1887, 290 p. in-18°. — M. 11.031.
53. Charles de Butré, un physiocrate tourangeau en Alsace et dans le margraviat de Bade (1724-1805), d'après ses papiers inédits, avec de nombreux extraits de sa correspondance. Paris, Fischbacher, 1887; 214 p. in-8°. — M. 22.953.
54. *Aus der Geschichte des Dorfes Fürdenheim. Aufzeichnungen des Ammeisters Franciscus Reisseissen (1669-1689), nach den hinterlassenen Papieren von T. W. Röhrich.* Strassburg, Heitz, 1887, 22 p. in-18°. — M. 16.381.
55. Gordon-Pacha, le vaincu de Khartoum. Nîmes, impr. Chastanier, 1887, 32 p. in-8°.
56. La Cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. Etudes sur l'histoire politique et religieuse de l'Alsace (1789-1802). Paris, Fischbacher, 1888, XII, 659 p. in-18°, planche. — M. 10.788.
57. Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim (1722-1723) d'après les documents inédits. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1888, 52 p. in-18°. — M. 26.039.
58. *Vor dem Spitalthore. Eine Strassburger Weihnachtsgeschichte erzählt von einem alten Schulmeister.* Strassburg, Hubert, 1888, 28 p. in-16°, illustrations. — M. 110.670.
59. *Mag. Samuel Gloner, ein Strassburger Lehrerbild aus den Zeiten des dreissigjährigen Krieges.* Strassburg, Heitz, 1888, 84 p. gr.-8°. — M. 24.405.
60. Documents relatifs à la situation légale des protestants d'Alsace au dix-huitième siècle, recueillis à la Bibliothèque municipale et aux Archives de la Ville de Strasbourg. Paris, Fischbacher, 1888, 80 p. in-18°. — M. 103.635.
61. Notice bibliographique, historique et littéraire sur l'*Histoire Ecclésiastique des Eglises réformées au royaume de France.* Paris, Fischbacher, 1889, 77 p. in-4°.
62. *Kleine Strassburger Chronik. Denkwürdige Sachen allhier in Strassburg vorgeloffen und begeben (1424-1615), aus einer Handschrift der Stadtbibliothek.* Strassburg, Heitz, 1889, IX, 39 p. gr.-8°. — M. 8670.
63. Les Conférences libérales de Saint-Nicolas à Strasbourg, 1869-1889. Notice rétrospective. Strasbourg, Heitz, 1889, 25 p. in-18°. — M. 109.038.
64. Pâtre, tailleur et poète. Etude sur Pierre Rosegger, le poète et le ro-

- mancier national de la Styrie. Paris, Fischbacher, 1890, 42 p. in-18°. Cd. 146.082.
65. Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer, syndic royal de la ville de Strasbourg (1681-1685) publiées d'après les originaux conservés aux Archives de la ville. Paris, Fischbacher, 1890, 142 p. in-8°. — D. 106.792, M. 4880a.
66. Les Collectanées de Daniel Specklin, chronique strasbourgeoise du seizième siècle. Fragments recueillis. Strasbourg. Noiriél, 1890, II, 585 p. gr.-8°. — M. 2823.
67. A la mémoire de M. Charles-Frédéric Schnéégans directeur du Gymnase protestant de Strasbourg (1822-1890). Strasbourg, Heitz, 1890, 16 p. in-8°. — M. 28.969.
68. Le Gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révolution (1789-1804) d'après des documents inédits. Paris, Fischbacher, 1891, 264 p. in-8°. — M. 12.780 et 118.989.
69. *Zum Gedächtnis Martin Butzer's, des Strassburger Reformators, eine Rede.* Strassburg, Heitz, 1891, 30 p. in-8°, portrait. — M. 22.870 et 118.990.
70. *Konrad Pellikanus, ein elsässisches Lebensbild aus der Zeit der Reformation.* Strassburg, Heitz, 1892, 35 p. in-16°. Schriften des protestantischen liberalen Vereins in Elsass-Lothringen Heft 38. — M. 103.703.
71. Un souvenir du vieux Strasbourg. Le Casino théologique et littéraire, 1831-1892. Strasbourg, Imprimerie Alsacienne, 1892, 55 p. in-8°. — M. 13.871.
72. L'Eglise luthérienne de Strasbourg au dix-huitième siècle. Extraits des procès-verbaux du Convent Ecclésiastique, traduits et annotés. Paris, Fischbacher, 1892, 76 p. in-8°. — M. 11.032.
73. Xavier Mossmann, archiviste de la ville de Colmar, 1821-1893. Mulhouse, impr. Bader, 1893, 75 p. gr.-8°. portrait. — M. 26.999.
74. Un érudit alsacien. Xavier Mossmann, archiviste de la ville de Colmar, 1821-1893. Notice biographique et bibliographique. Nouv. édition. Mulhouse, impr. Dollfus-Mieg, 1893, 93 p. in-4°. — M. 27.000.
75. Jean-Frédéric Aufschlager. Les souvenirs d'un vieux professeur strasbourgeois (1766-1833), avec notice préliminaire. Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1893, 72 p. in-18°, portrait. — M. 22.016.
76. *Unsere Stellung gegenüber den « evangelischen » Liebeswerken in Strassburg.* Strassburg, Heitz, 1893, 35 p. in-16°. — M. 103.703, hors série.

77. L'Alsace pendant la Révolution française, II. Correspondance de F. E. Schwendt, député à l'Assemblée Nationale, et pièces diverses relatives à l'histoire de Strasbourg durant les années 1790-1793, tirées des Archives municipales. Paris, Fischbacher, 1894, XV, 392 p. in-8°. — M. 6.581.
78. *Gustav-Adolf, König von Schweden, ein evangelisches Lebensbild aus dem dreissigjährigen Kriege*. Strassburg, Heitz, 1894, 28 p. in-16°, portrait. — M. 4.615.
79. Prévost-Paradol, étude. Dôle, typographie Bernin, 1894, 23 p. in-8°. — D. 125.572.
80. *Mag. Johann Daniel Brunner, ein Lebensbild aus der protestantischen Kirche und Schule Strassburgs (1756-1844)*. Strassburg, Heitz, 1894, 56 p. in-18°, portrait. — M. 22.807.
81. Notice nécrologique sur M. Charles Schmidt, professeur émérite à la Faculté de théologie de Strasbourg (1812-1895). Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1895, 14 p. in-18°. — M. 28.898.
82. Discours prononcés le 23 juin 1895 aux funérailles de M. Louis Horst, pasteur à l'Eglise française de Saint-Nicolas. Strasbourg, Heitz, 1895, in-8° (Paroles prononcées sur la tombe, p. 22-26). — M. 25.265.
83. *Dreiundzwanzigster Jahresbericht des protestantisch-liberalen Vereins von Elsass-Lothringen, 1894-1895*. Strassburg, Heitz, 1896, 8° (Rapport lu le 12 janvier 1896, p. 4-24), in-8°.
84. Journal du voyage et du séjour que le P. Louis Laguille a fait à Paris pour l'affaire de Seltz, d'après un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg. Belfort, Impr. de la *Frontière*, 1896, 23 p. in-8°. — M. 19.676.
85. Les manuscrits alsatiques de la Bibliothèque de la ville de Strasbourg, inventaire sommaire. Paris, Fischbacher, 1897, 57 p. in-8°. — M. 13.096.
86. Les Annales des Frères Mineurs de Strasbourg, rédigés par le frère Martin Stauffenberger, économiste du couvent (1507-1510). Strasbourg, Impr. Strasbourgeoise, 1897, 20 p. gr.-8°. — M. 9.294.
87. Jean-Pierre Massenet, cultivateur à Heiligenstein, député du Bas-Rhin, professeur à l'Académie de Strasbourg, d'après des documents inédits. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1897, IV, 158 p. in-18°. — M. 26.658.
88. Les Ephémérides de Jacques de Gottesheim, fragments annotés (1520-1543) Strasbourg, Impr. Schultz, 1898, 20 p. gr. in 8°. — M. 8.868.

89. L'Alsace au dix-septième siècle, tableau géographique, historique-politique, économique, thèse pour le doctorat. Paris, Bouillon, 1897, IX, 735 p. gr.-8°. — C. 500.005.
90. *De scriptoribus rerum alsaticarum historicis inde a primodiis ad saeculi XVIII exitum*, thesim proponebat facultati litterarum Parisiensi, Argentorati, Bull, 1897, XII, 250 p. in-8°. — M. 3.223 et 3.224.
91. L'Alsace au dix-septième siècle au point de vue géographique, historique, administratif, économique, social, intellectuel et religieux. Paris, Bouillon, 1897-1898, 2 vol., IX, 735, IX, 638 p. in-8°. — M. 4.881.
92. La Chronique strasbourgeoise du peintre Jean-Jacques Walter pour les années 1672-1676 ; texte et traduction annotée. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1898, 177 p. in-8°. — M. 4.929.
93. Correspondance intime entre Ulric Obrecht, préteur royal, et Jean-Baptiste Klinglin, avocat-général et syndic de la ville libre de Strasbourg (1688-1698), d'après un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg. Paris, Fischbacher, 1899, 64 p. in-8°. — M. 4.886.
94. Joseph Liblin et la *Revue d'Alsace* pendant un demi-siècle (1849-1899). Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1899, 48 p. in-8°. — M. 26.334 et 109.170.
95. *Aus dem Stammbuch einer jungen Strassburgerin vor hundert Jahren*. Strassburg, Heitz, 1899, 8 p. in-8°. — M. 29.109.
96. Une nouvelle Vie de Calvin (par E. Doumergue). Paris, impr. Motterez, 1899, 20 p. in-8°, ill.
97. Une mission strasbourgeoise à la cour de Louis XIII (1631), d'après des documents inédits. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1900, 36 p. in-8°. — M. 4.617.
98. Un écolier du dix-septième siècle ou l'idéal de l'éducation jésuitique. Dôle, typ, Bernin, 1901, 16 p. in-8°. — E. 133.577.
99. Les premières Revues d'Alsace (1834-1837). Notice historique et littéraire. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1901, 34 p. in-8°. — M. 109.166 et 109.171.
100. Une médaille alsatique, 1781. Documents inédits tirés des Archives de Strasbourg. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1902, 41 p. in-8°, planche. — M. 9.184.
101. Les suites d'un emprunt. Episode des relations diplomatiques de la cour de France avec la République de Strasbourg (1646-1648). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, 56 p. in-8°. — M. 4.618.

102. L'assassinat de Rastatt (1799) et son dernier historien. Paris, Leroux, 1902, 22 p. in-8°. — D. 146.583.
103. Les nouvelles Oeuvres inédites de Grandidier, publiées par M. le chanoine Ingold. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1902, 13 p. in-8°. — M. 117.297.
104. Le dix-huit Brumaire, étude historique et morale. Dôle, Impr. Girardi, 1903, 50 p. in-8°. — D. 121.226.
105. Le clergé catholique et les enfants illégitimes protestants et israélites en Alsace, au XVIII^e siècle et au début de la Révolution. Paris, typ. Motteroz, 1903, 27 p. in-8°, — M. 103.637.
106. Vieilles paperasses et vieilles gens. Souvenirs d'une famille alsacienne au temps de la Révolution. Paris, Fischbacher, 1904, 57 p. in-8°. — M. 24.443.
107. Jean Hermann, Notices historiques et archéologiques sur Strasbourg avant et pendant la Révolution, publiées d'après le manuscrit français et allemand de l'auteur avec une notice préliminaire. Strasbourg, Staat, 1905, XXII, 130 p. in-18°. — M. 8.903.
108. Idylle norvégienne d'un jeune négociant strasbourgeois. Episode des Souvenirs inédits de Jean-Everard Zetzner (1699-1700). Strasbourg, Staat, 1905, 65 p. in-8°. — M. 30.701.
109. Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un commis-négociant strasbourgeois. Strasbourg, Staat, 1905, 33 p. in-8°. — M. 30.702.
110. Le procès des Dominicains de Berne en 1507-1509. Angers, Impr. Bardin, 1905, 23 p. in-8°. — E. 12.256.
111. Les Eglises protestantes d'Alsace pendant la Révolution (1789-1802), esquisse historique. Paris, Fischbacher, 1906, X, 320 p. in-18°. — M. 103.636.
112. Un voyage d'affaires en Espagne en 1718. Extraits des mémoires inédits du Strasbourgeois Jean-Everard Zetzner. Strasbourg, Staat, 1907, 67 p. in-8°. — M. 30.703.
113. Une enquête sur l'origine des recueils de cantiques français usités à Strasbourg et en Allemagne au XVIII^e siècle. (1754-1755). Montbéliard, Impr. Montbéliardaise, 1908, 16 p. in-8°. — M. 106.743.
114. L'Amiral Coligny et son plus récent biographe. Paris, Impr. Renouard, 1910, 12 p. in-8°. — D. 118.152.
115. Catherine Zell, une Alsacienne au temps de la Réforme. Montbéliard, Impr. Montbéliardaise, 1911, 19 p. in-8°. — M. 30.660.
116. Quelques documents nouveaux sur l'antisémitisme dans le Bas-Rhin, de 1794 à 1799. Versailles, Impr. Cerf, 1910, 29 p. in-8°. — M. 101.485.

117. Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1910, 332 p. in-8°. — M. 107.243.
118. La Jeanne d'Arc de M. Gabriel Hanoteaux. Le Puy en Velay, Impr. Péguillier, 1911, 8 p. in-8°. — D. 124.699.
119. Un jubilé ecclésiastique en Alsace (M. le pasteur Théodore Gérold). Paris, Impr. Nouvellé, 1911, 8 p. in-18°. — M. 120.485.
120. Le sacre de Louis XV à Reims, raconté par un négociant strasbourgeois. Extraits des mémoires inédits de J.-E. Zetzner. Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1911, 13 p. in-4°. — D. 12.383.
121. *Mag. Joh. Reinh. Brecht. Historischer Bericht von der Religionsveränderung in Düttlenheim, 1686, ein Beitrag zur elsässischen Kirchengeschichte unter der Regierung Ludwigs XIV.* Strasbourg, Heitz, 1911, 32 p. in-8°. — M. 109.III, N° XL.
122. Gabriel Monod, membre de l'Institut (1844-1912), notice nécrologique. Strasbourg, Impr. Alsacienne 1912, 17 p. in-8°. — D. 105.465.
123. Histoire d'Alsace. Paris, Boivin, 1912, VII, 372 p. in-18°, illustré. — M. 117.319.
124. Histoire d'Alsace, sixième édition, revue et corrigée, Paris, Boivin, 1912, VII, 372 p. in-18°, illustré. — M. 121.425.
125. *Aus dem Leben eines Strassburger Kaufmanns des XVII. und XVIII. Jahrhunderts. « Reissjournal » von Joh. Eberhardt Zetzner (1677-1735) nach der ungedruckten Handschrift mit Anmerkungen herausgegeben.* Strassburg, Heitz, 1913, XI, 235 p. in-8°. — M. 109.III, N° XLIII.
126. Un évêque historien des premières guerres de religion, François de Beaucaire de Péguillon et ses Commentaires. Paris, Impr. Renouard, 1913, 28 p. in-8°. — M. 120.274.
127. La première invasion des « Anglais » en Alsace, épisode de l'histoire du quatorzième siècle. Paris, F. Alcan, 1913, 25 p. in-8°. — M. 117.480.
128. La garde nationale de Strasbourg à la fête de la fédération parisienne, 14 juillet 1790. Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1913, 16 p. in-4°, illustré. — M. 37.085 et 37.086.
129. Ernest Lichtenberger, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Paris, Notice nécrologique. Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1914, 11 p. in-8°. — M. 120.666.
130. Histoire d'Alsace, dixième édition, revue et corrigée. Paris, 1914 Boivin, VII, 372 p. in-8°, illustré. — M. 36.915.
131. Chiffons de papier qui n'ont pas été déchirés. La France et l'Alsace à travers l'histoire, avec une préface par M. Paul Deschanel, de l'Acad-

- démie française, Paris, Fischbacher, 1915, 57 p. petit-folio, gravures.
M. 36.214 et 36.215.
132. Le sac de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg (juillet 1789), épisode de l'histoire de la Révolution en Alsace. Paris (Nogent), Impr. Daupeley, 1915, 66 p. in-8°.
133. L'histoire d'Elias Salomon, de Dauendorf, et de Jedélé d'Obernai, 1790-1792. L'antisémitisme dans le Bas-Rhin, pendant la Révolution (1790-1794). Nouveaux documents inédits. Paris, Durlacher, 1915, 31 p. in-8°.
134. Histoire d'Alsace, onzième édition (continuée jusqu'à 1914), Paris, Boivin, 1916, 452 p. in-18°, illustré. — M. 117.320 et 117.322.
135. La question de l'Alsace-Lorraine (Voix d'Alsace et de Lorraine, N° III), Paris, Fischbacher, 1918, in-8° 39 p. in-8°. — 118.207.
136. Histoire d'Alsace (jusqu'en 1914), revue et corrigée, quatorzième édition, Paris, Boivin, 1918, XII, 452 p. in-18°, illustré. — M. 116.414 et 121.426.
137. L'Alsace et la Lorraine veulent et doivent rester françaises. Etudes historiques et documents. Paris, Fischbacher, 1918, in-4° (p. 41-47 : Reuss, 1648-1789-1848). — 117.832.
138. Notre Alsace et notre Lorraine, publié par MM. l'abbé Wetterlé et Carlos Fischer (p. 59-82 : Rod. Reuss, L'Alsace historique, Paris, L'Edition française illustrée, 1919, folio). — M. 39.295.
139. Histoire d'Alsace, revue, corrigée et augmentée (jusqu'en 1918), dix-neuvième édition. Paris, Boivin, 1920, XIII, 460 p. in-18°, illustré. — M. 121.427.
140. Histoire de Strasbourg, depuis les origines jusqu'à nos jours. Paris, Fischbacher, 1922, X, 432 p. petit in-4°. — M. 121.449, 121.450, 122.050, 121.762.
141. Jean Frédéric Simon, Un pédagogue strasbourgeois du temps de la Révolution (Mélanges du cinquantenaire de l'Ecole des Hautes-Etudes). Paris, Champion, 1921, 24 p. in-8°.
142. La Constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace, 1790-1795. Paris et Strasbourg, Istra, tome I, 1922, VII, 378 p. in-8°; tome II, 1922, 380 p. in-8°. Publications de la Faculté des lettres, fasc. 7 et 8. — M. 122.476, 123.178 et A. 500.529a.
143. La séance de nuit de l'Assemblée nationale du 4 août 1789, racontée par un curé alsacien. Melun, Impr. administrative, 1923, 15 p. in-8°. — M. 122.532.

144. La grande fuite (décembre 1793) et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin (1794-1800). — Strasbourg et Paris, Istra, 1924, VIII, 338 pages in-8°. — Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 20, — A. 500.529 a.

J'ai écrit en outre des : *Préfaces et des introductions* pour les ouvrages suivants :

1. Albert GÉRARD, Poésies. Paris, Fischbacher, 1886, in-18°. — Cd. 115.742.
 2. J. BRUCKER, *Zunft- und Polizeiordnungen der Stadt Strassburg im XIV. und XV. Jahrhundert*. Strassburg, Trübner, 1889, in-8°. — M. 9.715 et 118.536.
 3. Catalogue des Estampes de la Collection *Ferdinand Reiber*. Strasbourg, Staat, 1896, in-8°. — M. 2327.
 4. Charles SCHMIDT, *Strassburger Wörterbuch*. Strassburg, Heitz, 1896, in-8°. — M. 111.894 et 111.895.
 5. P. ROSEGER, *Dans ma forêt*, traduction de Mlle Emma Hermann, Paris, Fischbacher, 1898, in-18°. — Cd. 146.070.
 6. Charles ENGEL, *Histoire de l'Ecole latine et de l'Académie de Strasbourg*. Strasbourg, Schlesier, 1900, in-18°. — M. 12.702.
 7. Chanoine Léon DACHEUX, *La Cathédrale de Strasbourg*. Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1900, 1 vol. folio, illustré. — M. 10.532.
 8. H. WEISSGERBER, *Table des matières de la Revue d'Alsace, 1834-1899*. Colmar, 1902, in-8°. — M. 500.108.
 9. Th. GÉROLD, *Geschichte der Kirche Sankt-Nikolaï. Strassburg*, Strasbourg, Heitz, 1905, petit in folio illustré. — M. 11.219.
 10. Gabriel G. RAMON, *Frédéric de Dietrich, maire de Strasbourg*. Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1919, 1 vol. in-8° (portraits). — M. 120.383.
 11. Félix BLUMSTEIN, *Glanes sur la Cathédrale de Strasbourg*, 2^e édition, Strasbourg, 1920, in-4°, illustré. — M. 37.670.
-

B. - ARTICLES DISSÉMINÉS DANS LES PÉRIODIQUES SUIVANTS¹ :

Affiches du Bas-Rhin.

Strasbourg, Heitz, Mai 1871. M. 400.081.

Hadwiga, Bruchstück aus meinen Memoiren, von Otto von Thurnau (nouvelle).

Affiches de Strasbourg.

Strasbourg, Fischbach (1873-1897). M. 400.088.

1. **Projet d'un établissement national pour l'éducation des femmes à Strasbourg, 1790 (1873).**
2. **Les Bretstell de Schiltigheim (1874).**
3. ***Aberglauben im XVII. Jahrhundert* (1876).**
4. **Les plus anciens journaux strasbourgeois (1877).**
5. **Une représentation théâtrale à Strasbourg en 1737 (1877).**
6. **L'abbé de Mandres et la navigation du Rhin (1877).**
7. ***G. Keller, Der Hirsebrey und die Fahrt der Zürcher, 1576* (1878).**
8. ***Strassburger Wirtshäuser im XVII. Jahrhundert* (1878).**
9. **Les Affiches de Strasbourg il y a cent ans (1878).**
10. ***Die älteste Fleischtaxe zu Strassburg, 1469* (1878).**
11. **Soldat, moine et maître de danse, mémoires d'un Alsacien du XVIII^e siècle (1878).**
12. ***Eine Strassburger Lotterie im XVII. Jahrhundert* (1879).**
13. **Les tribulations d'un maître d'école de la Robertsau pendant la Révolution (1879).**

¹ Les articles imprimés en *gras* ont été publiés en brochures ou volumes. Il sera aisé de retrouver la brochure ou le volume ci-dessus, division A, à l'aide de l'année.

14. *Abenteuer eines Strassburgers in Brasilien, 1629-1632* (1879).
15. **Seligman Alexandre ou les tribulations d'un Israélite strasbourgeois pendant la Terreur** (1880).
16. *Eine Strassburger Raritätensammlung im siebzehnten Jahrhundert* (1880).
17. *L'artillerie strasbourgeoise au xvi^e et au xvii^e siècle* (1881).
18. *Strassburg im Jahr 1785 von einem Schweizer Touristen geschildert* (1881).
19. *Bilder aus der Gefangenschaft eines protestantischen Geistlichen in der Schreckenszeit* (1881).
20. **Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg, causeries biographiques** (1881-1883).
21. *Aus alten Strassburger Chroniken, Kulturgeschichtliches* (1883).
22. *Strassburger Weinzölle im xvi. Jahrhundert, 1883.*
23. **La justice criminelle et la police des mœurs à Strasbourg** (1884-85).
24. *Une vente aux enchères interrompue, 1685* (1885).
25. **La Cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution, 1789-1802** (1886-1888).
26. *Paroles prononcées aux obsèques de M. J. Brucker, archiviste* (1889).
27. *Vieux costumes strasbourgeois* (1889).
28. *Le plus ancien Fraubasengespräch strasbourgeois, 1687* (1889).
29. *Etudiants et bourgeois de Strasbourg avant la Révolution* (1891).
30. *La jeunesse académique de Strasbourg et le Casino des Etudiants en 1831* (1892).
31. *Documents sur la Révolution. Une lettre de Klopstock* (1892).
32. **J. F. Aufschlager, Les Souvenirs d'un vieux professeur** (1893).
33. *Aus dem Briefwechsel eines Strassburger Freiwilligen 1792-1793* (1894).
34. **Souvenirs alsatiques : Jean-Pierre Massenet, cultivateur, professeur et député du Bas-Rhin** (1897).

J'ai publié de plus, dans les *Affiches*, vingt-et-un *Bulletins* sur les acquisitions et le développement de la nouvelle Bibliothèque Municipale de Strasbourg, du 13 avril 1872 au 16 mars 1887.

Almanach de l'Eglise Evangélique luthérienne de France.

Paris, Librairie protestante, 1913-1921.

- 1913, p. 77-81. Figures d'hier. Le professeur Charles Schmidt (1812-1895).
 1921, p. 24-26. Un pasteur luthérien de Strasbourg pendant la Terreur (nov. 1793).

Alsatia, Beiträge zur elsässischen Geschichte, Sage, Sitte und Sprache.

Mülhausen, Risler, recueil publié par Auguste Stœber. 1868-1876. — M. 2978 et 117.230.

1. **Strassburg und die Evangelische Union, 1618-1621** (tome VIII, p. 309).
2. *Kienast, Loblied auf Strassburg*, 1517 (IX, p. 151).
3. *Herausforderung des Grafen Wolf von Hanau*, 1620 (IX, p. 405).
4. *Zwei Gedichte aus dem 16. und 17. Jahrhundert* (X, p. 129).
5. **Strassburg im sechzehnten Jahrhundert. Auszug aus der Imlin'schen Chronik** (X, p. 363).
6. *Ein Spruch des Ammeisters von Strassburg wegen Mord*, 1457 (XI, p. 319).

Annales de l'Est, Annales de l'Est et du Nord, Annales de l'Est.

Nancy, Berger-Levrault, 1893-1914. — D. 500.103 et 500.104.

1. Notice sur Xavier Mossmann (1893, p. 299).
2. **La Chronique strasbourgeoise de J.-J. Walther (1672-1676)**. (1895, p. 68, 440, 576 ; 1896, p. 88 ; 1897, p. 418, 570 ; 1898, p. 86, 240.)
3. Notice sur Charles Schmidt (1895, p. 300).
4. **Une mission strasbourgeoise à la cour de Louis XIII** (1900, p. 201).
5. **Les suites d'un emprunt** (1901, p. 538).
6. Notice sur Alfred Erichson (1901, p. 461).
7. Compte rendu sur P. Müller, La bataille de Turckheim (1906, p. 442).
8. **Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution** (1907, p. 481 ; 1908, p. 1, 175, 305, 543 ; 1909, p. 335).

Dans les volumes de la *Bibliographie lorraine*, publiés par les *Annales de l'Est*, j'ai fourni le *Bulletin alsatique* pour l'année 1910-1911 (p. 126) ; pour l'année 1911-1912 (p. 215) ; pour l'année 1912-1913 (p. 190).

Annales théologiques.

Paris, 1888.

J. JANSSEN, L'Allemagne et la Réforme, tome I. L'Allemagne à la fin du moyen-âge (compte rendu).

Biographies Alsaciennes

publiées sous la direction de Paul Ristelhuber, Angel Ingold, etc.
Colmar, A. Mayer, 1883-1890. — M. 21.748 et 120.217.

1. INGOLD, François-Rodolphe.
2. REUSS, Edouard.
3. HIMLY, Auguste.
4. MOSSMANN, Xavier.
5. SCHILTER, Jean.
6. SCHMIDT, Charles.
7. SPECKLIN, Daniel.

Bulletin de la Société des anciens textes français.

Paris, F. Didot, 1883, n° 2. — Cd. 500.123.

Notice sur un manuscrit brûlé ayant appartenu à la Bibliothèque de Strasbourg.

Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse

(novembre 1893). — M. 500.054.

Xavier Mossmann.

**Bulletin de la Société pour la conservation des Monuments
historiques d'Alsace.**

Strasbourg, Berger-Levrault, Schultz, etc. 1869-1899. — M. 2.986 et 36.583.

1. **La Chronique strasbourgeoise de Jean-Jacques Meyer** (2^e série, tome IX, p. 121).
2. **Les Collectanées de Daniel Specklin** (tome XIII, p. 157 ; XIV, p. 1, 201 ; XVII, p. 75).
3. Rapport présenté à l'Assemblée générale, le 19 juillet 1893 (XVII, p. 75).
4. Rapport présenté à l'Assemblée générale, le 10 juillet 1895 (XVIII, p. 8).
5. **Les Annales des Frères Mineurs de Strasbourg, 1507-1510** (XVIII, p. 295).
6. **Les Ephémérides de Jacques de Gottesheim, 1524-1543** (XIX, p. 261).
7. Une page de l'histoire du *Hortus deliciarum* (XXII, p. 231).

Rédaction des procès-verbaux des séances du 15 février, 26 avril, 10 mai, 24 mai, 21 juin, 19 juillet, 18 octobre 1869 (tome VII) ; du 3 avril 1871 (tome IX) ; du 19 juillet, 18 octobre 1871 (tome X) ; du 12 décembre 1888 ; du 9 janvier ; du 13 mars 1889 ; du 23 avril, 15 juin 1890 ; du 11 mars, 6 juin, 24 juin 1891 ; du 17 février, 9 mars, 11 mai, 15 juin, 19 octobre, 21 novembre 1892 ; du 18 janvier, 8 mars, 26 avril, 21 juin, 19 juillet, 26 juillet, 18 octobre, 6 décembre 1893 ; du 17 janvier, 21 février, 11 avril, 23 mai, 18 octobre, 23 novembre, 19 décembre 1894 ; du 6 mars, 3 avril, 1^{er} mai, 29 mai, 10 juillet, 23 octobre 1895 ; du 22 janvier, 19 février, 18 mars 1896.

J'ai rédigé en outre la traduction française de tous les procès-verbaux écrits en allemand par M. W. Wiegand et la traduction allemande de mes propres procès-verbaux de 1889 à 1896.

**Bulletin de la Société pour l'histoire du protestantisme
français.**

Paris, Fischbacher, 1873-1919. E. 500.079.

1. Récit d'un Strasbourgeois sur la Saint-Barthélemy (1873, p. 374).
2. Correspondances adressées à Chr. Gützer sur les persécutions religieuses en France (1877, p. 21, 66).

3. Correspondances de Jalon, de Metz, sur les persécutions en France (1878, p. 403).
4. Jean-Guillaume Baum, notice nécrologique (1878, p. 56).
5. Trois lettres de Strasbourg, 1576-1577 (1884, p. 540).
6. Liste des réfugiés huguenots à Strasbourg, 1553 (1879, p. 303).
7. Edouard Cunitz, notice nécrologique (1886, p. 335).
8. Le *Mercurie galant* et les protestants (1895, p. 221).
9. Notice sur Jean Richardot, compte rendu (1899, p. 498).
10. Une nouvelle vie de Calvin (1899, p. 541).
11. Alfred Erichson, notice nécrologique (1901, p. 278).
12. Réfugiés huguenots à Strasbourg, 1568-1569 (1901, p. 528).
13. **Le clergé catholique et les enfants illégitimes protestants et israélites en Alsace avant la Révolution** (1903, p. 2).
14. Les protestants en Franche Comté et l'archevêque Lecoq (1904, p. 385).
15. La Renaissance, l'Eglise et le protestantisme au xvi^e siècle par Mgr. Baudrillart, compte rendu (1905, p. 163).
16. **L'amiral Coligny et son dernier biographe** (1910, p. 77).
17. **Un évêque historien des premières guerres de religion** (1913, p. 293).
18. Les protestants de la Drôme et le préfet M.-L. Descorches, 1801-1803 (1913, p. 546).
19. Les réformés d'Angers et la destruction du temple de Sorges en 1685 (1914-1915, p. 632).
20. Les débuts de la Réforme à Strasbourg (1917, p. 232-261; 1918, p. 249-280; 1919, p. 257-275).
21. Documents inédits sur l'Eglise de Pau, publiés par A. Cadier (1918, p. 322-325).

En outre une série de notes, de questions et de comptes-rendus, sommaires, dans les années 1901, p. 276, 386; 1904, p. 390; 1905, p. 288; 1906, p. 94, 180; 1910, p. 373, 378, 379; 1911, p. 76, 78; 1913, p. 272, 285.

Bulletin du Musée historique de Mulhouse.

Mulhouse, Bader, 1881 à 1903. — M. 500.046

1. Deux manuscrits de la Bibliothèque Municipale de Strasbourg sur la révolution de Mulhouse en 1587 (1881, p. 5).
2. Xavier Mossmann, Archiviste de Colmar (1894, p. 5).

3. Une délibération du Directoire du Bas-Rhin sur le commerce de Mulhouse, 1791 (1903, p. 93).

Bulletin mensuel de l'Union protestante libérale d'Alsace et de Lorraine, Strasbourg, 1924.

Deux pasteurs alsaciens: A. Schillinger et Ch. Wagner (1^{er} février).

Centralblatt für Bibliothekswesen

herausgegeben von O. Hartwig, Leipzig und Halle, année 1889. — A. 500.559.

A. WALTZ, Catalog der Bibliothek Chauffour, Manuskripte und Druckwerke das Elsass betreffend. (Compte rendu).

Courrier Alsacien-Lorrain, Le

publié par A. Hagemann. Paris, 1906.

(Du 4-11 février) — Un prince allemand jacobin en Alsace (Charles de Hesse dit le général Marat).

Courrier du Bas-Rhin, Journal d'Alsace, Journal d'Alsace-Lorraine,

Strasbourg, Silbermann, Fischbach, etc. — M 400.021.

1. Edmond Febvrel, notice nécrologique (février 1870). Cf. Sitzmann Dictionnaire des hommes célèbres de l'Alsace, Art. *Febvrel*.
2. Pour l'histoire du général Desaix (1873).
3. Les Archives de la ville de Strasbourg (1873).
4. Une nouvelle édition de la *Germania* de Wimpfeling (13 août 1874).
5. *Bibliographie alsatique* (A. Jundt, A. Engel), (1875).
6. *Bibliographie alsatique* (Schmoller, Scherer, Max Müller) (1876).
7. Id. — Schuré, Chants de la montagne (3 août 1877).

8. Id. — Brucker, Inventaire des Archives, I (15 février 1878).
9. Id. — Spach, Lettres de M. d'Angervilliers (juillet 1878).
10. Id. — Brucker, Inventaire des Archives, II (6 septembre 1878).
11. Id. — Schmidt, Histoire littéraire de l'Alsace au xv^e siècle (1879).
12. Lettre sur la vivisection des animaux (29 juin 1879).
13. *Bibliographie alsatique* : Liebich, Aug. Jundt (9 août 1879).
14. Id. — G. Fischbach, La fuite de Louis XVI (1^{er} oct. 1879).
15. Id. — Schuré, Mélidona (28 novembre 1879).
16. Nécrologie : M. le professeur Oscar Wüst (13 décembre 1879).
17. Les dénominations des nouvelles rues de Strasbourg (20 juin 1880).
18. *Bibliographie alsatique* : Jæglé, Correspondance de la duchesse d'Orléans (5 août 1880).
19. Nécrologie : Charles-Emile Béringer (1881).
20. *Bibliographie alsatique* : Marchand, Les poètes lyriques de l'Autriche (4 février 1881).
21. Id. — Séinguerlet, Strasbourg pendant la Révolution (7 avril 1881).
22. Id. — Th. Cart, Goethe en Italie (1881).
23. Id. — Jundt, Dramatische Aufführungen; Engel, Mission du Sahara (28 août 1881).
24. Id. — Thiébaud, Strassburger Trachtenbüchlein (1881).
25. Id. — F. Reiber, Etudes gambrinales (15 décembre 1881).
26. Id. — Virck, Politische Korrespondenz der Stadt Strassburg, I (avril 1882).
27. Id. — De Bouteiller et Hepp, Correspondance politique; Schreiber, La Nouvelle-Calédonie (28 août 1882).
28. Id. — Brucker, Inventaire des Archives, III (7 février 1883).
29. Id. — X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse, I (février 1883).
30. Id. — Nandrès, Socialisme; Rathgeber, Sprichwörter (1883).
31. Id. — Catalogue des Alsatiques de la Bibliothèque Oscar Berger-Levrault (21 décembre 1883).
32. Auguste Stœber, sa vie et ses écrits (29-30 mars 1883).
33. *Bibliographie alsatique* : Dacheux, Ecrits de Geiler (19 janvier 1884).
34. Id. — X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse, II (26 février 1884).
35. Id. — E. Schuré, La légende de l'Alsace (juin 1884).
36. Id. — A. Réville, Religions des peuples non-civilisés (4 juillet 1884).
37. Id. — Thiébaud, Supplément au *Strasbourg illustré* de F. Piton. (18 janvier 1885).

38. Id. — Kindler von Knobloch, Das goldene Buch von Strassburg, I (7 mai 1885).
39. Id. — X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse, III (9 mai 1885).
40. Id. — Rathgeber, Elsässische Gedenktage (22 mai 1885).
41. Id. — A. Stœber, Le droit d'asile à Mulhouse au xvi^e siècle (12 juin 1885).
42. Id. — E. Lichtenberger, Goethe et Goetz de Berlichingen (18 sept. 1885).
43. Id. — Biographies alsaciennes, éd. Meyer (24 octobre 1885).
44. Id. — Karamzine, Voyage en France 1789-1790 (22 novembre 1885).
45. Id. — Rathgeber, Elsässische Reformationsgeschichte (9 déc. 1885).
46. La démolition de la tour de la porte de l'Hôpital (16 décembre 1885).
47. *Bibliographie alsatique* : Schuré, Drame musical; Erichson, Eglise française de Strasbourg au xvi^e siècle (16 janvier 1886).
48. Id. — A. Marchand, Les poètes lyriques de l'Autriche, Nouvelles études (26 mars 1886).
49. Id. — L. Ducros, Henri Heine et son temps (mai 1886).
50. Id. — Kindler von Knobloch, Das goldene Buch von Strassburg, II; Rathgeber, Elsässische Geschichtsbilder aus der Revolutionszeit; Biographies alsaciennes, éd. Meyer (24 juillet 1886).
51. Id. — Dacheux, Fragments de Chroniques alsaciennes (20 janvier 1887).
52. Id. — X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse, IV (26 janvier 1887).
53. Id. — Catalogue des Alsatica de O. Berger-Levrault (1^{er} avril 1887).
54. Id. — Brucker, Inventaire des Archives, IV; X. Mossmann, Engel-Dollfus; Biographies alsaciennes, éd. Meyer (2 juillet 1887).
55. Id. — Biographies alsaciennes, éd. Meyer, quatrième série (28 sept. 1887).
56. Id. — Nartz, Le val de Villé (7 octobre 1887).
57. Id. — J. Flach, Les origines de l'ancienne France, I (9 nov. 1887).
58. Id. — F. Reiber, Histoire naturelle des eaux strasbourgeoises; A. Reinhard, Le mont Sainte-Odile et ses environs (28 février 1888).
59. Id. — Biographies alsaciennes, éd. Meyer, cinquième série (22 juin 1888).
60. Id. — B. Bernhard, Recherches sur Ribauvillé; Ch. Schmidt, Gassen- und Häusernamen Strassburgs, 2^e éd; Ch. Schmidt, Michael Schütz genannt Toxites (8 septembre 1888).
61. Nécrologie : M. J. Brucker, archiviste de la ville de Strasbourg (26 mars 1889).

62. *Bibliographie alsatique* : A. Reinhard, Le Temple-Neuf à Strasbourg (13 octobre 1888).
63. Id. — Biographies alsaciennes, éd. Meyer (10 janvier 1889).
64. Id. — X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse, V; Schweitzer, Etudes sur la vie de Hans Sachs; Erb, Hohkönigsbourg (13 juillet 1889).
65. Id. — A. Waltz, Catalogue de la bibliothèque Chauffour; A. Reinhard, Wangenbourg et ses environs (29 août 1889).
66. Id. — J. Brucker, Strassburger Zunft-und Polizeiornungen (14.-15. Jahrhundert); J. Flach, Etude sur l'histoire du droit romain au moyen-âge; Ed. Schuré, Les grands initiés; L. Rœhrich, Le Ban de la Roche (23 décembre 1889).
67. Nécrologie : M. Auguste Jundt (24 août 1890).
68. *Bibliographie alsatique* : Marckwald, Elsass-Lothringische Bibliographie, 1887; Hecker, Stadt und Thal Münster (20 avril 1890).
69. Id. — P. Besson, Jean Fischart; Schneider, Geschichte der evangelischen Kirche im Elsass in der Zeit der französischen Revolution; Kiefer, Pfarrbuch der Grafschaft Hanau-Lichtenberg; Stricker, Joh. Calvin, Pfarrer in Strassburg (18 août 1890).
70. Id. — Biographies alsaciennes, éd. Meyer (2 février 1891).
71. Le quatrième centenaire de Martin Bucer (31 octobre 1891).
72. *Bibliographie alsatique* : X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse, VI (14 septembre 1891).
73. Id. — Rathgeber, Eulogius Schneider (27 octobre 1891).
74. Id. — Dacheux, Fragments de chroniques, III; Marchand, Poètes et penseurs; Schuré, Les grandes légendes de France; Mossmann, Mélanges alsatiques (16 avril 1892).
75. Id. — Ad. Schæffer, Un presbytère alsacien en 1840; Rathgeber, Erinnerungen an den Prinzen Max und an die schöne Strassburger Zeit (4 décembre 1892).
76. Id. — Ch. Schmidt, Jean-Daniel Beyckert; L. Rœhrich, Emma Warnod.
77. Id. — O. Berger-Levrault, Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes 1523-1871 (5 février 1893).
78. Nécrologie : **Xavier Mossmann, archiviste de la ville de Colmar** (15 mars 1893),
79. Nécrologie : Daniel Hirtz, le maître tourneur et poète strasbourgeois (21 avril 1893).
80. *Bibliographie alsatique* : Ch Schmidt, Répertoire bibliographique strasbourgeois, III-IV; J. Flach, Les origines de l'ancienne France, II;

- Bünger, Mathias Bernegger; A. Reinhard, Les Trois-Epis; Schirmer, Le Sahara; Sam. Berger, Histoire de la Vulgate au moyen-âge (9 juillet 1893).
81. Id. — Ad. Schæffer, *Tempi passati*, 1840-1858 (novembre 1893).
82. Id. — P. Sabatier, Saint François d'Assise (22 décembre 1893).
83. Id. — Ganier et Frœhlich, Le Donon et ses vallées; Erichson, *Die calvinische und altstrassburgische Gottesdienstordnung* (16 janvier 1894).
84. Id. — Ch. Schmidt, Répertoire bibliographique strasbourgeois, V-VI; Herrensneider, Römercastell und Grafenschloss Horburg; Waldner, Allerlei aus dem alten Colmar; Ducros, Diderot, l'homme et l'écrivain (31 mars 1894).
85. Id. — Ed. Schuré, La Vie mystique; Ch. Pfister, Vie de Ste-Odile; Kessler, Le château d'Isenbourg près Rouffach (1^{er} juin 1894).
86. Id. — Erichson, Das theologische Studienstift Collegium Wilhelmitanum (1544-1894); Engel et Fournier, Gymnase, Académie et Université de Strasbourg (1538-1621); Kiefer, Geschichte der Gemeinde Ballbronn; L. Rœhrich, A travers l'Alsace; Glaser, Geschichte der Juden in Strassburg (18 novembre 1894).
87. Nécrologie: M. le professeur Charles Schmidt (13 mars 1895).
88. Nécrologie: M. le pasteur Louis Horst (22 juin 1895).
89. *Bibliographie alsatique*: Elsass-Lothringischer Familienkalender (10 septembre 1895).
90. Id. — L. Schnéegans, Orthographische Anarchie im Schrifttum des Strassburger Dialekts (4 juin 1896).
91. Id. — Elsass-Lothringischer Familienkalender (29 sept. 1896).
92. Id. — Ed. Schuré, L'ange et la sphynge (24 déc. 1896).
93. Id. — A. Erichson, Das Duell im alten Strassburg (17 juillet 1897).
94. Nécrologie: M. Charles Engel, professeur au Gymnase (29 juillet 1898).
95. *Bibliographie alsatique*: Ed. Schuré, Sanctuaires d'Orient (9 mai 1898).
96. Id. — André Lichtenberger, Mon petit Trott. La sœur du petit Trott (24 juillet 1898).
97. Id. — Elsass-Lothringischer Familienkalender (29 août 1898).
98. Id. — Ed. Schuré, Le double (30 avril 1899).
99. Id. — Elsass-Lothringischer Familienkalender (12 septembre 1899).
100. Id. — Ed. Schuré, Le Théâtre de l'âme, I (5 juin 1900).
101. Der General Kléber (14 juin 1900).
102. Nécrologie: M. le pasteur et professeur Samuel Berger à Paris (17 juillet 1900).

103. *Bibliographie alsatique* : André Lichtenberger, Portraits de jeunes filles (5 novembre 1900).
104. Id. — A. Lichtenberger, Père (novembre 1901).
105. Nécrologie : M. Auguste Carrière, professeur à l'École des langues orientales, à Paris (29 janvier 1902).
106. *Bibliographie alsatique* : Ed. Schuré, Théâtre de l'âme, II (26 mai 1902).
107. Id. — A. Waltz, Bibliographie de la ville de Colmar (5 janvier 1903).
108. Id. — L. Compain, L'un vers l'autre (17 mars 1903).
109. Id. — J. Erhardt, Brumes, poésies (15 juillet 1903).
110. Nécrologie : M. Paul Bainier, ancien professeur à Strasbourg (28 avril 1903).
111. *Bibliographie alsatique* : A. Lichtenberger, Rédemption; Jessie Reuss, Distant Lamps (23 décembre 1903).
112. Chronique littéraire : A. Lichtenberger, Portraits d'aïeules; M. de Migurac (6 janvier 1904).
113. Plumes alsaciennes : A. Lichtenberger, Les Centaures; Ed. Schuré, Théâtres de l'âme III; P. Rosegger, Les papiers du maître d'école trad. E. Hermann (16 décembre 1904).
114. Un pédagogue humoriste : A. Lichtenberger, Line (8 novembre 1905).
115. Michelet à Strasbourg (1^{er} février 1906).
116. Mon premier journal (novembre 1908).
117. Les Kellermann et l'origine strasbourgeoise du vainqueur de Valmy. (5 mars 1908).
118. Un romancier alsacien : A. Lichtenberger, La folle aventure; Notre Minnie (19 décembre 1908).
119. Un journal de voyage du général Desaix (14 février 1909).
120. L'éclairage public à Strasbourg du xvii^e au xx^e siècle (20 nov. 1909).
121. Livres d'Alsace : Em. Rœhrich, Evangelische Gemeinden des Konsistoriums Wœrth; L. Rœhrich, Vieux Strasbourg et vieille Alsace (5 décembre 1909).
122. Plumes alsaciennes : A. Lichtenberger, La petite; Maurice Lange, La muse errante (30 décembre 1909).
123. Alsaciens au siège de la Bastille (14 juillet 1911).
124. **Ceux qui s'en vont : Gabriel Monod, membre de l'Institut (avril 1912).**
125. Le drapeau d'Alsace-Lorraine (5 juillet 1912).
126. Pierre Rosegger et son plus récent historien (22 août 1912).

127. Ernest Lichtenberger, professeur à la Faculté des lettres de Paris (décembre 1913).

128. Plumes alsaciennes : Edouard Schuré. Légendes d'Orient et d'Occident ; L. Pinchon, Le sac du grand-père, contes (25 avril 1922).

Disciple de Jésus-Christ, Le.

Revue du christianisme libéral, Paris, 1873. (Directeurs Martin-Paschoud et Maurice Vernes).

L'Amiral Coligny, étude historique de M. Tessier. — P. 241.

Echo de Versailles

(décembre 1913).

M. Ernest Lichtenberger, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Paris, notice nécrologique.

L'Éducateur protestant, Pédagogie, études morales et religieuses.

(Paris, Editions de la « Cause », 10 mai 1924)

Un nouveau panégyrique de Louis XIV (p. 135-140).

Elsass-Lothringischer Familienkalender (Strasbourg).

1. Douze notices géographiques sur les *Vues alsaciennes* des douze mois (1894).
2. Die sieben ersten Namen unseres Geschichtskalenders (1895).
3. Noch *eine* Woche unseres Geschichtskalenders (1896).
4. Drei Tage in den Vogesen (1896).
5. Sieben elsässische Männer (1897).
6. Sieben Lebensbilder aus der elsässischen Gelehrtenwelt (1898).

7. Drei elsässische Kriegersleute (1899).
8. Jakob Sturm, Stettmeister von Strassburg (1900).
9. Johannes Gutenberg und die Erfindung der Buchdruckerkunst (1901).
10. Von der Pariser Weltausstellung (1901).
11. Ein Laienprediger aus der Revolutionszeit (1909).

Elsässische Monatsschrift für Geschichte und Volkskunde.

Zabern, Fuchs, 1911. — M. 117.234

Lob des Handels (1724), ein ungedrucktes Gedicht des Strassburger Gymnasiallehrers und Universitätsprofessors Johann Jakob Witter, P. 461.

Encyclopédie des Sciences religieuses,

publié par F. Lichtenberger. Paris, Fischbacher, 1876.1882. — E. 168.390.

- T. IV. — Ferdinand I, empereur.
- T. IV. — Ferdinand II, empereur.
- T. V. — Germains, religion des anciens.
- T. V. — Goths.
- T. VI. — Gustave-Adolphe.

La Femme

Journal mensuel, 1905, n° 1, janvier.

Sapins des Vosges, poésies de Mme Laure Rœhrich (article critique).

Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle.

Directeur Arthur Chuquet. Paris, Roger et Chernoviz 1912-1915.

Après le dix-huit brumaire. Administrateurs civils et militaires dans le Bas-Rhin, 1799-1800 (1^{er} janvie. 1912), p. 18.

Août 1793. Le Bas-Rhin à la veille de l'invasion. I (1^{er} avril 1914), p. 294.

Id., II (1^{er} mai 1914), p. 391.

Une dépêche de Rastatt, 1798 (1^{er} juin 1914), p. 505.

La Révolution en Alsace, Anecdotes. (1^{er} mai 1915), p. 64.

La Révolution en Alsace, II (1^{er} juin 1915), p. 441.

La Révolution en Alsace, III (1^{er} juillet 1915), p. 32.

La Révolution en Alsace, IV (1^{er} août 1915), p. 109.

La Révolution dans le Bas-Rhin, 1793, I-V (1^{er} septembre 1915), p. 164.

Jahrbuch für Geschichte und Literatur von Elsass-Lothringen,

herausgegeben vom Vogesen-Club. Strasburg, Heitz. M. 109.136 et 100.137.

1886. *Analecta Speckliniana.*

1900. Aus dem Tagebuch einer jungen Strassburgerin vor hundert Jahren.

Jewish Encyclopaedia, The.

New-York and London, Funck and Wagnall, 1901, in-4°. — C. 18952.

L'article *Alsatia*, formant une *histoire sommaire des Juifs d'Alsace* depuis les origines jusqu'à nos jours (I, p. 455-463).

Journal des Savants,

Paris, 1913, A. 500.086..

Compte rendu critique d'*A. Morel-Fatio*, *Historiographie de Charles Quint*, première partie (p. 89).

Evangelisch-protestantischer Kirchenbote für Elsass-Lothringen.

Strasbourg, Heitz, 1883-1905. — M. 500.047.

1. *Friedrich Engel-Dollfus* (13 octobre 1883).
2. *Ein lutherisches Frag- und Antwortbüchlein aus dem 17. Jahrhundert* (8 novembre 1884).
3. *Ein Pfarrer (Florus) als Kalendermann* (16 mai 1885).

4. *Die Illkircher Pfarrwahl* (8 octobre 1885).
5. **Aus der Geschichte Fürdenheims** (23 avril et nos suivants 1887).
6. *Eine Pfarrwahl im alten Strassburg, 1790* (26 novembre 1887).
7. *Ein Brief der Schüler des protestantischen Gymnasiums, 1792*, (18 août 1888).
8. *Der Ursprung des Weihnachtsfestes in Strassburg* (22 décembre 1888).
9. *Eine Studentin an der Strassburger Universität vor 100 Jahren* (10 janvier 1891).
10. *Die Thätigkeit eines elsässischen Landpfarrers vor neunzig Jahren* (3 octobre 1891).
11. **Konrad Pellikanus, ein elsässisches Lebensbild** (8 octobre et nos suivants 1892).
12. *Zum hundertjährigen Geburtstag von Dr J. Fried. Bruch* (10 déc. 1892).
13. *Die Session des Oberkonsistoriums im Mai 1893* (13 mai 1893).
14. **Der religiöse Liberalismus und die christlichen Liebeswerke** (21 octobre 1893).
15. *Pfarrer Dr Théod. Gerold in Vendenheim, ein Nachruf* (16 décembre 1893).
16. *Die Predigt der Mutter, eine Erzählung nach Mac Laren* (avril-mai 1901).
17. *Pariser Briefe (über die Trennung von Staat und Kirche und über die dermalige Lage des Protestantismus in Frankreich)*, (mars 1905-mars 1906).

En outre quelques comptes rendus bibliographiques.

Magasin pittoresque.

Paris, 15 avril 1893.

Une vieille maison (Kammerzell) de Strasbourg.

Mélusine, recueil de mythologie, traditions, etc.

dirigé par H. Gaidoz, 1899,

T. IX, p. 242-251. Les superstitions populaires et la sorcellerie en Alsace au xvii^e siècle.

Phare, Le

Journal en écriture Braille pour les mutilés de la vue, Paris, Comité franco-américain, été 1917.

La question de l'Alsace-Lorraine.

Pour nos enfants

Petit bulletin dans l'esprit de l'Union pour la vérité.

Directrice Mlle Emma Wüst, Macon,

1. Lincoln et la guerre de sécession en Amérique (novembre 1898).
2. L'histoire d'un nègre: Booker Washington (avril 1905).
3. Jean-Frédéric Oberlin (novembre 1906).
4. Mon premier journal (mars 1909).
5. Notice sur M. Frédéric Riff (octobre 1909).
6. David Livingstone (octobre 1913-mai 1914).

Le Progrès Religieux ⁽¹⁾.

Strasbourg, J. H. Ed. Heitz, 1868-1911. — M. 34.263.

1. *Les martyrs protestants*, I: *Jean Marteilhe de Bergerac* (1868, p. 45, 49, 54).
2. *Les martyrs protestants*, II: *Blanche Gamond* (1868, p. 141, 146).
3. Installation du pasteur du Neuhoef (1868, p. 156).
4. *Les martyrs protestants*, III: *Wolfgang Schuch* (1869, p. 374).
5. Les procès de sorcellerie à Strasbourg (1869, p. 314).
6. Luther et la Guerre des Paysans, conférence H. Lang (1869, p. 317).
7. La Réforme en Espagne depuis le xvi^e siècle, conférence L. Horst (1870, p. 39).
8. La Confession d'Augsbourg et sa valeur pour l'Eglise de nos jours, conférence Th. Gérold (1870, p. 54).
6. *Les martyrs protestants*, IV: *Paul Zahn* (1870, p. 142).
7. Le Mystère de la Passion à Oberammergau (1870, p. 161).
8. L'inauguration de la statue de Jacques Sturm (1870, p. 199).
9. La Société internationale de secours aux blessés (1870, p. 239).
10. Impressions d'un voyage à Strasbourg, en automne 1870 (1870, p. 303, 311).
11. **La sorcellerie au seizième et au dix-septième siècle, particulièrement en Alsace** (année 1871, p. 41, 49, 59, 69, 76, 82, 92, 98, 115, 139).

(¹) J'ai laissé de côté une vingtaine de *Bibliographies* trop insignifiantes.

12. La déclaration de M. le chanoine Dœllinger sur l'infailibilité papale (1871, p. 107).
13. *Bibliographie* : Wuttke, Der Volksglaube der Gegenwart (1871, p. 165).
14. Martin Luther. (d'après Heinrich Lang) (1871, p. 188).
15. La tolérance religieuse à Strasbourg, au seizième siècle (1871, p. 366).
16. Jean-Henri Schnitzler (1871, p. 377).
17. La misère à Londres (1871, p. 384, 391).
18. Un héros de la Révolution des Pays-Bas, conférence Aug. Sabatier (1872, p. 19).
19. Agrippa d'Aubigné, conférence G. Guibal (1872, p. 35).
20. Souvenirs historiques du Temple-Neuf, conférence G. Kopp (1872, p. 42).
21. Le roi David, conférence d'Eug. Scherdlin (1872, p. 90).
22. La Réforme religieuse à Strasbourg, 1523-1524 (1872, p. 133).
23. Antoine Court (1872, p. 346, 355, 364).
24. Les origines du mormonisme (1872, p. 386, 396, 401).
25. Les Jésuites à Colmar au xviii^e siècle (1873, p. 18).
26. Les femmes de la Réforme française, conférence Th. Gérold (1873, p. 42).
27. George Washington, conférence E. Fontanès (1873, p. 49).
28. Une visite aux Etats-Unis, conférence A. Coquerel (1873, p. 98).
29. Les apparitions du val de Villé, un miracle au xix^e siècle (1873, p. 121).
30. L'Eglise catholique et l'Etat en Hongrie (1873, p. 187).
31. *L'Antéchrist* de M. Renan (1873, p. 218, 225).
32. Ordonnances et règlements du Magistrat de Strasbourg, causeries alsatiques (1873, p. 396. — 1874, p. 3, 36, 60, 70, 197, 205, 268, 276, 356, 364, 390, 398, — 1875, p. 211, 218, 275, 284, 290, 299. — 1876, p. 3, 66).
33. Le protestantisme et la Révolution française, conférence Aug. Dide (1874, p. 50).
34. John Milton, conférence Mouron (1874, p. 77).
35. De l'hallucination dans le domaine religieux, conférence Eug. Picard (1874, p. 98).
36. Jules Michelet, sa vie et ses œuvres (1874, p. 169).
37. Les articles de guerre de Gustave-Adolphe (1874, p. 292).
38. Un écolier des Jésuites au xvii^e siècle (1875, p. 4).
39. *Bibliographie* : Mme Jenkin, Un mariage français (1875, p. 14).
40. La tolérance au seizième siècle, conférence Th. Gérold (1875, p. 33).
41. Un réformateur américain, Théodore Parker, conférence Altherr (1875, p. 49).
42. *Bibliographie* : G. Monod, Jules Michelet (1875, p. 79).

43. *Bibliographie*: *Arbousse Bastide*, Pleurs et chants (1875, p. 141).
44. Charles-Gustave Kampmann; nécrologie (1875, p. 173).
45. *Bibliographie*: *Ch. Dardier*, Esaïe Gasc (1875, p. 334).
46. Les reliques d'Aix-la-Chapelle (1875, p. 389).
47. La tolérance luthérienne à Strasbourg, au dix-septième siècle (1875, p. 11).
48. Pompéï, conférence Charles Engel (1876, p. 74).
49. Un nouveau Mystère de la Passion (1876, p. 166).
50. *Bibliographie*: *Ch. Schmidt* et *Salomon*, Le couvent des Dominicains (1876, p. 197).
51. Esaïe Gasc, de Genève, sa politique et sa théologie (1876, p. 372, 382, 388).
52. Les Cent-Jours, conférence Gabriel Monod (1876, p. 413).
53. *Bibliographie*: *Ebrard*, Le Mas d'Azil (1877, p. 23).
54. Robert Peel, conférence E. Fontanès (1877, p. 42).
55. Souvenirs d'une sœur, poésies de H. Hollard (1877, p. 69).
56. Les souvenirs d'un homme d'État italien, Massimo d'Azeglio (1877, p. 99, 109, 124).
57. De l'affaiblissement du sentiment religieux et de ses causes (1877, p. 195).
58. *Bibliographie*: *G. Caumont*, Impression d'un mourant sur la vie (1877, p. 211).
59. Mathieu Zell, le premier réformateur de Strasbourg (1877, p. 292, 297).
60. *Bibliographie*: *G. A. Hoff*, Vie de Jean Calvin (1877, p. 349).
61. *Bibliographie*: *P. Vallotton*, Les mauvaises lectures (1877, p. 365).
62. Un roman strasbourgeois (*Primavera*) de Mlle E. Warnod (1877, p. 404).
63. Rabaut-Saint-Etienne, conférence Louis Bresson (1878, p. 27).
64. *Bibliographie*: *J. Orth*, Ein Gefängnissprediger im Elsass (1878, p. 31).
65. Saint François d'Assise, conférence Etienne Coquerel (1878, p. 42).
66. Les poésies lyriques de Goethe (1878, p. 68).
67. Les limites de la liberté dans l'Eglise (1878, p. 115).
68. *Bibliographie*: (*Marie Beck*), La mort de Jésus (1878, p. 118).
69. *Bibliographie*: *L. Nègre*, Vie et ministère de Claude Brousson (1878, p. 126).
70. *Bibliographie*: *P. Bainier*, Géographie, tome I (1878, p. 133).
71. Un discours d'inauguration de l'Université de Strasbourg au xvii^e siècle (1878, p. 147).
72. Un rapport officiel sur le Gymnase protestant en 1798 (1878, p. 203).
73. Un moyen de conversion proposé à Louis XIV (1878, p. 230).

74. Les superstitions populaires en Alsace (1878, p. 268).
75. Persécutions religieuses en Alsace au XVIII^e et au XIX^e siècle (1878, p. 290, 298).
76. **Pierre Brully** (1878, p. 307, 315, 322, 332, 342, 347, 356, 364, 371).
77. *Bibliographie* : P. Bainier, Géographie, tome II (1879, p. 4).
78. David-Frédéric Strauss, conférence Ad. Freydingen (1879, p. 81, 90).
79. **Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise française de Strasbourg jusqu'à la Révolution** (1879, p. 274, 283, 291, 299, 308, 314, 323, 331, 340, 348, 355, 363, 373).
80. Jules-Oscar Wüst, nécrologie (1879, p. 405).
81. *Bibliographie* : H. Tollin, Michel Servet (1880, p. 3).
82. *Bibliographie* : A. Erichson, Das Marburger Religionsgespräch (1880, p. 3).
83. *Bibliographie* : A. Decoppet, Poésies de la Bible (1880, p. 22).
84. La Tour de Constance (1880, p. 27).
85. Calvin à Strasbourg, conférence A. Vigué (1880, p. 92).
86. La Sainte-Cène au point de vue libéral, lettre à un ami (1880, p. 105).
87. L'Electeur Frédéric-le-Pieux (1880, p. 139, 147, 164).
88. *Bibliographie* : H. Tollin, Michaël Servet und Martin Butzer (1880, p. 182).
89. *Bibliographie* : E. Yates, Un témoin muet (1880, p. 189).
90. L'activité de J. Fréd. Oberlin, au Ban-de-la-Roche (1880, p. 221).
91. L'Hospice Lovisa à la Robertsau (1880, p. 245).
92. Genève au XVII^e et au XVIII^e siècle (1880, p. 283, 291).
93. *Bibliographie* : A. Lambs, Ueber den Aberglauben im Elsass (1880, p. 301).
94. Départ de M. le pasteur Théodore Beck (1880, p. 302).
95. Les deux dangers, fragment d'une méditation (1880, p. 305).
96. Les écoles laïques et le cléricalisme en Belgique (1880, p. 316).
97. Superstitions populaires en Alsace au moyen-âge (1880, p. 318).
98. Les Souvenirs de jeunesse d'un professeur allemand (1880, p. 324, 331, 347, 355).
99. Un mot de réponse à l'*Union*, au sujet de l'Hospice Lovisa (1880, p. 372).
100. Protestation contre la nomination de M. G. Roser à Saint-Nicolas (1880, p. 386).
101. *Bibliographie* : E. Ræhrich, Evel von Morsbronn (1880, p. 389).
102. Le roman pastoral contemporain, Fleur de Genêt (1881, p. 18, 26).
103. Lamennais, conférence Louis Ducros (1881, p. 42, 50).

104. Les corporations monastiques et leur plus récent historien (1881, p. 137, 146; 1882, p. 106).
105. Une œuvre de bienfaisance, Colonies de vacances (1881, p. 203, 214).
106. **Les colloques scolaires du Gymnase protestant de Strasbourg** (1881, p. 282, 292, 297, 305).
107. La traite des nègres en Egypte (1881, p. 302).
108. Une utile institution du vieux Strasbourg (1881, p. 303).
109. Un martyrologue juif (1881, p. 339, 346, 371, 379).
110. M. Charles-Henri Bœgner, nécrologie (1881, p. 398, 404).
111. *Bibliographie*: A. Campeaux, Les pêcheurs (1881, p. 414).
112. Les conférences libérales, rapport (1882, p. 2).
113. *Bibliographie*: Miss Yonge, Amour et vie (1882, p. 22).
114. Henri IV, conférence Th. Gérold (1882, p. 34).
115. La religion du Mexique au moment de sa conquête, conférence A. Réville (1882, p. 69, 73).
116. L'instruction publique en Alsace-Lorraine, 1^{er} Strasbourg (1882, p. 129).
117. *Bibliographie*: Ed. Robert, Notice sur Amos Comenius (1882, p. 142).
118. **Albert Schillinger, souvenirs pour ses amis** (1882, p. 170, 178, 186, 194, 202, 210, 218, 227, 236, 244, 251, 259, 269, 274, 282, 298, 306, 313, 322, 330, 338).
119. *Bibliographie*: Mme de Pressensé, Seulette (1882, p. 373).
120. *Bibliographie*: F. de Schickler, Les Eglises du Refuge (1882, p. 374).
121. *Bibliographie*: Ch. Dardier, Séjour à Nîmes de Diodati (1882, p. 374).
122. *Bibliographie*: Flor. Marryat, Amour ou devoir (1882, p. 407).
123. La misère en Italie (1883, p. 28, 38, 52).
124. Les rapports de l'Eglise et de l'Etat, conférence J. Steeg (1883, p. 34, 41).
125. *Bibliographie*: A. Erichson, Zwingli's Tod (1883, p. 69).
126. Les Girondins, conférence Louis Ducros (1883, p. 92, 98).
127. *Bibliographie*: Mme Bersier, André Tourel (1883, p. 156).
128. Correspondance sur l'allégement des travaux des pasteurs à Strasbourg (1883, p. 188).
129. L'enseignement du français au Gymnase de Strasbourg, en 1604 (1883, p. 196).
130. Une nouvelle Vie de Luther (par Th. Gérold) (1883, p. 204, 318).
131. *Bibliographie*: Baum et Cunitz, Histoire des Eglises réformées de France (1883, p. 221).
132. Pellisson en Alsace, impressions de voyage au xvii^e siècle (1883, p. 242).
133. **L'Affaire de Tisza Ezlar, un épisode de l'histoire de l'antisémitisme** (1883, p. 258, 266, 276, 283, 292).

134. Les manuscrits hébreux de Londres, une falsification scientifique (1883, p. 278).
135. Genève, il y a cent ans (1883, p. 299, 308).
136. Le protestantisme en Belgique, de Charles-Quint à Joseph II (1883, p. 340, 349, 357).
137. Charles-Frédéric Riff, nécrologie (1883, p. 364).
138. *Bibliographie* : Emma Warnod, Pensées pour chaque jour (1883, p. 390).
139. *Bibliographie* : Eug. Bersier, Coligny avant les guerres de religion. — A. Erichson, Ulrich Zwingli und die elsässischen Reformatoren (1883, p. 406).
140. Rapport présenté à l'Assemblée générale de l'Union protestante libérale (1884, p. 3).
141. La Bible française au moyen-âge (1884, p. 67).
142. *Bibliographie* : Morton Sanders, Vengée (1884, p. 78).
143. L'Eglise Réformée de Paris depuis 1802, conférence Ph. Jalabert (1884, p. 81).
144. Jacques Sturm de Sturmeck, conférence L. Will (1884, p. 90).
145. *Bibliographie* : E. Dietz, Un explorateur africain, Aug. Stahl (1884, p. 103).
146. *Bibliographie* : A. de Puymaigre, Souvenirs, en Alsace (1884, p. 109).
147. M. Mignet (1884, p. 118).
148. Le protestantisme dans le département de l'Ain (1884, p. 121, 138, 146).
149. Le Mahdi Sidi-Mohammed-ben-Ali et la confrérie des Senoussiya (1884, p. 122).
150. Un éloge de l'Eglise de Saint-Nicolas au xvii^e siècle (1884, p. 125).
151. Les principes fondamentaux de la Réforme et le rôle de l'Eglise protestante actuelle (1884, p. 131, p. 140).
152. *Bibliographie* : Miss Yonge, La Fronde, Mémoires de Marguerite de Ribeaumont (1884, p. 133).
153. La population d'Alsace-Lorraine au point de vue confessionnel (1884, p. 148).
154. *Bibliographie* : A. Roget, Etrennes genevoises (1884, p. 150).
155. Une statistique universitaire de l'Allemagne et les dangers d'un prolétariat scientifique (1884, p. 164).
156. L'instruction publique et la criminalité (1884, p. 172).
157. Un philanthrope alsacien : M. Fréd. Engel-Dollfus (1884, p. 187, 194).
158. Correspondance de France (1884, p. 219).
159. Pasteurs et baigneurs strasbourgeois (1884, p. 237).

160. *Bibliographie* : E. Cunitz, Histoire des Eglises réformées de France, II (1884, p. 244).
161. L'esclavage du péché, méditation (1884, p. 265).
162. La description du Paradis, interprétée par une Américaine (1884, p. 268).
163. La jeunesse de Michelet (1884, p. 272, 284, 297, 321, 329).
164. La question de l'alcoolisme en Suisse (1884, p. 275).
165. Les sorcières du Yémen (1884, p. 277).
166. L'abbaye de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire (1884, p. 292).
167. Une préface de M. Renan (1884, p. 299, 306, 313).
168. *Bibliographie* : E. Réveillaud, Histoire du Canada (1884, p. 302).
169. L'Eglise catholique et les classes ouvrières (1884, p. 314).
170. Une paroisse islandaise (1884, p. 316).
171. **David Livingstone, étude biographique** (1884, p. 337, 346, 354, 363, 370, 379, 386, 393, 404, 409).
172. Croyances religieuses des Indiens Chiriguanos (1884, p. 338).
173. La misère dans les écoles publiques de Londres (1884, p. 339).
174. *Bibliographie* : Mme E. Ræhrich, Chez nous, poésies (1884, p. 397).
175. *Bibliographie* : Mme de Pressensé, Le pré-aux-saules (1885, p. 21).
176. John Wicliff, conférence Th. Gérold (1885, p. 26).
177. Sultan Akbar, conférence Bonet-Maury (1885, p. 35).
178. Un épisode de l'Eglise de St-Pierre-le-Vieux avant la Révolution (1885, p. 101, 106).
179. Gordon-Pacha (1885, p. 140, 146, 155).
180. Mlle Emma Warnod, nécrologie (1885, p. 149).
181. Les lettres d'exil d'Edgar Quinet (1885, p. 219, 226, 234, 242, 250 ; 1887, p. 301, 308, 326).
182. *Bibliographie* : Horning, Schicksale der lutherischen Gemeinde Wieberswiller (1885, p. 334).
183. Un nouveau roman de Mme de Pressensé (1885, p. 341).
184. *Bibliographie* : Mme E. Ræhrich, Souvenirs d'un grand-père (1885, p. 381).
185. *Bibliographie* : Aug. Dietz, Klänge aus dem Elsass (1885, p. 399).
186. *Bibliographie* : Albert Gérard, Poésies (1885, p. 406).
187. Un drame philosophique de M. Renan (1886, p. 3, 11).
188. *Bibliographie* : Emma Warnod, Etudes littéraires et morales (1886, p. 22).
189. Les religions du Mexique et du Pérou (1886, p. 26).
190. L'âge d'or, conférence A. Hoffmann (1886, p. 65).
191. M. Adolphe Lemp, nécrologie (1886, p. 85).

192. *Bibliographie* : H. Dannreuther, L'Eglise réformée de Nettancourt (1886, p. 133).
193. Statistiques berlinoises (1886, p. 140).
194. Les Synodes du Désert (1886, p. 145; 1887, p. 214).
195. Une représentation théâtrale à Nice (1886, p. 156).
196. Catherine de Sienne, une sainte du moyen-âge (1886, p. 170, 186, 194, 202, 210, 218).
197. M. Edouard Cunitz, nécrologie (1886, p. 203).
198. *Bibliographie* : Frances Cobbe, Coup d'œil sur le monde à venir (1886, p. 246).
199. **Louis XIV et l'Église protestante de Strasbourg au moment de la Révocation de l'Edit de Nantes** (1886, p. 282, 289, 305, 322, 338, 354, 370, 377, 405. — 1887, 2, 12, 17, 28, 33, 52, 59, 76, 99, 105, 125, 130, 139, 156, 162, 171, 180).
200. *Bibliographie* : A. Benoit, Les protestants lorrains sous Stanislas. — Ch. Engel, Das Schulwesen in Strassburg vor 1538 (1886, p. 285).
201. La Caisse d'éméritat des pasteurs d'Alsace-Lorraine (1886, p. 293).
202. *Bibliographie* : Mme de Pressensé, Pauvre petit (1886, p. 303).
203. *Bibliographie* : Miss Yonge, Restitution (1886, p. 374).
204. Edgar Quinet et ses idées religieuses, conférence Roberty (1887, p. 65).
205. M. Th. Braun et Alfred Renouard de Bussierre, nécrologie (1887, p. 134).
206. *Bibliographie* : Ch. Vernes, La France au Congo (1887, p. 143).
207. *Bibliographie* : Mme Bersier, Le Journal de Marc (1887, p. 190).
208. L'Eglise des Vallées Vaudoises en Italie (1887, p. 290).
209. La tempérance absolue aux Etats-Unis et ses résultats (1887, p. 341).
210. *Bibliographie* : Mme de Pressensé, Les voisins de Mme Bertrand (1887, p. 348).
211. *Bibliographie* : Mme de Gasparin, Dans les prés et sous bois (1887, p. 366).
212. M. Fréd. Guillaume Bergmann, nécrologie (1887, p. 371).
213. *Bibliographie* : E. Réveillaud, Une excursion au Sahara (1887, p. 391).
214. **Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim, 1722** (1888, p. 3, 12, 18, 26, 36).
215. Les images du Christ, conférence Th. Gérold (1888, p. 60).
216. Ignace de Loyola, conférence Zimmermann (1888, p. 91, 98).
217. Le Congrès pour l'émancipation des femmes à Washington (1888, p. 147).
218. *Bibliographie* : J. Læscher, Johann Mathesius (1888, p. 150).

219. Les Mémoires d'un clérical ; Falloux (1888, p. 155, 164, 170, 178, 188, 193).
220. *Bibliographie* : G. Mathis, Die Leiden der Evangelischen in der Grafschaft Saarwerden. — Haag et Bordier, La France protestante 2^e édit. (1888, p. 157).
221. Un drame populaire sur Luther (1888, p. 235).
222. Une nouvelle carrière féminine (1888, p. 237).
223. *Bibliographie* : A. Kiefer, Geschichtliche Notizen über Elberforst (1888, p. 238).
224. *Bibliographie* : R. Green, Histoire du peuple anglais (1888, p. 245).
225. Un adversaire oublié des procès de sorcellerie (1888, p. 275).
226. **Documents relatifs aux protestants d'Alsace au XVIII^e siècle** (1888, p. 277, 283, 290, 301, 307, 313, 323, 332, 339, 349).
227. Les idées religieuses des nègres d'Afrique (1888, p. 281).
228. M. Henri Bordier, nécrologie (1888, p. 285).
229. *Bibliographie* : E. Chastel, Mélanges historiques (1888, p. 359).
230. Les Mémoires d'un bourgmestre poméranien au xvi^e siècle (1888, p. 381, 386, 396, 404, 411).
231. *Bibliographie* : Mme de Pressensé, Brunette et Blondinette. D'Elsée, Sylvie. — F. Montgomery, Une vie nouvelle (1888, p. 397).
232. *Bibliographie* : Mme Rœhrich et Hackenschmidt, F. Haerter (1888, p. 406).
233. Jean-Frédéric Bruch, souvenirs d'enfance et de jeunesse (1889, p. 5, 10).
234. Un procès de sorcellerie à Berlin (1889, p. 27).
235. L'Eglise d'Alsace pendant la Révolution française (1889, p. 41, 47).
236. M. Aug. Bœsswillwald, nécrologie (1889, p. 71).
237. *Bibliographie* : Fl. Peer, L'Eglise de Rhétie au xvi^e siècle (1889, p. 78).
238. M. Edmond Schéerer, nécrologie (1889, p. 89).
239. La Cathédrale, conférence Paul Sabatier (1889, p. 97).
240. **Les Conférences libérales de Saint-Nicolas, 1869-1889** (1889, p. 126, 139).
241. Contrastes et perspectives (1889, p. 186).
242. Les communautés protestantes du pays de Saarwerden au xviii^e siècle (1889, p. 203).
243. Une famille alsacienne d'autrefois (1889, p. 236, 243, 251, 258).
244. Les Bibles provençales et vaudoises au moyen-âge (1889, p. 283).
245. **Pâtre, tailleur et poète; étude sur Rosegger** (1889, p. 291, 298, 308, 316, 323).

246. M. le Comte Jules Delaborde, nécrologie (1889, p. 389).
247. *Bibliographie*: Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen, X-XI. — *Vulpinus*, Der Ligurinus Gunther's von Pairis (1889, p. 391).
248. Les vœux des corps constitués de l'Eglise et de l'Université de Strasbourg et l'Assemblée constituante, en janvier 1790 (1889, p. 396).
249. *Bibliographie*: *Mme de Pressensé*, Le Clos-Toustain (1889, p. 399).
250. *Bibliographie*: Th. G. Joh. Friedrich Bruch, seine Wirksamkeit (1889, p. 403).
251. *Bibliographie*: N. Kœnig (*Sergy*), Carmen Sylva (1889, p. 405).
252. *Bibliographie*: *Mme E. Rœhrich*, Le Ban-de-la-Roche (1889, p. 406).
253. La liberté de conscience en France sous François I^{er} et Henri II (1890, p. 2).
254. Un historien de l'Eglise, Charles-Auguste Hase (1890, p. 20, 26).
255. Correspondance d'Allemagne: Doellinger (1890, p. 21).
256. Nécrologie alsacienne: Helbig; Poupardin; Banzet; Michel; Baltzer G. Ad. Hirn (1890, p. 22).
257. **M. Charles-Frédéric Schnéégans, nécrologie** (1890, p. 35).
258. Statistiques universitaires allemandes (1890, p. 45).
259. Nos réformateurs et nos principes (1890, p. 49).
260. P. J. Stahl, un ami des enfants, conférence Quartier (1890, p. 91, 98).
261. La prochaine vente de l'Union protestante libérale (1890, p. 122).
262. Jean-Jacques Rousseau, jugé par les Français d'aujourd'hui (1890, p. 131).
263. Rulmann Merswin, un banquier strasbourgeois du xiv^e siècle (1890, p. 137).
264. *Bibliographie*: *Mme de Gasparin*, Edelweiss, poésies (1890, p. 149).
265. L'Orphelinat protestant de Dély-Ibrahim (1890, p. 173).
266. L'Eglise et la Révolution française (1890, p. 178).
267. *Bibliographie*: J. Schneider, Geschichte der evangelischen Kirche de. Elsass in der Revolutionszeit. — Stricker, Johannes Calvin, Pfarrer in Strassburg (1890, p. 196).
268. *Bibliographie*: L. Trial, Conférences (1890, p. 215).
269. M. Emile Heitz, nécrologie (1890, p. 230).
270. *Bibliographie*: G. A. Hirn, La vie future et la science moderne. — A. Kiefer, Pfarrbuch der Grafschaft Hanau-Lichtenberg (1890, p. 244).
271. La charité intelligente (1890, p. 269).

272. M. Auguste Jundt, nécrologie (1890, p. 276).
273. Un poète du désespoir ; Mme L. Ackermann (1890, p. 283, 290).
274. Réformés et luthériens strasbourgeois en 1788 (1890, p. 297).
275. *Bibliographie* : Ch. Dardier, Court de Gébelin (1890, p. 302).
276. Les Yésidis ou adorateurs du Diable (1890, p. 308).
277. **Le Gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révolution**
(1890, p. 313, 322, 329, 338, 349, 355, 362, 370, 378, 388, 394. — 1891,
p. 2, 10, 18, 26, 33, 42, 50, 58, 67, 78, 91, 98, 108, 114, 124).
278. *Bibliographie* : Ad. Schæffer, Menus propos d'un convalescent (1890,
p. 365).
279. *Bibliographie* : O. Cuvier, Trois martyrs de la Réforme (1890, p. 390).
280. *Bibliographie* : H. Drummond, Das Beste in der Welt. — Herrenschneider,
Ortsgeschichte von Weyer-im-Land (1891, p. 38).
281. *Bibliographie* : Ad. Schæffer, Christianisme, Esquisses religieuses (1891,
p. 70).
282. Jean-Laurent Blessig, conférence de M. Frœhlich (1891, p. 75).
283. L'asile des enfants idiots à Oberhoffen (1891, p. 157).
284. La session du Consistoire Supérieur, mai 1891 (1891, p. 275, 282, 291).
285. La Sainte-Tunique d'Argenteuil (1891, p. 276).
286. La question de l'alcoolisme, correspondance (1891, p. 277).
287. M. Edouard Robert, nécrologie (1891, p. 279).
288. Une abjuration sous la Terreur, à Strasbourg (1891, p. 285).
289. En forêt (1891, p. 289).
290. *Bibliographie* : Ad. Schæffer, Was ist Glück ? (1891, p. 293).
291. **L'Église luthérienne de Strasbourg au XVIII^e siècle** (1891, p. 297,
307, 314, 323, 330, 340, 350, 355, 365, 371).
292. *Bibliographie* : A. Stap, Etudes sur les origines du christianisme (1891,
p. 318).
293. *Bibliographie* : Mentz und Erichson, Zu Butzers Geburtsfeier (1891, p. 381).

Le Protestant.

Directeur M. Aug. Reyss, Paris.

- 1887, 26 novembre : *Bibliographie* : Ad. Schæffer, Un réveillon.
1911, juin : Un jubilé ecclésiastique en Alsace (Th. Gérold).

Revue Alsacienne.

Directeurs MM. Paul Leser, E. Séinguerlet, Paris, Berger-Levrault, 1878-1881
— M. 109.163.

1. Le Robinson strasbourgeois (tome II, p. 289, 337).
2. L'artillerie strasbourgeoise du XIV^e au XVII^e siècle (III, p. 549).
3. Relation de la fête du 30 septembre 1781 (IV, p. 512).

De janvier 1878 à octobre 1881, j'ai fourni en outre *cent trente-neuf* comptes rendus, non signés, généralement fort courts, pour le *Bulletin bibliographique alsacien* de la Revue, et qu'il serait oiseux d'énumérer ici.

Revue Alsacienne illustrée

dirigée par le Dr P. Bucher, Strasbourg, 1908-1913. — M. 34.194.

1. *Bibliographie: Strassburger Beiträge zur neueren Geschichte, herausgegeben von Martin Spahn*, t. IX (1907, Chronique p. 20).
2. Deux prétendus tableaux de Rubens à Strasbourg, en 1796, t. X (1908, Chronique p. 10-11).
3. Un projet de Musée à Strasbourg pendant la Révolution, 1797-1798, t. XII (1910, p. 110).
4. Le sacre de Louis XV à Reims, raconté par un négociant strasbourgeois, t. XIII (1911, p. 102).
5. La garde nationale de Strasbourg à la fête de la fédération parisienne, juillet 1790, t. XV (1913, p. 33).

Revue Chrétienne.

Directeurs MM. Franck Puaux et John Viénot, Paris 1876-1913 — E. 500.026.

1. Jérôme Savonarole, conférence faite à Strasbourg (1876, p. 130).
2. L'Europe et la France au début de la Révolution (1885, p. 669 et 750).
3. Les Souvenirs du feu duc de Broglie (1886, p. 705).
4. Un vol aux Archives de Strasbourg, 1707 (1888, p. 96).
5. Prévost Paradol (1894, II, p. 81).
6. Un écolier des Jésuites au XVII^e siècle (1901, II, p. 245).
7. Le dix-huit Brumaire (1903, I, p. 350).

8. **Vieilles paperasses et vieilles gens. Souvenirs d'une famille alsacienne pendant la Révolution** (1904, I, p. 345, 433, et II, 1).
9. **Une enquête sur l'origine des cantiques français usités à Strasbourg et en Allemagne 1754-1755** (1908, p. 422).
10. **Catherine Zell, une Alsacienne au temps de la Réforme** (1911, p. 269).
11. **Les études théologiques à la faculté de Montauban, d'après la correspondance d'Edouard Reuss, 1834-1836**, (1913, p. 325-344 et 1914, p. 181-191).

Revue Critique d'Histoire et de Littérature

dirigée par MM. Paul Meyer, Gaston Paris, Gabriel Monod, Arthur Chuquet.
Paris, Vieweg, puis Leroux, 1866-1923. — A. 500.098¹.

Il serait trop encombrant de reproduire ici la liste de tous les *quatorze cents* articles que j'ai fournis à ce recueil, auquel j'ai collaboré dès ses débuts jusqu'à fin de 1923 et pour lequel j'ai toujours eu une prédilection marquée. Ils y ont été publiés sous mon nom d'abord, puis sous mes initiales, puis sous le chiffre R, quelquefois aussi sous ceux de E. et de N., et ont trait, pour la plupart, à l'histoire de l'Europe au moyen-âge et dans les temps modernes. Assez inégalement répartis, au point de vue chronologique (certaines années, je n'ai fourni que 5 à 6 articles, alors que pour d'autres, mon contingent annuel s'est élevé jusqu'à 65, 66, 68 et même 77 articles), ces comptes rendus critiques, les uns très courts, les autres plus développés, m'ont coûté beaucoup de temps et de travail; mais je dois à la Revue d'avoir pu m'exercer, pendant plus d'un demi-siècle, au métier difficile d'un critique consciencieux et scientifique. Je ne transcris ici que les titres des trois articles qui ont été l'objet d'un tirage à part :

1. **Les bibliothèques publiques de Strasbourg incendiées dans la nuit du 24 août 1870.** Paris, Sandoz, 1871, in-8°.
2. **L'assassinat de Rastatt et son dernier historien.** Paris, Leroux, 1902, in-8°.
3. **La Jeanne d'Arc de M. Gabriel Hanotaux.** Le Puy, Impr. Péguillier, 1911, in-8°.

¹ Il a paru en 1894 une *Table méthodique de la Revue critique* par A. Gascard, Paris, Leroux, où les articles de Rod. Reuss antérieurs à 1890, sont indiqués en détail, soit qu'il les ait signés de son nom ou des initiales R ou E ou N. C. Pf.

Revue d'Alsace

dirigée par MM. J. Liblin, Gasser, Ingold, Herbelin.

Colmar, Belfort, Neuilly — M, 500.108.

1. **Josias Glaser et son projet d'annexer l'Alsace à la France, 1639** (1869, p. 289).
2. Un poème alsatique sur le siège de Saverne en 1622 (1870, p. 289, 344, 410).
3. **Mémoires d'un commis-négociant strasbourgeois au XVI^e siècle** (1872, p. 49).
4. **Les Statuts de l'ancienne Université de Strasbourg** (1873, p. 433).
5. Lettres inédites de Louis XIII, Louis XIV, Condé, Mazarin, etc. 1642-1647 (1875, p. 5).
6. **Le marquis de Pezay, un touriste parisien en Alsace** (1876, p. 28, 170).
7. Geyler de Kaysersberg (1877, p. 385).
8. Le sac de l'Hôtel de Ville de Strasbourg en juillet 1789 (1877, p. 43).
9. **L'Alsace pendant la Révolution française, tome I** (1879, p. 5, 168, 342, 453. 1880, p. 53, 191, 359).
10. **Un physiocrate tourangeau en Alsace, Charles de Butré** (1885, p. 289, 433 (les premiers chapitres seulement).
11. **Correspondances parisiennes adressées à Christophe Gützer** (1888, p. 262, 429 ; 1889, p. 63, 231, 331, 525 ; 1890, p. 34).
12. **L'Alsace pendant la Révolution française, tome II** (1890, p. 289, 448 ; 1891, p. 37, 103, 539 ; 1892, p. 100, 145, 346, 521 ; 1893, p. 78, 205, 404, 533 ; 1894, p. 76, 404, 552 ; 1895, p. 131).
13. **Journal du P. Laquille sur son voyage à Paris** (1896, p. 5).
14. **Les manuscrits alsatiques de la Bibliothèque municipale de Strasbourg** (1897, p. 5, 185).
15. Présentation d'une médaille à Louis XIV (1897, p. 460).
16. **Correspondance intime d'Ulric Obrecht et de J.-B. Klinglin** (1898, p. 433 ; 1899, p. 37).
17. **Correspondance de Rochon de Chabannes avec le prêteur Gérard** (1899, p. 259).
18. **Joseph Liblin et la Revue d'Alsace** (1899, p. 1).
19. **Les premières Revues d'Alsace, 1834-1837** (1901, p. 1).
20. **Une médaille alsatique, 1781** (1902, p. 323).
21. **Grandidier est-il un faussaire ?** (1902, p. 5).

22. **Idylle norvégienne d'un jeune négociant strasbourgeois** (1904, p. 449, 606 ; 1905, p. 47).
23. **Londres et l'Angleterre en 1700** (1905, p. 561).
24. **Un voyage d'affaires en Espagne en 1718** (1906, p. 588).
(Les premiers chapitres seulement).
25. **L'Alsace pendant la Révolution française, tome III ; Correspondances adressées à Frédéric de Dietrich** (1922, Janvier-Février — Mars-Avril — Mai-Juin — Juillet-Août — Septembre-Octobre — Novembre-Décembre — 1923, Janvier-Février — Mars-Avril — Mai-Juin — Juillet-Août — Septembre-Octobre — Novembre-Décembre¹).

Revue d'Alsace et de Lorraine.

Directeur L. Coquet, Paris.

1. **Strasbourg, port-franc, en automne 1790** (décembre 1919-janvier 1920).
2. **L'abbé de Mandres et la navigation du Rhin, 1788** (novembre 1920).
3. **Notes sur le commerce alsacien pendant la Révolution (1792-1795)** (avril 1921).

Revue de l'Histoire des Religions.

Paris, sous la direction de Maurice Vernes, etc. — D. 500.490.

1. **Comptes rendus : Th. Reinach, Histoire des Israélites** (1885, I, p. 215).
2. **Id. — G. Mathis, Die Leiden der Evangelischen in Saarwerden** (1889, II, p. 102).
3. **Id. — G. Pariset, L'Etat et les Eglises de Prusse, 1714-1740** (1897, II, p. 433).
4. **Id. — C. Rabaud, Histoire du protestantisme dans l'Albigeois** (1899, II, p. 482).
5. **Id. — R. Steck, Der Berner Jetzerprozess** (1902, II, p. 426).
6. **Id. — H. Bargy, La religion dans la société aux Etats-Unis** (1903, I, p. 411).

¹) Cette correspondance d'Obrecht a continué de paraître dans la *Revue d'Alsace* de 1924 et de 1925. Les deux directeurs de la Revue, MM. Jérôme et Oberreiner en donneront la fin et les historiens de l'Alsace les doivent remercier du soin qu'ils apportent à cette publication. C. Pf.

7. Id. — E. Lucius, Bonaparte und die protestantische Kirche Frankreichs (1903, I, p. 427).
8. Id. — Archiv für Reformationsgeschichte, herausgegeben von Friedensburg, Heft I (1904, I, p. 438).
9. **Le procès des Dominicains de Berne 1507-1509** (1905, II, p. 431).
10. Comptes rendus: F. Gess, Akten zur Kirchenpolitik Georg's von Sachsen, I (1906, II, p. 311).
11. Id. — Serbat, Les Assemblées du Clergé de France (1907, II, p. 400).
12. Id. — Latreille, Joseph de Maistre et la papauté (1907, II, p. 415).
13. Id. — C. Coignet, L'évolution du protestantisme français au XIX^e siècle (1908, I, p. 425).
14. Id. — H. Lehr, Les protestants d'autrefois sur terre et sur mer (1908, II, p. 427).
15. Id. — Huyskens, Quellenstudien zur Geschichte der heiligen Elisabeth (1909, II, p. 105).
16. Id. — O. Pfeiderer, Reden und Aufsätze, I (1910, II, p. 94).
17. Id. — A. Hauck, Die Entstehung der geistlichen Territorien (1910, II (393)).
18. Id. — J. Kidd, Documents on continental Reformation (1911, I, p. 261).
19. Id. — K. Vœlcker, Toleranz und Intoleranz im Zeitalter der Reformation (1913, I, p. 250).
20. Id. — Schmidt, Mittelalterliche Predigten des P. Fridolin, I (1913, I, p. 390).
21. Id. — G. Schuhmann, Die Berner Jetzertragödie in neuerer Forschung (1913, II, p. 92).
22. Id. — M. Hæusler, Felix Fabri aus Ulm, seine Stellung, etc. (1914, II, p. 74).
23. Id. — C. Sachsse, Balthasar Hubmaier als Theologe (1914, II, p. 72).
24. Id. — H. Bœhmer, Luther's Romfahrt (1914, II, p. 225).
25. Id. — Hermann Hueffer, Lebenserinnerungen, hg. v. L. Siefert (1914, II, p. 227).

Revue de l'instruction publique en Belgique.

Bruxelles, 1903. — B. 118.188.

Bibliographie: M. Thiébaut, Isabeau de Bavière, reine de France.

Revue des Etudes Juives.

Paris, Durlacher. — C, 500.056.

1910, p. 248-276. Quelques documents nouveaux sur l'antisémitisme dans le Bas-Rhin, de 1794 à 1799.

1914, p. 235-264. — L'histoire d'Élias Salomon de Dauendorf et de Jédélé d'Obernai. L'antisémitisme dans le Bas-Rhin, 1790-1793.

Revue de théologie et de philosophie(3^e série)

Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1867-1869. — E, 100.602.

1. La destruction du protestantisme en Bohême, épisode de la guerre, de Trente Ans (mars-juin 1867, p. 35 et 117).
2. Critique: *Les Mémoires de Blanche Gamond*, publiés par M. Th. Claparède (année 1868, p. 55).
3. Critique: *G. Guibal*, Arnaud de Brescia et les Hohenstaufen (année 1868, p. 367).
4. Critique: *L. Leger*, Cyrille et Méthode (année 1869, p. 47).
5. Critique: *Zierngiebl*, Studien über die Gesellschaft Jesu (année 1869, p. 372).

Revue d'histoire et de philosophie religieuses

publiée par la faculté de théologie protestante de Strasbourg.

Strasbourg, 1921-1922. — E. 500.157.

1. La « Revue de Strasbourg », d'après les *Souvenirs* d'Edouard Reuss. Tome I, p. 9-22 (juin 1922).
2. Un candidat en théologie alsacien à Paris, en 1827-1834 (*Souvenirs* d'Edouard Reuss). Tome II, p. 219-233.

Revue Historique¹

dirigée par G. Monod, G. Fagniez, Ch. Bémont, Chr. Pfister, Paris, Alcan,
1876-1924. — D. 500.118.

I. *Articles de fonds*

1. La destruction de Magdebourg et Tilly (Tome I, p. 202).
2. Marie Stuart, Bothwell et Darnley (XXVI, p. 45).
3. **Léopold de Ranke** (XXXI, p. 364).
4. Jean Brucker, archiviste, à Strasbourg (XL, p. 223).
5. Jules Weizsæcker (XLI, p. 371).
6. Ignace Doellinger, Karl Hase, Wilhelm Giesebrecht (XLIV, p. 222).
7. Xavier Mossmann, archiviste à Colmar (LII, p. 120).
8. Henri de Sybel (LIX, p. 450).
9. Le général Dupont et la capitulation de Baylen (XC, p. 61).
10. Auguste Himly (XCII, p. 433).
11. La Constitution civile du clergé et le Directoire du département du Bas-Rhin (CX, p. 1, 247).
12. **Le Sac de l'Hôtel de Ville de Strasbourg, juillet 1789** (CXX, p. 26, 289).
13. L'affaire des faussaires de Vienne et l'Assemblée constituante (CXXVII, p. 297).
14. Ernest Lehr (CXXX, p. 414).

II. *Bulletins.*

1. Allemagne (*seizième et dix-septième siècles*) : I, p. 556. — IV, p. 384. — VIII, p. 146. — XIV, p. 377. — XXIII, p. 387.
2. Alsace : IX, p. 150. — XV, p. 154. — XXX, p. 132. — XLIV, p. 156, 363. — LXIII, p. 139.
3. France. Temps modernes : LXIII, p. 332. — LXIV, p. 329. — LXVI, p. 119. — LXVII, p. 108. — LXIX, p. 96. — LXX, p. 359. — LXXII, p. 343. — LXXIII, p. 322. — LXXV, p. 137. — LXXVI, p. 113. — LXXVII, p. 349. — LXXIX, p. 119.
4. France. Révolution et Empire : LXXXI, p. 105. — LXXXIII, p. 109. — LXXXVI, p. 304. — LXXXIX, p. 96. — XCII, p. 100.

¹) Cf. les huit tables générales de la *Revue historique* qui conduisent jusqu'au t. CXXXVI.

- XCV, p. 91. — XCIX, p. 87. — C, p. 335. — CII, p. 111. — CIV, p. 377. — CV, p. 126.
5. France. Révolution : CVII, p. 145. — CVIII, p. 343. — CXII, p. 118. — CXIV, p. 306. — CXVIII, p. 88. — CXXIV, p. 82. — CXXX, p. 115-127. — CXXXV, 77-97. — CXL, p. 74-98.

III. *Comptes rendus.*

- Tom. II, p. 611. — III, p. 157, 168. — IV, p. 411, 188. — V, p. 398, 399. — VI, p. 212. — X, p. 171, 172, 173, 174, 189, 209, 240, 440, 441. — XI, p. 194, 443, 444. — XIV, p. 184. — XV, p. 207. — XXIV, p. 417. — XXVI, p. 159. — XXX, p. 175, 176, 178, 412. — XXXI, p. 171, 192. — XXXVI, p. 396. — XXXVII, p. 188. — XXXIX, p. 152. — XLVII, p. 399. — LXVI, p. 244. — LXXX, p. 402. — LXXXI, p. 366. — LXXXVI, p. 371. — CXXII, p. 145-149. — CXXXII, p. 339-342. — CXXXV, p. 312-316. — CXXXVII, p. 253-259. — CXXXIX, p. 100 suiv.

IV. *Notes critiques.*

- Tom. LXVII, p. 231-235. — LXIX, p. 228-229, 437-446. — LXX, p. 222-224, 454-457. — LXXII, p. 228-232, 235. — LXXIII, p. 233-234, 237, 452-454. — LXXVI, p. 227-231. — LXXVII, p. 452-455. — LXXIX, p. 222-229. — LXXXI, p. 214-217, 439-441. — LXXXIII, p. 211-218, 220. — LXXXVI, p. 207-209. — LXXXIX, p. 435-394. — XC, p. 225-229. — XCII, p. 209-213, 438. — XCIV, p. 425-431. — XCV, p. 210-211. — XCVIII, p. 468-469. — XCIX, p. 194-197, 202. — C, p. 452-455. — CI, p. 231-233. — CII, p. 226-231, 452-455. — CIII, p. 174. — 404. — CIV, p. 173-183, 421. — CV, p. 186. — CVI, p. 400-414. — CVII, p. 185-203. — CIX, p. 189-195. — CXI, p. 382-383, 387-388, 391-399, 408. — CXII, p. 168-169. — CXIII, p. 389. — CXIV, p. 175. — CXV, p. 174, 416. — CXVIII, p. 149, 359, 360-363. — CXXII, p. 173. — CXXIV, p. 367. — CXXX, p. 167-169, 339-340. — CXXXII, p. 374-375. — CXXXVII, p. 121-123. — CXXXVIII, p. 376.

Correspondance.

- T. XV, p. 223. — (Gonzenbach).
- T. CXIX, p. 437. — (R. P. Bliard).

Revue internationale de l'Enseignement.

Directeur : M. Picavet. Paris, 1900, — B. 500.042.

Victor Henry, Le dialecte alsacien de Colmar (Haute-Alsace) en 1870, compte rendu.

Signal, Le

Journal politique, directeur G. Chastand.

Paris, 15 décembre 1904.

Les papiers du maître d'école, de Pierre Rosegger, traduits par Mlle Emma Hermann (compte rendu).

Verhandlungen des Ober-Konsistoriums der Kirche Augsburgischer Konfession in Elsass-Lothringen.

Strassburg, Heitz. — M. 106.904.

- T. 45, p. 64. Session *Mai* 1890: Bericht über die Schulfrage.
- T. 47, p. 61. Session *Mai* 1892: Bericht über den Generalbericht des Direktoriums.
- T. 48, p. 283. Session *Mai* 1893: Bericht über den Pfarrerernennungsmodus und pastorale Hilfsleistungen.
- T. 49, p. 45. Session *Mai* 1894: Bericht über den Generalbericht des Direktoriums.
- T. 50, p. 207. Session *Mai* 1895: Bericht über die Pfarrbesoldungsfrage und die einzuführende Kirchensteuer.

Vogesengrün, elsässischer Familienkalender,

herausgegeben von Maria Rebe

Strasbourg, Heitz, 1887, in-18°. — M. 109.361.

P. 161-168. Eduard Cunitz, Dr und Professor der Theologie zu Strassburg (1812-1886).

Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins

Heidelberg, Winter, 1906-1912 — D. 500.397.

- T. XXII, p. 543. Literaturbericht: Strassburgische Beiträge zur neueren Geschichte, I-III.
- T. XXIV, p. 324. — **Zur Lebensgeschichte Joh. Friedrich Simons, des Strassburger Pedagog.**
- T. XXVI, p. 725. Literaturbericht: Das *Blaue Buch* und sein Verfasser.

Historische Zeitschrift.

gegründet von Heinrich von Sybel
München, 1865-1913. — D. 500.122.

Articles critiques, principalement sur des publications historiques françaises nouvelles, signés R.

1865: 38 comptes rendus.

1866: 5 comptes rendus.

1867: 16 comptes rendus.

1869: 32 comptes rendus

1870: 20 comptes rendus.

1871: 5 comptes rendus (envoyés avant juillet 1870).

En 1891, j'ai repris, sur les instances de M. Max Lehmann, qui était alors directeur de la revue, ma collaboration pour les publications historiques françaises et j'ai fourni de 1891 à 1914 *soixante-treize articles critiques* (vol. de la nouvelle série LXVI à vol. CXIII). En *mars* 1914 j'ai déclaré à M. Meinecke que je cessais ma collaboration et m'en suis fort félicité depuis, quand j'ai vu tant des collaborateurs de la *H. Z.* s'associer aux manifestes pangermaniques, après le début de la guerre.



LE KRAENZEL en 1879-1880.

En haut, de gauche à droite, les portraits de Théodore Beck, pasteur français de Saint-Nicolas, alors directeur de l'Ecole alsacienne de Paris, et d'Albert Schilling, décédé en 1874.
Au-dessous des portraits, debout Edouard Beckel, médecin; Engel, professeur au Gymnase protestant; Freidinger, pasteur français de Saint-Nicolas, successeur de Beck.
Au-dessous, assis, Rod. Reuss; Engelmann, pasteur à Saint-Guillaume; Th. Gérold, pasteur à Saint-Nicolas; Louis Ducros, ancien professeur au Gymnase.

RODOLPHE REUSS

1841—1924

IN MEMORIAM

par

CHRISTIAN PFISTER

Doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg

RODOLPHE REUSS.

1841—1924.

IN MEMORIAM.

Rod. Reuss nous a raconté plus haut l'histoire de ses « premiers essais littéraires ». A son récit si attrayant, nous ne voulons ajouter qu'un petit nombre de précisions ; puis nous continuerons sa biographie à la date où il l'a laissée lui-même, soit au lendemain de la guerre de 1870—1871, et nous analyserons l'œuvre qu'il accomplit en son âge mûr et en sa vieillesse.

* * *

La famille Reuss qui occupe une si grande place dans l'histoire intellectuelle de Strasbourg est originaire du Palatinat. L'arrière-grand-père était conseiller du landgrave Louis IX de Hesse, comte de Hanau-Lichtenberg, possesseur de Bouxwiller, d'Ingwiller et de Neuwiller en Alsace, mais qui s'était établi à Pirmasens dans le Palatinat où, à l'imitation du roi sergent de Prusse, il se livrait à toutes sortes d'excentricités militaires. Le grand-père, Louis-Chrétien Reuss, fonda en 1787 une maison de commerce à Nancy ; mais, s'étant marié à une Strasbourgeoise, Marguerite Bauer, il transporta son négoce à Strasbourg et s'installa au coin de la rue des Hallebardes — appelée alors *Fladergasse* — et de la ruelle du Sanglier. C'est là que lui naquit le 18 juillet 1804 un fils, Edouard, qui deviendra le grand

savant, gloire de l'ancienne Faculté de théologie protestante. Au-dessus du magasin de drap Edouard Reuss installa en 1839 le Casino théologique et littéraire dont Rodolphe sera, en sa jeunesse, le bibliothécaire et où il fera en quelque sorte son apprentissage. Un incendie a détruit cette demeure en 1869.

Rod. Reuss vint au monde le 13 octobre 1841 dans une maison, du Finckwiller où habitait alors sa famille. Sa mère, Julie Himly, fille d'un pasteur de l'église Saint-Nicolas, sœur du futur doyen de la Sorbonne, d'une haute culture intellectuelle, eut sur lui, sur sa carrière littéraire et intellectuelle, une grande influence. Il nous a exposé ce que furent ses études au Gymnase protestant, à la Faculté des Lettres de Strasbourg, dans les Universités allemandes, à Paris où il prit contact avec la science française. C'est sans doute lors de ce dernier séjour qu'il fit la connaissance de Gabriel Monod, auquel le lia une vive amitié. Quand il revint en 1867 dans sa ville natale, il y retrouva sa place d'agrégé au Gymnase protestant où il enseigna à cette époque la littérature allemande. A la distribution des prix du 10 août 1869, M. Braun, président du Directoire de la confession d'Augsbourg, analysant les premiers travaux de Rod. Reuss, loua fort le savant jeune encore, « mais dont le nom seul est un augure certain de renommée ». Puis il rappela la mort récente d'un frère cadet, Erwin, élève à la Faculté des sciences, et poursuivit : « Il faut désormais que ce fils (Rodolphe) prenne une double place dans l'affection et les espérances des parents. Mais il saura la tenir ; c'est double part aussi qu'il leur donnera de tendresse et d'affection, de consolation et de juste orgueil et il réalisera pour l'éclat du nom et ce qu'il promet lui-même et ce que promettait son frère ». M. Braun fut bon prophète.

Lorsque éclata la guerre de 1870-71 qui devait avoir pour l'Alsace de si tristes conséquences, Rod. Reuss demeura dans Strasbourg assiégé, faisant avec vaillance son devoir de garde national avec son ami Auguste Carrière qu'il avait appris à connaître à Göttingue, avec Guibal, chargé de cours à la Faculté des Lettres. Il tenait à cette époque un journal intime dont il a donné des extraits dans son *Histoire de Strasbourg*. La garde nationale devait maintenir l'ordre, éteindre

les incendies que les bombes prussiennes allumaient de tous côtés. Relisez dans l'histoire citée le récit de la nuit du 24 au 25 août, une seconde Saint-Barthélemy. Le Temple-Neuf flambe avec les deux bibliothèques de la ville et du Séminaire protestant enfermées dans le chœur ; flambent aussi l'Aubette avec le Musée de peinture et de sculpture, le bâtiment central du Gymnase protestant, toute une série de maisons particulières. Des obus défoncent le toit de la maison canoniale où habitent, sur la place Saint-Thomas, les parents de Reuss, crèvent la grande cuve remplie d'eau au grenier, percent le plafond du premier étage : les siens ont failli périr. On finit par obtenir pour le père qui avait alors soixante-six ans un laissez-passer ; il sortit de la ville le 2 septembre avec les femmes et les enfants de la famille et se retira à Barr. Rodolphe resta à son poste ; et, en 1913, il devint titulaire de la médaille commémorative de la guerre de 1870-1871 : il en portait avec fierté le ruban vert.

De ce bombardement odieux, de la destruction de la bibliothèque où il avait tant travaillé, Rod. Reuss garda à l'Allemagne une haine profonde et l'indignation qu'il ressentit fit de lui un poète en langue allemande : il entendait être compris de l'autre côté du Rhin. Il nous a raconté plus haut l'histoire si curieuse des *Lieder des Hasses*. On nous saura gré d'en donner quelques extraits.

Auf ! schrei's empor und sag's in Glockentönen :
 « Ihr sieget nicht, auch wenn wir untergeh'n.
 Mit Dornen könnt ihr unser Frankreich krönen,
 Es kann am Kreuz den letzten Seufzer stöhnen ;
 Am dritten Tage wird es wieder aufersteh'n ».

Oh ! criez-le bien haut ; répétez-le avec des sons de cloches : « Vous n'êtes point vainqueurs, même si nous succombons. Vous pouvez mettre sur la tête de notre France une couronne d'épines ; elle peut sur la croix exhaler le dernier soupir ; mais au troisième jour elle ressuscitera de nouveau ».

Rod. Reuss prévoyait le relèvement de la France.

Le volume contient une ode à Gambetta qui sans doute ne s'est jamais douté qu'il avait été magnifié en vers allemands :

Da Alles schien verloren
Hast Du den Kampf gewagt.

Alors que tout semblait perdu, tu as osé entreprendre le combat.

Et le volume se termine par un éternel serment de haine contre les Prussiens :

Und erst wenn meine Stirne
Vom Todesschweisse nass,
Dann sei mit mir begraben
Der tiefste Preussenhass !

Et seulement quand mon front sera mouillé de la sueur de la mort, qu'on enterre avec moi la haine profonde de la Prusse¹.

Dans son autobiographie, il cite, après les *Lieder des Hasses*, sa brochure contre Heinrich von Treitschke. Ce jeune professeur de Heidelberg — déjà lui — venait d'écrire contre la France un violent pamphlet. Il réclamait d'elle l'Alsace et la Lorraine tout entières, une grosse indemnité, le déshonneur. Reuss lui répondit avec véhémence. Il annonce d'avance la revanche ; la Prusse n'a-t-elle pas eu Waterloo après Iéna ? Il appelle le jour de l'avenir où les Alsaciens, avec des cris d'allégresse, se précipiteront sous les plis du vieux et noble drapeau tricolore². Peut-être, écrit-il, notre génération ne verra pas ce beau jour ; mais notre jeunesse le verra. Rod. Reuss devait le voir : mais ses trois fils, morts pour la France, n'ont pas assisté à l'entrée triomphale³.

* * *

(¹) Au catalogue de la bibliothèque universitaire et régionale on trouve cette brochure sous le nom d'ÉDOUARD SCHURÉ.

(²) ... jubelnd unter die alte stolze Trikolore eilen werden.

(³) ROD. REUSS cite ensuite dans son autobiographie sa lettre à PAUL MEYER sur la destruction des bibliothèques publiques de Strasbourg. Elle souleva la vive colère des Allemands. Disons seulement que les exemplaires de la bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg sont zébrés de points d'exclamation et de coups de crayon, dus à la fureur de quelque professeur de la défunte Université allemande.

En 1872 se posa pour Rod. Reuss le problème angoissant qui s'est posé, cette année-là, devant la conscience de tout Alsacien. Fallait-il demeurer dans le pays, devenir, en vertu d'un article du traité de Francfort, sujet allemand ou bien opter pour la France et rendre cette option effective en transportant son domicile réel de l'autre côté des Vosges avant le 1^{er} octobre? Reuss avait alors trente-et-un ans et n'était point marié. Il demeura en Alsace par amour profond du pays natal et par piété filiale. Son père, Edouard Reuss, avait alors soixante-huit ans. Il faisait partie de l'ancienne Faculté de théologie protestante et l'on sait que les traitements des professeurs de cette Faculté étaient assurés par les anciennes fondations du chapitre de Saint-Thomas. Edouard Reuss, comme la plupart de ses collègues, accepta un poste dans la Faculté de théologie nouvelle qui, après tout, était la continuation d'une vieille institution strasbourgeoise; et, à ce moment même, il commença sa belle traduction de la Bible en langue française. Les Allemands appelèrent à leur Université quelques maîtres du séminaire protestant, ainsi Cunitz à la Faculté de théologie, Emile Heitz à celle de philosophie, et tous deux conçurent de cette distinction un grand orgueil. Rod. Reuss avait été nommé en 1869 agrégé libre au séminaire pour y enseigner l'histoire: il était docteur de l'Université de Göttingue. Les Allemands lui offrirent une chaire d'histoire à la nouvelle Université; son refus fut formel. De même il repoussa toute place à la nouvelle bibliothèque universitaire que créait à ce moment Auguste Barack. S'il resta à Strasbourg, c'est à sa ville natale, c'est à l'Alsace qu'il entendait se consacrer. Dans la période de 1872 à 1896, il continua son enseignement au Gymnase et dans divers pensionnats: il créa la bibliothèque municipale de Strasbourg dont il devint le conservateur; il fut intimement mêlé aux affaires de l'Église protestante et devint l'un des principaux rédacteurs du *Progrès religieux*: et, au milieu de tant d'occupations, il trouva le loisir d'écrire de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'Alsace, si bien que dès cette époque fut accolée à son nom cette qualité « l'historien de l'Alsace », et il sera l'historien de l'Alsace par excellence. Suivons-le dans les divers champs de son activité.

* * *

Après avoir été en 1865 et 1867 simple agrégé au Gymnase, après y avoir enseigné la littérature allemande de 1870 à 1872, il fut nommé à la rentrée de 1872-1873 professeur titulaire et chargé, après le départ de M. Guillaume Leser, de l'enseignement de l'histoire. Il a gardé ce poste pendant vingt-deux ans¹ et il a toujours gardé une vive affection à l'ancien établissement de Jean Sturm. Il lui a consacré quelques-unes de ses œuvres les plus charmantes, les biographies du professeur Samuel Gloner qui y fit classe de 1622 à 1642 pendant les troubles de la guerre de Trente-Ans — l'ouvrage parut dans la *Festschrift* pour le 350^e anniversaire du Gymnase — de Jean-Daniel Brunner, 1756-1844 qui se rattachait à sa famille, l'*Histoire du Gymnase pendant la Révolution* qu'il dédia à son ami Charles Engel, celui qui a publié dans le grand recueil sur les Universités françaises, entrepris par Marcel Fournier, tous les documents sur les origines de l'Université de Strasbourg : ces origines se trouvent dans le Gymnase. Que ne nous a-t-il raconté les transformations de l'École pendant les années qui suivirent l'annexion et auxquelles il dut assister en témoin impuissant². Qu'on nous permette de rappeler ici un souvenir personnel. C'était en mai ou juin 1871, dans la classe de quatrième que dirigeait M. Cottler, dans la suite professeur d'allemand à notre Ecole Polytechnique. On nous avait annoncé qu'un inspecteur prussien devait se présenter : ce jour-là nous portions cravates et chaînes de montres rouges, blanches et bleues ; tricolores étaient les papiers qui recouvraient nos cahiers et nos livres, et le bon M. Cottler souriait.

(¹) Il cessa son enseignement au Gymnase avec l'année scolaire 1894-1895. Au début de l'année 1895-1896 il prit un congé et le 1^{er} avril 1896 il rompit tout lien avec l'établissement. Voir le *Jahresbericht über das Schuljahr 1895-1896*. Ajoutons qu'en quittant prématurément le Gymnase, il renonça par cela même aux droits qu'il s'était acquis à une pension de retraite.

(²) Voir la brochure qu'il consacra à la mémoire du directeur CHARLES-FRÉDÉRIC SCHNÉEGANS. « Ce sera quelque jour, y écrit-il, une instructive et curieuse histoire à faire que celle de notre vieille Ecole dans les années qui suivirent la guerre de 1870 et l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine ».

L'inspecteur ne vint pas et nous en fûmes un peu désappointés. Mais il se présenta dans la suite. Le Gymnase dut se plier peu à peu aux règlements allemands : il ne pouvait qu'à ce prix obtenir l'autorisation de faire passer les examens du volontariat et de l'*abitur*. L'internat créé en 1865 fut supprimé, la part de l'enseignement du français de plus en plus réduite, le français traité comme une langue étrangère à l'instar de l'anglais et de l'italien. De 1872 à 1890, se succédèrent au Gymnase soixante-six professeurs venus de la rive droite du Rhin et quand, cette dernière année, mourut le directeur alsacien, Charles-Frédéric Schnéegans, auquel nulle tristesse, nulle amertume n'avaient été épargnées, il fut remplacé par le *conrector* allemand Heinrich Veil qui depuis longtemps était chargé de le surveiller. On conçoit que chaque année Rod. Reuss se sentait davantage un étranger dans ce Gymnase que son père avait dirigé de 1859 à 1865. Mais il se sentait soutenu par la haute estime et la respectueuse affection que ses élèves alsaciens lui vouèrent. Il était des leurs. Son enseignement que de bonne heure il dut donner en allemand ne se limitait point à une énumération des exploits des Hohenzollern : il leur parlait de la France en toute impartialité ; il les intéressait au passé de l'Alsace qu'il connaissait si bien. Il a entretenu la flamme dans l'âme de ces jeunes gens ; tous ceux qui ont passé pendant ces vingt-deux années sur les bancs du Gymnase — nous avons recueilli le témoignage de beaucoup d'entre eux — gardent à sa mémoire une profonde reconnaissance.

Pendant cette même période Rod. Reuss donnait des leçons de français et d'histoire dans des pensionnats de jeunes filles, les pensions Munch, Saigey et Berstecher. Assez longtemps après l'annexion l'enseignement a pu continuer à s'y donner en langue française. Les femmes alsaciennes qui y ont été formées ont maintenu le sentiment national dans l'Alsace annexée et elles ont bien mérité de la France. Reuss s'intéressa aussi beaucoup au cours de littérature française qui était suivi par un public nombreux, particulièrement de dames. Ce cours fut inauguré par Auguste Sabatier, avant 1871 professeur de dogme réformé à la Faculté de théologie protestante, plus tard doyen de la Faculté de théologie de Paris, l'un des esprits les plus éclairés

du protestantisme français, le brillant écrivain du *Temps*. Lorsque Sabatier fut expulsé par les Allemands, après la célèbre leçon où il avait établi un parallèle entre la femme française et la femme germanique, les leçons furent continuées par Louis Ducros qui avait été appelé du Midi de la France au Gymnase protestant et s'était attaché à l'Alsace. Et Ducros les répéta à Colmar et à Mulhouse jusqu'en 1882 où, agrégé de philosophie et docteur ès lettres, il entra dans l'enseignement public français et fit aux Facultés des lettres de Bordeaux, de Poitiers et d'Aix une belle carrière.

* * *

Dans des pages toutes vibrantes d'indignation, Rod. Reuss avait dénoncé au monde civilisé le crime que commirent les Prussiens lorsqu'ils incendièrent avec préméditation les deux bibliothèques de la ville et du séminaire protestant; ces 400.000 volumes, ces précieux manuscrits, le *Hortus deliciarum* de Herrade de Landsberg étaient devenus des tas de cendres. De bonne heure on songea à créer une bibliothèque nouvelle. Dès le 23 novembre 1870 le maire Emile Küss signait un appel au public, demandant des dons de livres. Mais il fallut attendre le traité de paix pour reprendre le projet. Le 29 février 1872, sous la présidence de l'adjoint Goguel, se réunit une commission d'organisation, dans laquelle figurait Rod. Reuss. L'Allemagne poussa à cette nouvelle des cris d'indignation¹. Déjà Auguste Barack, avant que la paix de Francfort ne fût conclue, avant que l'armistice ne fût signé, avant que les préliminaires de Bordeaux ne fussent votés, s'était présenté dans notre ville avec mission d'établir une bibliothèque universitaire — d'une Université allemande qui n'existait pas encore. Quoi! la commission municipale ferait concurrence à Barack. Mais la commission ne se laissa pas détourner de son dessein et bientôt les livres affluèrent. Ils vinrent de Strasbourg, de l'Alsace, de Paris, où, dans un Comité présidé par le doyen de la Faculté de médecine, l'Alsacien Adolphe Würtz, figuraient

(¹) Voir le *Börsenblatt des deutschen Buchhandels in Leipzig*, année 1872.

les secrétaires perpétuels des cinq classes de l'Institut et le secrétaire de l'Académie de médecine ; ils vinrent de l'Europe, de la lointaine Amérique. Les volumes s'entassaient à l'hôtel de ville ; mais un grand nombre qui étaient adressés sans spécification plus précise à la «Bibliothèque de Strasbourg» s'égarèrent dans les bâtiments de l'Académie où Barack travaillait pour une autre œuvre. A la bibliothèque municipale il fallait un conservateur. Par un arrêté du maire Ernest Lauth en date du 7 mars 1873 — Lauth sera révoqué quelques jours après — Rod. Reuss était appelé à ce poste et Auguste Jundt nommé sous-bibliothécaire. Reuss installa les livres au premier étage du bâtiment des Grandes-Boucheries, sur les bords de l'Ill, là se trouve aujourd'hui le Musée historique de la ville. Des élèves du Gymnase, par groupes de 20, 30 ou 40 formaient la chaîne depuis la table de triage à l'hôtel de ville jusqu'à la voiture de déménagement, puis de cette voiture à la nouvelle salle. Mais bientôt on reconnut que les livres n'étaient point en sûreté dans ces bâtiments qui demandaient réparation et où les rats, à cause du voisinage de la rivière, pullulaient. Il fallut en 1887 procéder à un nouveau déménagement et Rod. Reuss accompagna dans l'ancien amphithéâtre de la Faculté de médecine, place de l'Hôpital, ses chers livres que rejoignirent plus tard les archives municipales, celles de l'hôpital, du chapitre de Saint-Thomas, de l'œuvre Notre-Dame. Là fut désormais son cabinet de bibliothécaire, juste en face de sa maison d'habitation, au n° 39 de la rue des Bouchers; là nous l'avons parfois visité ; là il nous semble revoir sa figure souriante. Cependant la bibliothèque se développait, grâce à d'heureux achats, à des dons nombreux — beaucoup de Strasbourgeois qui fixèrent leur résidence de l'autre côté des Vosges cédaient leurs livres à la ville natale. Mais le principal des donateurs fut Rod. Reuss lui-même. Il achetait souvent de ses propres deniers des manuscrits se rapportant à l'histoire d'Alsace, et des *Alsatica* manuscrits de la bibliothèque, il a dressé un excellent catalogue. A lui est aussi due une vaste collection de brochures publiées dans les trois derniers siècles dans tous les Etats de l'Europe, quelques-unes fort rares, et qu'on peut appeler justement la *collectio Reussiana*. A son départ en 1896 le chiffre des

volumes de la bibliothèque avait dépassé 100.000, celui des manuscrits 900. Et sait-on à quel chiffre s'élevait en ces années son budget? A 7.200 marcs dont 1.800 pour le traitement du bibliothécaire et 800 pour celui du sous-bibliothécaire¹. Pour cette modique somme de 1.800 marcs, Rod. Reuss, ses classes du Gymnase terminées, venait chaque jour ou presque à sa bibliothèque, se mettait à la disposition des lecteurs, leur prodiguait ses conseils, heureux quand il pouvait les guider dans leurs recherches.

* * *

Rod. Reuss s'occupa aussi de toutes les œuvres du protestantisme strasbourgeois. Il y était attiré par sa propre inclination, par son père, par ses nombreux amis, pasteurs ou étudiants en théologie, par le Casino théologique et littéraire dont il faisait partie. L'Église protestante se divisait alors, comme du reste de nos jours, en deux camps, les orthodoxes et les libéraux. Rod. Reuss, comme son père, appartenait au second. Le chef de ce parti était à Strasbourg Timothée Colani dont la nomination comme professeur à la Faculté de théologie fut regardée comme un triomphe. Colani avait fondé en 1860 la fameuse *Revue de théologie et de philosophie* dont les premiers volumes excitèrent un grand enthousiasme. C'est dans cette revue que Reuss a fait ses premières armes de journaliste et de critique. Mais Colani se désintéressait de plus en plus de cette publication qui passa sous la direction de Maurice Schwalb et d'Auguste Carrière; puis ne fallait-il pas au protestantisme libéral, au lieu d'une revue avec des dissertations savantes, une feuille paraissant à intervalles rapprochés, s'adressant à la masse des fidèles, la renseignant sur la vie des églises, les questions actuelles, sans toutefois négliger l'histoire? C'est dans cet esprit qu'Albert Schillinger, Alfred Kaufmann — celui

⁽¹⁾ Cf. F. BLUMSTEIN, *La Bibliothèque municipale de Strasbourg et son histoire*. Rixheim, 1903. Extrait de la *Revue catholique d'Alsace*.

qui signa plus tard dans le *Temps* Alfred Marchand, — et Théodore Gérold — qui est actuellement le doyen des journalistes de France — fondèrent en 1869 le *Progrès religieux*. Ils trouvèrent en leur ami Rod. Reuss le plus dévoué des collaborateurs. Celui-ci y publia d'abord de courtes notices sur les martyrs des protestants alsaciens et français. Mais bientôt il fallut faire une place plus grande au passé. Le journal avait été interrompu du 20 août au 29 octobre 1870, pendant et immédiatement après le siège de Strasbourg. Quand il reparut, il fut très mal vu des autorités allemandes. Pour des articles anodins, notamment pour des pages du pasteur Bersier sur la solidarité, qui avaient été publiées longtemps avant la guerre, il fut menacé de suspension. C'est alors que le *Progrès* se décida, pour remplir ses colonnes, à publier de longues études historiques qui devinrent ensuite des volumes ; c'est ainsi qu'Erichson y donna son étude sur le *protestantisme à Kayzersberg*, et Rodolphe Reuss y inséra toute une série d'importants travaux dont on trouve la liste dans sa bibliographie. Ajoutons que quelques-uns de ses volumes publiés ainsi par tranches ont été mis en vente au profit d'œuvres charitables ; ainsi son *Histoire de la sorcellerie au XVI^e et XVII^e siècle, particulièrement en Alsace* en faveur des victimes du bombardement de Strasbourg ; de sa plume il n'a jamais cherché à tirer profit. Quand, à la fin de 1891, le *Progrès religieux* où Reuss avait traité 294 sujets différents dut cesser sa publication, Gérold put écrire, en prenant congé de ses lecteurs : « Nous exprimons notre reconnaissance à nos chers collaborateurs et particulièrement au plus dévoué et au plus fidèle de tous, à celui qui a été notre frère d'armes pendant de si longues années et dont les belles études publiées ici assurent aux vingt-quatre volumes de notre journal une valeur plus qu'éphémère, à notre excellent ami M. Rodolphe Reuss ».

En 1871, on put craindre que l'Allemagne ne prît des mesures contre les libertés de l'Église protestante d'Alsace et ne transformât ses institutions en un sens rigoureusement orthodoxe. La rédaction du *Progrès religieux* voulut parer au danger en formant l'Union évangélique protestante, plus tard appelée l'Union protestante libérale

d'Alsace et de Lorraine, à la tête de laquelle fut placé M. Kern. Rod. Reuss fut nommé membre du Comité et le resta jusqu'à son départ de Strasbourg. L'Union, reprenant l'idée des « discours religieux » qu'on avait entendus en 1869 à l'église Saint-Nicolas, organisa, en 1872, une série de grandes conférences dont quelques-unes en allemand, mais la plupart en français. Après s'être heurté longtemps à l'opposition du gouvernement prussien, après s'être porté garant de la sagesse de la population strasbourgeoise, le Comité put enfin donner suite à son projet. Ah ! ces conférences du soir à Saint-Pierre-le-Vieux, elles ont été longtemps rappelées par les anciens Strasbourgeois et peut-être sont-elles encore présentes à la mémoire de quelques vieillards. Elles furent ouvertes par Auguste Sabatier qui retraça la vie de Guillaume le Taciturne et qui, dans une péroraison vibrante, rappela la fameuse devise : *Je maintiendrai*, « immortelle protestation du Droit courbé sous la Force ». Georges Guibal qui avait suppléé en 1869 et au début de 1870 le professeur Lafite à la Faculté des lettres, revint de Poitiers en Alsace pour parler d'Agrippa d'Aubigné. « Depuis que le malheur du temps m'a contraint de quitter Strasbourg, même dans mon pays natal, j'ai senti quelque chose de l'exilé et lorsque hier j'ai franchi le seuil de l'une de nos portes, il m'a semblé que je rentrais dans ma patrie ». Fustel de Coulanges quitta l'École normale et, avec sa conférence sur Colbert, tint sous le charme les 1200 auditeurs qui se pressaient dans la nef du temple. L'on entendit encore le pasteur Bersier, les professeurs Schimper et Strohl qui avaient appartenu aux anciennes Facultés des sciences et de médecine. Le 5 mars 1872, ce fut le tour de Rod. Reuss. Il chercha son sujet au-delà de l'Atlantique et parla d'Abraham Lincoln ; mais la situation présente de l'Alsace hantait son esprit et il termina par un parallèle entre le président des États-Unis et le maire de Strasbourg, Emile Kuss « dont la vie toute consacrée au dévouement, vient de se briser avec les liens qui nous attachaient à la patrie ». Pour tous les orateurs qui parlaient à Saint-Pierre-le-Vieux, la patrie signifiait la France. Ces conférences pour lesquelles on demandait une rétribution aux assistants étaient faites « au profit des victimes de la guerre en France », et c'est

au profit des mêmes victimes que se vendit la brochure réunissant les trois discours d'Aug. Sabatier, G. Guibal et Rod. Reuss¹.

Ajoutons que Reuss fut élu en 1874 membre du Conseil presbytéral de la paroisse française de Saint-Nicolas, cette paroisse qui fut supprimée par les Allemands au début de la grande guerre et que les Français rétablirent en 1919. Le Conseil le choisit aussitôt comme son secrétaire. L'année suivante, il fut élu au Consistoire de Saint-Nicolas. Le 6 septembre 1889, l'inspection du Temple-Neuf, comprenant les deux Consistoires urbains du Temple-Neuf et de Saint-Pierre-le-Jeune et les trois Consistoires ruraux de Vendenheim, Ittenheim et Wasselonne, l'envoya au Consistoire supérieur de l'église de la confession d'Augsbourg. Toutes ces élections marquaient une victoire du parti libéral, alors que le gouvernement allemand avec von Mœller et Mantuffel favorisait les orthodoxes. Rod. Reuss fut réélu à toutes ces dignités jusqu'à son départ de Strasbourg en 1896. A chaque assemblée ses avis étaient écoutés avec déférence. Il fit partie d'une série d'autres sociétés, la société de bienfaisance privée pour les pauvres protestants honteux (de 1871 à 1874), la société des orphelins du Neuhoft, la commission administrative de l'internat de Saint-Guillaume (de 1891 à 1896) et nous n'osons affirmer que notre énumération soit complète.

* * *

(¹) Bibliographie, n° 12 — En 1873, l'Union protestante libérale forma un nouveau Comité de conférences qui devaient se rapprocher davantage des « discours religieux » précédents. Elles eurent lieu à l'église Saint-Nicolas chaque semaine ou tous les quinze jours pendant la saison d'hiver et elles se continuèrent jusqu'en 1889. Citons la conférence sur les Cent-Jours faite par GABRIEL MONOD le 18 décembre 1876. Peu à peu on eut beaucoup de peine à faire venir des orateurs du dehors et l'on dut rendre les conférences gratuites. C'est à Saint-Nicolas que REUSS fit le 15 mars 1875 sa conférence sur Jérôme Savonarole (Bibliographie, n° 18). M. LOUIS DUCROS fit sept conférences. TH. GÉROLD sept aussi en allemand ou en français. ROD. REUSS a fait l'histoire sommaire de ces conférences. Bibliographie, n° 69.

Par la création de la bibliothèque municipale de Strasbourg, par sa collaboration fidèle au *Progrès religieux* Rod. Reuss aurait été conduit à l'histoire d'Alsace, si déjà ses premiers travaux sur la guerre de Trente ans ne l'y avaient mené par un autre chemin. Il n'abandonne sans doute pas l'histoire générale qu'il enseigne au Gymnase ni l'histoire de la guerre de Trente ans; il continue à réunir tous les volumes et plaquettes qu'il peut trouver sur cette guerre: il en fait une collection aujourd'hui unique. Cette collection a été transportée pendant la dernière guerre de sa propriété du Neuhof dans les caves de la bibliothèque universitaire de Strasbourg et lui a été restituée après l'armistice. Or, c'est en Alsace que la guerre de Trente ans a accumulé le plus de ruines et de misères. Relisez dans *l'Alsace au XVII^e siècle* les chapitres sur ces misères; ils sont singulièrement riches en faits, exposés avec une rare précision dans leur horreur. Ainsi, par des voies diverses, Rod. Reuss aboutit à l'histoire d'Alsace; il s'y consacra bientôt à peu près complètement: il deviendra l'historien de l'Alsace par excellence.

Un devoir s'impose du reste, après 1871, à tous ceux qui s'occupaient du passé de Strasbourg. Dans l'incendie de la bibliothèque de 1870 avaient été anéanties les anciennes chroniques de la province. Alors fut brûlé le manuscrit de la chronique allemande du chanoine de Saint-Thomas, Twinger von Königshofen, que Reuss avait copié avec tant de soin pour la collection: *Chroniken der deutschen Städte* du Dr Hegel; le second volume en parut en 1871 à Leipzig, lorsque déjà l'original était détruit. Alors les 500 volumes in-4^o de la *Bibliothèque grise* et de la *Collectio Wenckeriana*, renfermant chacun de 30 à 40 pamphlets, feuilles volantes, pièces de vers ou pièces en prose des XVI^e et XVII^e siècles étaient devenus une poignée de cendres, et, pour comble d'infortune, les 1200 fiches sur lesquelles Reuss en avait commencé le catalogue, demeurées à côté de la collection, avaient été anéanties avec elle! Alors disparurent les chroniques du peintre Sebald Büheler, de Sébastien Brant, de Specklin, de Wencker, de Trausch, de Berler de Rouffach, d'autres encore. Mais du moins divers érudits en avaient copié des fragments qui subsistaient. La

société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, qui avait songé à les publier dès 1867, se donna maintenant comme tâche de réunir ces fragments épars. Le chanoine Léon Dacheux se chargea des chroniqueurs que nous venons de mentionner, à l'exception de Daniel Specklin, le célèbre ingénieur du ^{xvi}^e siècle qui cordonna les fortifications de notre ville et auquel on a attribué pendant longtemps la construction de notre hôtel du commerce. La chronique remontait à l'époque des Triboques pour s'arrêter à la mort de Jean Sturm en 1588. Des parties en avaient été reproduites par J. Wencker, André Silbermann, Louis Schnéegans, Frédéric Piton ou insérées dans les histoires de Friesé ou de Strobel. Rod. Reuss se chargea de réunir ce qui subsistait de l'œuvre de Specklin et il édita ces fragments en un fort vol. in-4^o de près de 600 p.¹ Il se rendit alors fort bien compte de l'intérêt que présentaient ces anciennes chroniques; et toutes les fois qu'il put acquérir pour la bibliothèque municipale quelque vieux récit sur l'histoire d'Alsace ou de Strasbourg, il ne manquait point de le publier avec d'intéressantes remarques, et nous avons ainsi, éditées par lui, toute une série de chroniques, allant du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle, depuis la chronique de Jean-Jacques Meyer, l'un des continuateurs de Kœnigshofen², jusqu'au *Reiss-Journal* du négociant Jean-Eberhard Zetzner, au ^{xviii}^e siècle³, en passant par les chroniques de la famille Imlin (1500-1591), les Ephémérides de Jean de Gottesheim (1524-1543), la description de la guerre des évêques, la chronique du peintre Jean-Jacques Walter, les *Aufzeichnungen* et le *Mémorial* de l'ameistre François Reisseissen⁴, etc. Lorsqu'il songea à faire ses thèses pour la Sorbonne, lorsqu'à côté de la grande thèse il fut contraint d'écrire, comme les maîtres de ma génération, une thèse en latin⁵, il consacra celle-ci aux chroniqueurs de l'Alsace dont quelques-uns avaient été ou allaient être édités par lui et cette thèse latine, dont des frag-

(¹) Bibliographie, n^o 72.

(²) n^o 14.

(³) n^o 131.

(⁴) n^{os} 19, 94, 28, 32 et 98, 36 et 25.

(⁵) n^o 96.

ments ont été traduits en français ces derniers temps¹ constitue un remarquable travail d'ensemble sur les sources de l'histoire d'Alsace.

Mais déjà pendant la période strasbourgeoise de sa vie, il allait dépasser l'ancien régime et aborder l'histoire de la Révolution. Aux archives de la ville de Strasbourg, il avait trouvé la correspondance envoyée à la cité par les deux députés qu'elle avait nommés aux états généraux de 1789, Jacques de Turckheim et François-Joseph Schwendt ; il la publie avec d'autres pièces en 1880 et 1892². Ainsi étaient amorcées les études qui devaient occuper les dernières années de sa vie. Ces documents avaient paru dans la *Revue d'Alsace* que Liblin, retiré à Neuilly-sur-Seine, essayait de continuer, malgré la dureté des temps. Dans cette Revue et dans toute une série d'autres périodiques ou journaux, Reuss publiait de nombreux articles, au hasard de ses lectures ou de ses découvertes dans les archives ou dans les manuscrits acquis par sa bibliothèque. Il suivait du reste avec une très grande attention toutes les productions historiques. Il a été l'un des premiers collaborateurs de la *Revue critique*, à une époque où les articles de cette revue étaient la terreur des écrivains qui essayaient de se parer d'une fausse science. Il lui restera fidèle jusqu'aux derniers temps de sa vie ; il y a donné plus de 4.000 articles et il avait lu plume en main les livres qu'il recensait. J'ai le devoir de le remercier de façon spéciale de sa collaboration à la *Revue historique*. Outre un certain nombre d'articles de fonds, il nous a donné toute une série de Bulletins sur l'histoire d'Allemagne aux xvi^e et xvii^e siècles, sur l'histoire d'Alsace, sur celle de la France dans les temps modernes, sur la France à l'époque de la Révolution : c'est dans cette dernière période qu'il s'est cantonné de plus en plus à la fin de sa carrière.

* * *

(1) Par MM. GEROCK et GEORGIN, dans la *Vie en Alsace*, 1924.

(2) n° 33 et 83.

Quand on parcourt la longue liste des travaux de Reuss pendant cette période de 1871 à 1896, quand on songe qu'il les écrivait en général jusqu'à une heure avancée de la nuit, alors que pendant la journée il faisait sa classe et recevait les lecteurs de la bibliothèque, on peut se demander si jamais il a connu quelque détente. Mais oui, il l'a trouvée dans sa famille et auprès de ses amis. En 1876, il épousait l'une de ses élèves du pensionnat Munch, Mlle Elisa Sohn, et, dans les années suivantes, la naissance de quatre enfants, une fille et trois fils, vint égayer le jeune foyer. Fort gai était l'appartement de la rue des Bouchers où grandissait la petite famille, entourée des soins affectueux des parents. Puis, les dimanches et pendant les vacances, on se rendait à la propriété du Neuhof. Quelle place tient ce Neuhof dans la vie de Rod. Reuss ! Son grand-père, Louis-Chrétien Reuss, le marchand-drapier, l'avait acheté en 1799, d'un paysan qui l'avait acquis lors de la vente des biens nationaux¹ ; Edouard Reuss, le père, sut de cet enclos, au milieu d'une vaste solitude, faire un jardin rempli d'ombre et de fraîcheur. La maison était petite et modeste ; mais le jardin était grand. Dans ce Neuhof Reuss a passé les meilleurs moments de son existence, d'abord du vivant de son père qui aimait à y recevoir ses collègues et ses étudiants de la Faculté de théologie ; puis avec ses propres enfants. Il y revint en 1919 sans ses fils et sous ces ombrages il retrouva le calme de son âme.

A côté de la famille il avait d'excellents amis qui avaient pris l'habitude de se réunir chaque semaine tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Ils formaient ensemble un petit cercle, un *Kränzel*, comme on dit d'une façon charmante dans notre patois alsacien. Faut-il énumérer les membres de cette petite société ? Tous ont été bien connus à Strasbourg. C'était Albert Schillinger, l'éloquent prédicateur de la paroisse française de Saint-Nicolas, qu'un mal implacable devait enlever le 19 juin 1872 et dont Rod. Reuss a écrit l'émouvante biographie² ; Engelmann, pasteur de Saint-Guillaume ; A. Freydinge,

(¹) Lors de la Révolution, la plus grande partie du territoire du Neuhof appartenait au Collège royal de Strasbourg qui l'avait héritée des jésuites ; ce territoire fut morcelé et les parcelles vendues comme bien national.

(²) Bibliographie, n° 13 et 40.

Louis Horst, pasteurs à Saint-Nicolas; Charles Engel, professeur au Gymnase et l'historien de cet établissement; Charles Zwilling, de même professeur au Gymnase, l'un de ces maîtres que leurs élèves regrettent toujours et aussi le docteur Edouard Bœckel, neveu du grand chirurgien. De ce *Kränzel* il y a aujourd'hui trois survivants qui auraient certes à nous raconter mille choses intéressantes sur ce passé déjà lointain, et dont nous vénérons la vieillesse vigoureuse: le pasteur Théodore Gérold; M. Beck, alors pasteur à Saint-Nicolas et qui a dirigé pendant de longues années à Paris l'École alsacienne et M. Louis Ducros, qui nous est revenu à Strasbourg par le détour de Bordeaux, de Poitiers et d'Aix. On y vit aussi dans la dernière période Paul Sabatier, l'auteur de ce beau volume sur saint François d'Assise, connu dans le monde entier et qui s'est mis, après 1918, au service de notre nouvelle Faculté de théologie. Dans ces réunions hebdomadaires, on ne se faisait pas faute de médire des Allemands campés dans le pays et à diverses reprises la police s'en inquiéta.

Les années s'écoulaient ainsi, toujours attristées par la conquête prussienne. Rod. Reuss demeurait à Strasbourg, retenu par sa grande affection pour son père. Edouard Reuss célébra ses noces d'or au Neuhof le 18 mai 1889, et s'endormit paisiblement le 15 avril 1891. Depuis longtemps il était résolu dans l'esprit de Rodolphe que ses fils ne porteraient pas l'uniforme allemand et ces fils grandissaient. Quand l'aîné Edouard eut seize ans, il fut envoyé au lycée de Versailles, dans la ville où habitait Gabriel Monod; en même temps sa sœur, qui désirait se vouer à l'enseignement, y suivait les cours du lycée de jeunes filles. Et cependant Rod. Reuss s'occupait à trouver un emploi de l'autre côté des Vosges. Oh! l'arrachement de Strasbourg fut dur. Il lui fallait quitter quelques collègues du Gymnase qui étaient bien chers, Engel, Zwilling, les autres amis du *Kränzel*, la bibliothèque où il avait passé de si bons moments, le Neuhof où il ne pourrait plus revenir que pendant les vacances et où il sera interdit à ses fils de le rejoindre. Il quitta tout. En septembre 1895 il demanda un congé au Gymnase; à Pâques 1896, il donna sa démission définitive et, peu après, avec sa femme, ses quatre enfants,

sa vieille mère qu'il perdra en septembre 1901 lors d'un séjour au Neuhof¹, il vint s'installer à Versailles, au n° 52 de la rue Albert Joly, dans un appartement qu'il ne quittera plus.

* * *

Les amis de France de Rod. Reuss s'étaient entremis pour lui. Il avait trouvé particulièrement l'appui de Gabriel Monod, à ce moment maître de conférences à l'École normale supérieure et directeur de la section historique de l'École des Hautes-Études. Monod fit entrer Reuss dans cette dernière École, pour y enseigner l'histoire des xvii^e et xviii^e siècles et c'est lui aussi qui le décida à s'installer dans son voisinage à Versailles. Le traitement à l'École des Hautes-Études était médiocre, 2.000 francs, et l'on a quelque honte à donner ce chiffre. Mais Reuss était un sage ; avec ce traitement, avec ce que lui rapportaient certaines revues — la plupart d'entre celles où il écrivait ne payaient point les collaborateurs — avec quelques revenus personnels, il vécut paisiblement avec les siens dans le calme de l'ancienne résidence de Louis XIV, près du plus beau des parcs, près de l'ombrage des forêts où il aimait à promener ses méditations². Plus tard il monta en grade. Le 7 décembre 1903, il fut nommé directeur-adjoint de l'École ; le 14 mars 1917, pendant la guerre, directeur d'études ; et le traitement s'élevait avec ces dignités.

Reuss s'attacha beaucoup à son enseignement. A deux reprises par semaine, le mardi et le vendredi, il vint à la Sorbonne, pour faire

(¹) L'oraison funèbre fut prononcée par le pasteur TH. GÉROLD et imprimée, Strasbourg, 1901, in-5°, 12 p.

(²) Il retrouvait d'ailleurs à Versailles une colonie alsacienne, M. ERNEST LICHTENBERGER, professeur à la Sorbonne, le docteur RIST, M. HATT-BOYÉ, Mme AUGUSTE JUNDT, veuve du professeur à la Faculté de théologie protestante; souvent on faisait en commun des excursions dans les bois environnants qui rappellent les Vosges. A Versailles aussi il y avait GABRIEL MONOD. Puis à Paris REUSS ne manquait point de visiter ses vieux amis de Strasbourg. TH. BECK, l'un des anciens du *Kränzel*, EMILE JEANMAIRE avec qui jadis il avait visité la Suisse (voir plus haut p. 9 et 11) et EDOUARD SCHURÉ, l'auteur de tant de belles œuvres d'une inspiration si élevée.

ses cours, rendre visite à ses amis de la capitale, fureter le long de la Seine dans les boîtes des bouquinistes depuis le quartier latin jusqu'à la gare des Invalides, à la recherche de quelque brochure sur l'histoire d'Alsace ou de la guerre de Trente ans : sa passion de collectionneur le tenait toujours. Et il fit ce trajet pendant vingt-six ans, jusqu'en juillet 1922.

Qu'enseignait-il dans son cours? D'abord, fidèle au programme tracé, il s'occupa des relations de la France et de l'Allemagne depuis la seconde moitié du xvi^e siècle jusqu'à la Révolution et même au delà, jusqu'en avril 1792, au moment où la France fut obligée de déclarer la guerre à la Prusse et à l'Autriche ; la seconde année il traita de la constitution intérieure et sociale du saint Empire germanique. Puis, en une première période de trois années (novembre 1898 à juin 1901), revenant à ses études spéciales, il s'occupa de l'histoire de l'Alsace pendant la Révolution française et expliqua quelques textes importants de cette histoire. Pendant la guerre à partir de novembre 1914 il reprit ce sujet. Pour chacune de ces leçons il prenait des notes abondantes ; quelques-unes étaient même rédigées presque entièrement ; puis les cours étaient enfermés dans des cartons, les pages soigneusement numérotées et il a légué tous ces cartons, d'autres encore dont il sera question plus loin, à la Bibliothèque municipale de Strasbourg, sa création. Tous ceux qui voudront s'occuper à l'avenir de l'Allemagne aux xvii^e et xviii^e siècles et de la Révolution en Alsace devront consulter ce dépôt si riche ; leur travail sera abrégé et allégé. A ces cours de l'École des Hautes-Études, il a eu la joie de former un excellent disciple. A l'aide de nombreux documents que le maître avait réunis, Gabriel Ramon écrivit son livre : *Frédéric de Dietrich, le premier maire de Strasbourg*.

Son enseignement ne fut pas sa seule occupation. Diverses commissions lui demandèrent son concours. Il fit partie de la commission de surveillance de la bibliothèque de Versailles, de la commission pour l'histoire économique de la Révolution en Seine-et-Oise. A Paris, la Société pour l'histoire du protestantisme français l'appela dans son Comité ; il assista avec régularité aux séances et dans le

Bulletin de la Société il a publié son important travail sur *l'histoire du protestantisme à Strasbourg*. Quand, au ministère de l'instruction publique, on forma en 1910, sous la présidence de M. de Brette, un Comité pour l'étude de l'histoire économique de la Révolution dans les pays qui en 1789 avaient fait partie de la France — on n'osait pas prononcer le nom d'Alsace et de Lorraine — on eut recours à lui. Le Comité ne tarda pas à être dissous, par crainte de remontrances de l'Allemagne. Peu après, Reuss fut nommé membre du Comité des travaux historiques (section d'histoire moderne).

* * *

Cette période de Versailles a été surtout pour Rod. Reuss celle des grands travaux, des vastes synthèses dans lesquelles il mettait en œuvre les notes accumulées à Strasbourg ; et c'est sur ces travaux qu'il nous faut insister.

Il avait depuis 1868 le titre de docteur de l'Université de Goettingue ; il voulut acquérir le titre de docteur d'État de France, et, encouragé par son oncle le doyen Auguste Himly, il préparait ses thèses pour la Sorbonne. Nous avons déjà parlé de sa thèse latine ; sa thèse française — la grande thèse comme nous disons — fut le premier volume de son ouvrage : *L'Alsace au XVII^e siècle*. La soutenance de ces deux thèses, en décembre 1897, fut un événement universitaire. Reuss avait alors 56 ans ; et il est rare qu'un maître de cet âge se présente devant un jury d'examen ; mais ce maître était honoré de l'estime générale, entouré du respect de tous ; on savait dans quelles conditions et pour quelles raisons il avait quitté Strasbourg. Les membres du jury se montrèrent pleins de déférence et l'auditoire s'associa par ses vifs applaudissements à leur arrêt quand, par la bouche du doyen Himly, ils déclarèrent Reuss digne du grade de docteur avec la mention *très honorable*.

Dès le mois de janvier 1899, Reuss fit paraître le second volume. Le lecteur reste stupéfait de la masse des matériaux qui ont été

accumulés, de cette foule de renseignements qui ont été réunis, chacun à sa place. Il admire aussi l'art avec lequel l'ouvrage a été construit, la suite logique des livres et des chapitres. Tout au plus pourrait-il exprimer le regret que Reuss ait pris pour cadre un siècle, de 1601 à 1700, alors que la date de 1648, celle des traités de Westphalie, marque une différence profonde entre la période précédente et la suivante et qu'en 1701 le règne et la politique de Louis XIV continuent. Mais combien passionnante l'histoire de ces cent années où l'Alsace entre en contact avec la France ! Ce ne sont pas seulement les longues guerres et les misères du peuple que Reuss nous raconte, les territoires entre lesquels la province se partage qu'il nous énumère, les rouages administratifs qu'il fait jouer devant nous ; c'est l'âme même des Alsaciens du xvii^e siècle, leurs passions, leurs joies, leurs tristesses qu'il nous fait connaître. L'auteur s'est assimilé cette âme. Cet Alsacien de la fin du xix^e siècle est devenu l'Alsacien du xvii^e siècle et c'est jusqu'à un certain point lui-même qu'il nous dépeint en son livre.

L'ouvrage pourtant fut attaqué et il fut attaqué des deux côtés. En Allemagne on accusa l'auteur de chauvinisme français, puisqu'il nous montrait dans sa conclusion l'Alsace unie à la France, au moment de la Révolution de 1789, par la communauté de sentiments et d'aspirations d'une façon plus étroite que n'aurait pu faire la communauté de langue ou d'habitudes : « Dans notre histoire, écrit Reuss, il y a eu un jour, une heure où l'Alsace n'a plus été française par droit de conquête, par indifférence ou par lassitude, mais où son cœur s'est donné librement à cette France qui, sur les ruines du vieux monde féodal, lui révélait un idéal nouveau de fraternité et de justice ». En France au contraire le volume choquait ceux qui, simplifiant vraiment trop l'histoire, s'imaginaient que les Alsaciens se sont jetés au xvii^e siècle dans les bras de la France libératrice ; et le livre de Reuss leur montrait les méfaits des Français en Alsace, les villes de Haguenau, de Wissembourg, de Barr systématiquement brûlées par eux encore à l'époque de la guerre de Hollande ! Puis surtout la plupart des historiens d'outre Vosges vantaient la tolérance religieuse de Louis XIV en Alsace, parlaient de l'édit de Nantes respecté dans la nouvelle province.

Reuss leur montrait que jamais dans la province l'édit de Nantes n'a été appliquée, que l'Alsace continuait de vivre suivant le principe germanique du *cujus regio, ejus religio* et de l'année décrétoire, 1^{er} janvier 1624, que dans les États catholiques d'Alsace tout exercice du culte protestant fut interdit, qu'aucun protestant n'eut même le droit d'y résider en vertu d'une stipulation formelle de la paix de Munster, que dans les États protestants le monarque introduisit des familles catholiques auxquelles les habitants furent obligés de céder le chœur de leurs églises, qu'il y favorisa de toutes manières les conversions, que jusque vers 1750 il y eut une véritable persécution des protestants. Il renversait ainsi les opinions reçues ; et la légende d'un Louis XIV tolérant, respectueux des droits des protestants d'Alsace continue de courir, comme le prouvent de récents débats à la chambre des députés. L'Académie des inscriptions et belles-lettres qui sait son histoire n'hésita pas à accorder d'un consentement unanime à Rod. Reuss la plus haute récompense dont elle dispose et il me plaît de citer le jugement porté sur son œuvre par son vice-président, M. de Lasteyrie dans la séance publique du 16 novembre 1900. « Toutes les qualités de l'historien, M. Reuss les possède ; mais il en est une, la plus rare, la plus difficile à atteindre en un pareil sujet et qu'il possède à un suprême degré, c'est l'impartialité. Jamais, dans la peinture des abus qu'il décrit ou dans l'exposé des luttes religieuses et des déplorables excès causés par l'ignorance ou la superstition il ne perd de vue le noble idéal qu'il s'est tracé. Il s'est promis d'être toujours « historien, rien qu'historien » ; il dédaigne les tirades faciles et les déclamations par lesquelles les politiciens et les rhéteurs sollicitent les applaudissements de la foule ; il ne cède même pas à la tentation de faire vibrer nos cœurs par des allusions à des événements encore présents à nos mémoires ». Et cela est fort bien dit. De son côté la Société industrielle de Mulhouse dont Reuss était membre d'honneur et qui continua de suivre ses productions avec une déférente sympathie lui décerna en 1900 sa grande médaille d'or pour l'ensemble de ses travaux sur l'histoire d'Alsace.

Après le vigoureux effort fait pour écrire les deux gros volumes de

l'Alsace au xviii^e siècle, Reuss avait certes le droit de se reposer ; mais de repos il ne lui fallait point parler. Tous les jours de sa vie, toutes les soirées jusqu'à une heure avancée de la nuit il a lu et écrit¹. Sa devise était : *nulla dies sine linea* et en réalité c'est plusieurs pages qu'il écrit par jour. Il est sollicité du reste par les directeurs de toutes les revues s'occupant de l'histoire de l'Alsace, les *Annales de l'Est*, la *Revue Alsacienne*, et surtout la *Revue d'Alsace* qu'il s'agissait de continuer après la mort de Liblin. Il exposa précisément l'histoire de cette dernière Revue dans un très curieux article qui servit de préface à

(¹) Extrait d'une lettre à M. Gérold du 30 décembre 1902.

« Je quitte rarement mon cabinet avant 11 heures 1/2. C'est à ce moment que je travaille le mieux, soit que je prépare mon cours, soit que je coupe des volumes, en nombre effrayant, pour mes Revues. Mon dernier Bulletin pour la Revue historique m'a obligé de lire (pour 25 pages de texte !) 16.800 pages !! Tu comprends que cela prenne du temps, malgré l'habitude du métier ».

Autre lettre au même du 16 février 1904 ; elle nous montre bien son genre de vie à Versailles :

« A défaut du lait de poule et du bonnet de nuit du pauvre vieux chansonné par Béranger, je deviens fanatique de ma robe de chambre et de mes pantouffles, et quand il vente, pleut et neige, comme aujourd'hui, je m'enfonce avec volupté dans mon fauteuil et, selon mon humeur, je lis des romans ou j'abats de la besogne scientifique. Ayant terminé hier un article de 20 pages sur la capitulation de Baylen (1808) pour la *Revue historique*, un autre article plus court pour le *Bulletin du protestantisme français*, ayant expédié à Chuquet une douzaine d'articles et d'articulets pour la *Revue critique*, bâclé même une espèce d'article (extrait d'un alsatique) pour le *Kirchenbote*, j'ai cru pouvoir me permettre aujourd'hui un jour complet de repos et un menu littéraire, très correct d'ailleurs et honnête, le nouveau roman de Rod dans la Revue des Deux-Mondes, *Un vainqueur*, la lecture d'une nouvelle d'Otilie Wildermuth à moi faite par ma chère épouse, pendant que je triais machinalement des papiers, enfin la lecture de cinq à six journaux religieux, politiques et littéraires et la conférence de Holtzmann dans le *Kirchenbote*. Maintenant j'écris quelques lettres aux amis, avant de me mettre à une nouvelle tâche qui est d'extraire d'un tas de vieux papiers malpropres, que m'a passés John Viénot, la matière d'un article pour la *Revue chrétienne* ».

la table générale des 40 volumes — table établie par H. Weisgerber — et il raconta la biographie si curieuse de Liblin¹, le vieux républicain de 1849 qui trouva moyen de gagner quelque argent avec sa Revue en n'envoyant point les épreuves aux auteurs, pour éviter tous frais de correction. Le P. Ingold, après la mort de Liblin, rendit à la *Revue* une belle tenue ; mais en 1906, pour une question qui opposait les Français les uns aux autres, Reuss cessa toute collaboration et interrompit le récit du voyage d'affaires que fit en Espagne, au début du XVIII^e siècle, le commerçant strasbourgeois Jean-Eberhardt Zetzner².

C'est de cette période que date son joli petit volume : *Histoire d'Alsace*, œuvre de vulgarisation qui devait rendre son nom populaire. Il l'avait écrit pour la collection : *Les vieilles provinces de France*, à la demande de M. Albert Petit qui avait lui-même ouvert la série par une *Histoire de la Normandie*. Pour ce livre, Reuss n'avait qu'à résumer les nombreux articles qu'il avait consacrés à sa province natale. Il y rappela d'abord que l'Alsace avait fait partie de l'ancienne Gaule, puis du royaume franc des Mérovingiens et des Carolingiens. Il parle de l'antique gloire d'*Argentoratum*, des séjours de Childebert II à Marlenheim, de la trahison du champ du mensonge, des serments de Strasbourg ; il passe plus vite sur la période germanique, en montrant toutefois les influences françaises qu'on retrouve tout ensemble dans l'œuvre poétique de Gottfried de Strasbourg et dans la sublime cathédrale. Mais, ainsi qu'il convenait pour une telle collection, il insiste surtout sur la période française, sur la pénétration française en Alsace ; et, dans la partie consacrée à la Révolution, il nous donne d'avance les conclusions générales du grand ouvrage qu'il préparait et qu'il ne lui a pas été donné de faire paraître. Il arrêta le volume à l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne et y inséra comme conclusion la protestation d'éternel attachement du pays à la mère-patrie que nos députés firent entendre à l'assemblée de Bordeaux avant de quitter l'enceinte où

(1) Bibliographie, n° 100.

(2) Bibliographie n° 114, 115, 118. Plus tard, en 1913, il publia dans l'original allemand le récit du voyage. Bibliographie, n° 131.

ils n'avaient plus le droit de siéger. L'œuvre, parue en 1912, eut le plus grand succès. Quand la guerre éclata, tous les Français voulaient connaître cette question d'Alsace que les Allemands, en déchaînant la guerre, avaient à nouveau posée devant le monde. En 1916, Reuss ajouta à la dixième édition un nouveau chapitre où il racontait l'histoire du pays pendant les tristes années de la domination allemande — il avait exposé cette histoire dans une charmante conférence faite à Versailles — et les éditions se succédèrent. Après la Délivrance, le chiffre en était arrivé à dix-neuf. Les érudits allemands sont jaloux du succès de ce livre, alors que leurs volumes sur l'Alsace ne trouvent, disent-ils, que l'indifférence du public.

Ecrire cette Histoire d'Alsace fut un plaisir et comme un jeu pour Rodolphe Reuss. Ses préoccupations allaient au grand ouvrage qu'il méditait : l'histoire de l'Alsace sous la Révolution. Une telle histoire fait entièrement défaut. Le livre de Seinguerlet n'est qu'une esquisse où quelques épisodes seuls sont mis en lumière ; les monographies faites par quelques membres du clergé catholique sont, à quelques exceptions près, gâtées par la haine contre le mouvement révolutionnaire et une incompréhension de ce que ce mouvement présentait de noble et de généreux. La Révolution se résume pour eux dans les pires excès de la Terreur. Reuss veut avant tout connaître les sources de cette histoire ; il rassemble la collection des journaux de l'époque et ces nombreux pamphlets qui poussaient alors sur le pavé des villes et dont quelques-uns seulement sont réunis dans le *Livre bleu*. Mais c'est aux archives surtout qu'il recourt. Il avait déjà exploré les archives municipales de Strasbourg ; désormais, à chaque fois qu'il vint en vacances au Neuhof, il passa ses journées aux archives départementales soit dans l'ancien local de la rue Brûlée ou dans le nouveau bâtiment de la rue Fischart ; et la plume en main il analysa les centaines de volumes des procès-verbaux des administrations départementales qui se sont succédé dans le Bas-Rhin depuis 1790 jusqu'au 18 brumaire de l'an VIII ; il parcourut aussi quelques volumes des administrations de districts qui ont duré de 1790 à l'an III et certains

registres des municipalités cantonales de l'an III à l'an VIII. Il avait commencé le même travail de dépouillement pour le département du Haut-Rhin ; mais il ne l'a pas achevé ; ses analyses s'arrêtent au milieu de l'année 1793. Puis des copies qu'il avait prises, il dressait une table par ordre de matières, recopiait sur des fiches sa copie et il a ainsi formé près de quatre-vingts cartons sur toutes les matières qu'il avait trouvées sur son chemin : histoire des localités ou biographies par ordre alphabétique, agriculture, commerce, industrie, Juifs, etc., etc. C'est des dossiers établis de la sorte qu'il a tiré son livre : *Les églises protestantes d'Alsace pendant la Révolution*¹ ou ses *Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution*². Or, tous ces cartons soigneusement classés sont aujourd'hui à la bibliothèque municipale de Strasbourg à laquelle il les a légués avec ses cours à l'École des Hautes-Études. Celui qui voudra écrire tel ou tel chapitre de la Révolution en Alsace les y trouvera soigneusement classés. Que n'a-t-il pu écrire lui-même cette histoire dont il avait réuni tous les matériaux ?

* * *

Au début de juillet 1914, Reuss se reposa quelque temps à Merlimont-Plage ; et c'est là qu'il rédigea son article : « Mes débuts littéraires », que nous publions au début de ce fascicule. Puis il vint, comme d'habitude, passer ses vacances au Neuhof ; ses fils dont l'un était capitaine n'obtenaient que rarement et difficilement des permissions de séjour ; deux d'entre eux avaient fondé un foyer et étaient pères de famille. C'est au Neuhof que l'ordre de mobilisation surprit Rod. Reuss et je laisse à deviner quels sentiments devaient partager son âme en ces journées tragiques. Il se rend à la mairie de Strasbourg pour obtenir des laissez-passer : le maire, Dr Schwander, lui fait

(1) Bibliographie n° 117.

(2) Bibliographie n° 123.

aussitôt fournir par la police un ordre d'expulsion dans les vingt-quatre heures. Il put ainsi le 2 août 1914, avec sa femme et une vieille bonne, prendre un train à Kehl qui les conduit à Leopoldshöhe ; de là, ils sont tous les trois obligés de se rendre à pied jusqu'à Bâle, après avoir perdu tous leurs bagages. Mais en Suisse les communications sont interrompues à cause de la double mobilisation française et suisse ; ce n'est qu'au bout de quelques jours que, par un train organisé par le consul général de France à Genève, ils peuvent regagner Paris et Versailles où ils retrouvent leur fille rentrée d'Engadine, leur second fils Paul qui bientôt ira rejoindre comme réserviste son régiment en Normandie et le plus jeune Armand qui, exempt de tout service militaire, vient de s'engager dans le régiment de son frère, le capitaine Edouard, du 35^e. Ils y reçoivent aussi des nouvelles du capitaine ; mais celui-ci ignore le sort de sa femme, surprise elle aussi par la mobilisation à Sainte-Marie-aux-Mines, d'où elle est originaire.

Je tire tous ces renseignements d'une lettre que Reuss a adressée à son vieil ami Ducros à Aix en date du 15 août 1914 ; et de cette lettre je tire l'admirable extrait qui suit :

J'ai simplifié ma vie par la pensée ; j'ai fait le sacrifice de mes manuscrits perdus dans ma fuite, de mon vieux Neuhof où bivouaquent les Teutons et qu'ils brûleront peut-être : j'ai fait même au fond de mon cœur le sacrifice de mes trois fils que j'offre à la patrie. Si seulement tout cela peut aboutir à la victoire et s'il m'est donné de voir la terre natale revenir, après un demi-siècle d'exil, dans les bras de la France ! Quand j'ai lu à Genève que les Français étaient entrés dans Mulhouse, j'ai pleuré de joie.

Il a offert ses trois fils à la France ! Et ces trois fils vont mourir pour elle. Déjà ses lettres suivantes à M. Ducros sont encadrées de noir. Son second fils Paul, sorti le premier de l'École d'électricité de Paris et ingénieur de la Compagnie Thomson-Houston, a disparu dans la nuit du 25 au 26 septembre 1914 à Cauroy-les-Hermonville dans la Marne près de Reims et quelque temps après arriva la nouvelle de sa mort ; et dans cette même nuit où Paul Reuss mourait, sa femme à Osse, dans le Béarn, mettait au monde son troisième enfant. Puis

dans ses lettres, Reuss s'inquiète du sort de ses amis à Strasbourg de Gérold, de Zwilling ; il déplore le sort des Alsaciens qui ont des enfants dans les deux camps : le frère doit se battre contre le frère. Il communique à Ducros les nouvelles qu'il a reçues, lorsqu'en novembre sa belle-fille, la femme du capitaine, a pu enfin quitter Sainte-Marie-aux-Mines : il a appris que le Neuhof est toujours debout, mais que les militaires qui l'occupent se sont servis des meubles pour se chauffer. « Qu'ont-ils fait de ma très précieuse collection de livres et brochures sur la guerre de Trente ans et de ma collection de 32.000 portraits, entassés dans une mansarde. Je suis résigné d'avance à tous les sacrifices de ce genre, si par eux je pouvais voir se réaliser le rêve de mon âge mûr et de ma vieillesse et que le cri de l'Italie de 1848, *Fuori i Barbari*, se réalise pour l'Alsace de 1915 » (26 novembre 1914). En janvier 1915, il reprend ses cours à l'école des Hautes-Études et il poussait l'histoire de l'Alsace sous la Révolution : c'est à cette Alsace que vont toutes ses pensées. L'Alsace ne fut pas encore délivrée en 1915, comme Reuss l'espérait ; cette année il ne put pas encore revoir le Neuhof ; il passa ses vacances à Versailles ; là il apprit coup sur coup la nouvelle de la mort de son fils aîné et de son plus jeune fils. Il s'était réjoui de les savoir au même régiment et voici qu'ils ont été tués au même endroit à 24 heures de distance. Edouard avait été un brillant élève de Saint-Cyr, sous-lieutenant et lieutenant au 35^e régiment d'infanterie à Belfort, celui qui était le plus rapproché de l'Alsace, puis professeur d'allemand à Saint-Maixent et à Saint-Cyr ; promu capitaine, il était retourné à Belfort, était entré à Mulhouse en août 1914, à la tête de ses hommes. Le 25 septembre 1915 il est tué en Champagne d'une balle à la tête, au moment où il examine le terrain pour lancer la vague d'assaut ; et le lendemain son frère Armand, peintre d'un joli talent, est frappé à son tour ; ils reposent l'un à côté de l'autre au Calvaire de Souain. Le sacrifice a été complet ; Reuss, comme d'avance, les avait donnés à la patrie. Contre la douleur il se raidit et se remit au travail. Il recommença en novembre son cours à l'École des Hautes-Études, sans faire aucune allusion à son triple deuil ; et il trouva sa consolation dans la pensée que ses fils

avaient fait leur devoir, dans l'espérance que leur mort ne serait point vaine et que bientôt l'Alsace serait délivrée, et aussi dans la résignation aux décrets supérieurs de la Providence.

* * *

La délivrance de l'Alsace se fit encore attendre. Avant qu'elle ne vînt, Reuss fit encore, à deux reprises en 1916-1917, en 1917-1918, son cours à l'École des Hautes-Études. Il publia à la demande de son ami l'éditeur Fischbacher des brochures de propagande : *La France et l'Alsace à travers l'histoire*¹ pour accompagner une reproduction du texte original de la Capitulation de Strasbourg en 1681 et de celui de la déclaration faite le 17 février 1871 à l'Assemblée de Bordeaux par les députés d'Alsace-Lorraine, « chiffons de papier qui n'ont pas été déchirés » ; *la question de l'Alsace-Lorraine* dans la série « Voix d'Alsace et de Lorraine »² ; il collabora à l'Almanach de la ligue d'Alsace et de Lorraine, paru sous la direction de M. Charles Andler. Enfin le 11 novembre 1918 l'heure de la Justice sonna. Ce jour-là Rodolphe Reuss, Charles Schmidt et moi-même nous avons été convoqués par le Directeur des archives nationales, M. Ch.-V. Langlois à une commission chargée de prendre des mesures de conservation pour les archives d'Alsace-Lorraine qui allaient redevenir françaises : Reuss et moi nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre ; les sacrifices faits pendant la guerre n'ont donc pas été inutiles. Quelques jours plus tard, le 29 novembre 1918, il écrivait au pasteur Th. Gérold cette lettre qui nous fait bien connaître ses sentiments et que nous avons été autorisé à publier :

Bien cher ami,

Je viens de recevoir une lettre de Zwilling (3), la première qui m'arrive de Strasbourg (après six jours de voyage) et qui me donne de bonnes nouvelles

(1) Bibliographie n° 137.

(2) Bibliographie n° 141.

(3) Sous-directeur du Gymnase, ancien membre du *Kränzel*, mort en 1923.

de toi et de Mlle Lilli ⁽¹⁾. Je t'avais écrit, dès la nouvelle de l'arrivée de nos poilus dans les environs de la ville, quelques mots pour te dire toute ma joie et m'enquérir de toi et des tiens. Mais comme le service postal n'était pas encore réorganisé, j'ignore si mon message t'est parvenu et j'éprouve le besoin de te répéter l'assurance de la joie profonde (d'autant plus profonde que je n'osais encore l'espérer pour moi-même) devant ce renversement inouï qui s'est produit dans la situation mondiale depuis cinq mois et qui aboutit au triomphe de la Justice éternelle. Cela permet, Dieu merci, de croire encore à la Providence. Te voilà récompensé de tant d'ennuis, de tant d'avanies, de tant de persécutions subis pour la bonne cause ⁽²⁾, et tu sors de ce cauchemar, qui nous a hantés si longtemps, grandi dans l'opinion de tous les meilleurs de nos concitoyens. J'apprends avec plaisir, par la lettre de Zwilling que tu as présidé le service d'action de grâces au Temple-Neuf : quel inoubliable moment cela a dû être pour toi et tes auditeurs ! Comme j'aurais voulu être au pied de ta chaire, me souvenant du discours que tu fis en septembre 1910, au 40^e anniversaire de la capitulation de Strasbourg. Qui aurait espéré alors que, huit ans plus tard, à l'élégie de l'affliction succéderait le *Te Deum* de la libération du joug ennemi ? Ménage pourtant tes forces, cher octogénaire ; nous ne sommes plus jeunes, et moi du moins je sens diminuer notablement mes forces physiques, encore que j'aie assez bien passé par ces années de restrictions (et non pourtant de jeûne absolu) et de privations diverses.

Tout cela est oublié, bien oublié dans l'enthousiasme débordant de la victoire finale et, si ce n'était la mort de mes trois fils dont notre cœur ne se consolera jamais, je ne regretterai pas même cette guerre qui, par la force brutale et le monstrueux orgueil de l'Allemagne, a régénéré la France presque malgré elle, l'arrachant à la frivolité de la politique et des plaisirs, l'obligeant à montrer à l'Europe, au-dessous de ses apparences frivoles, une France capable encore d'énergie, d'endurance et de vertus héroïques, digne de vaincre avec l'Angleterre et l'Amérique et les petits peuples menacés comme elle d'être engloutis par le monstre pangermanique. Mais ma douleur profonde s'adoucit maintenant à l'idée que ceux que nous avons perdus ne sont pas morts en vain, qu'ils ont succombé pour une grande cause, qu'ils se sont sacrifiés de bon cœur et que le rêve le plus ardent qu'ils nourrissaient en allant à la bataille, la délivrance de leur terre natale, est aujourd'hui réalisé, que le

⁽¹⁾ Mlle Gérold.

⁽²⁾ On sait que M. Gérold fut condamné à la prison par les tribunaux allemands pour avoir porté des paroles de consolation à des blessés français ; on n'osa pourtant point exécuter la sentence.

drapeau tricolore flotte sur la cathédrale, que l'Alsace est rendue à la mère patrie. C'est en pleurant que j'ai lu dans les journaux les récits de la rentrée de nos soldats à Metz, à Mulhouse, à Colmar et à Strasbourg et j'ai frémi d'allégresse en voyant qu'on avait traîné le torse du vieux Guillaume, insolemment dressé dans la ville bombardée par ses ordres, aux pieds de Kléber. Il y a une Justice immanente ; j'y crois maintenant plus que jamais.

Ce n'est pas le moment encore de parler d'affaires personnelles ; quand les services postaux seront tout à fait réorganisés, je t'enverrai quelques brochures écrites durant la guerre dans lesquelles je plaidais la cause de l'Alsace et la dernière édition de ma petite *Histoire d'Alsace* (la 14^e) ; dans les dernières éditions, depuis 1916, j'avais ajouté la période de 1871 à 1914. Maintenant, si je vis encore quelques mois, je pourrai y ajouter, d'un cœur joyeux un dernier chapitre. *La guerre de délivrance*. Zwilling m'écrit que notre pauvre Neuhof est en assez piteux état ; du moins il n'est pas vendu ; c'est quelque chose et quand j'y reviendrai (au printemps prochain), je n'aurai plus besoin d'adresser un *Anmeldungsschein* à un commissaire de police boche.

Th. Beck¹ et Jeanmaire² que j'ai vus ces jours-ci se sont informés avec bien de la sollicitude de toi et m'ont chargé de leurs amitiés pour toi. J'espère qu'il n'est pas mort trop d'amis et connaissances durant ces deux dernières années où nous n'avons osé écrire aux amis et parents, même par la Suisse, de peur de leur créer des ennuis. Salue de ma part ceux qui se souviennent de ton vieux et fidèle ami qui t'embrasse.

ROD. REUSS.

Dans la 15^e édition de l'*Histoire d'Alsace* parue en 1919, Reuss ajoute, comme il l'a annoncé dans la lettre à Gérold, un nouveau chapitre, sous ce titre modifié : *L'année de la délivrance* et, à la fin de la préface, nous lisons : « Représentants clairsemés déjà de la génération qui vécut en pleine conscience l'Année Terrible, survivants fatigués de ce demi-siècle d'épreuves, nous continuons à pleurer les chers morts qu'a coûtés la Délivrance ; mais nous pouvons maintenant nous endormir en paix ».

(¹) Directeur de l'École alsacienne dont il a été question plus haut.

(²) Emile Jeanmaire, ancien professeur au lycée de Douai et du Havre, alors retraité à Paris, mort en 1925.

Reuss continua pourtant à étudier. Sans doute il renonça à se rendre à Paris deux fois par semaine pour son cours à l'École des Hautes-Études ; il n'y alla plus d'abord qu'une fois, puis il abandonna tout son enseignement à son suppléant, M. Louis André, auteur d'une très bonne thèse sur les *Réformes militaires de Le Tellier*. Il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur dans son cabinet de Versailles. C'est à ce moment qu'à la demande pressante de l'éditeur Fischbacher, son ami, il écrivit son *Histoire de Strasbourg*. Déjà dans ses précédents ouvrages il avait comme semé des fragments de cette histoire ; mais sa tâche ne consistait pas seulement à les réunir et à les ramener aux mêmes proportions. Il lui fallait étudier des épisodes qu'il n'avait pas encore traités : il s'y appliqua avec beaucoup de soin. Lisez en son volume les pages qu'il a consacrés au procès du préteur royal François-Joseph de Klinglin en l'année 1752 ; cette triste affaire aux incidents multiples est exposée, après une étude minutieuse des pièces, avec une clarté remarquable. Reuss nous a donné une œuvre bien composée, harmonieuse, animée d'un même souffle. Il n'a point voulu faire une description des monuments de la cité, reprenant le travail de Piton ; il a aussi évité les discussions érudites sur les origines de l'antique constitution si compliquée de la petite République ; son volume est une histoire de Strasbourg sans épithète ; c'est une narration élégante des événements dont la cité a été le théâtre depuis sa lointaine fondation jusqu'à sa réunion à l'Allemagne en 1871, une narration que tout lecteur peut suivre et qu'il suit avec passion. Nous n'avons qu'un regret à exprimer ; c'est que le récit s'arrête en 1871. La vraie conclusion ne devait point être l'arrachement de Strasbourg à la France, après l'affreux bombardement, mais l'entrée des troupes françaises dans la ville le 22 novembre 1918 : c'est à cette date qu'eût sonné haut et clair le cri de : Vive la France à jamais ! par lequel Reuss termine son volume.

En décembre 1921, son éditeur M. Fischbacher, à l'insu de l'auteur, envoyait à l'Académie française les quatre exemplaires que doivent déposer les candidats au prix Gobert ; dans l'été suivant, M. Reuss apprit que le grand prix de 9.000 francs lui était décerné. Le baron Gobert

avait voulu que ce prix fût attribué « au morceau le plus éloquent de l'histoire de France » paru l'année précédente. L'histoire de Strasbourg était redevenue une page de l'histoire de France et Reuss l'avait écrite avec cette véritable éloquence qui vient du cœur. Le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Frédéric Masson, sut rendre justice à ce volume « qui, dit-il, concentre l'expérience d'une longue vie laborieuse et l'ardeur d'une âme toute française. Les chapitres consacrés à la Réforme, ceux sur la constitution de cette ville qui, comme le dit M. Reuss, « n'a prêté serment à aucun roi, à aucun Empereur » et qui demeurait, après des siècles de luttes intérieures, la *Civitas Argentoratensis* libre et forte, orgueilleuse si justement de ses libertés, sont d'un véritable historien ».

D'autres honneurs vinrent tout naturellement à Reuss. Quand se constitua l'Université de Strasbourg, elle voulut que Reuss lui fût attaché au moins par les liens de l'honorariat, puisque son âge — il allait devenir octogénaire — ne lui permettait plus d'y enseigner. Il fut très sensible à cette distinction, qui lui était bien due, à lui qui avait refusé tout poste dans l'Université allemande. En février 1919, il était nommé chevalier de la légion d'honneur. Quatre années après, le 24 février 1923, ses amis et admirateurs apposèrent dans la cour de la bibliothèque municipale une plaque rappelant que la bibliothèque « détruite en 1870 par les projectiles allemands fut par lui reconstituée » et que « ses trois fils au cours de la grande guerre sont morts pour la France ». Peu de jours après, il apprit sa promotion au grade d'officier de la légion d'honneur.

La délivrance de l'Alsace lui permit de revoir le Neuhof. Il y passa à cinq reprises ses vacances en 1919, 1920, 1921, 1922 et 1923. La propriété avait été bien saccagée pendant la guerre ; les soldats allemands, comme il a été dit plus haut, y avaient commis toutes sortes de méfaits ; après eux elle fut occupée par un établissement d'orphelins. Il fit faire les réparations les plus urgentes et s'y installa tant bien que mal. Il y retrouva au moins tous les souvenirs du passé, ceux des parents, des amis qui n'étaient plus ; ses fils n'étaient point là ; mais il était entouré de ses quatre petits-enfants, sa joie, sa con-

solation ; puis demeuraient les frondaisons du jardin, les sapins à l'ombre desquels il aimait à se reposer. Ses premières vacances au Neuhof s'écoulèrent avec rapidité. Sur la terre natale il puisait des forces nouvelles pour le travail de l'hiver.

Ce qu'il rêvait de faire, c'était de donner comme pendant à *l'Alsace au XVII^e siècle* l'Histoire de l'Alsace sous la Révolution pour laquelle il avait constitué tant de dossiers, sur laquelle il avait rédigé à peu près complètement près de 200 leçons, plus de 4.000 pages de son cours à l'école des Hautes-Études. Mais il comprit que la vie lui était désormais mesurée, que le temps lui faisait défaut pour terminer une telle œuvre; et alors il voulut au moins exposer deux épisodes de son travail : *La constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace de 1790 à 1795*¹; *La grande fuite de décembre 1793 en Alsace*²; nous nous sommes empressés d'accueillir ces travaux dans les *Publications* de notre Faculté des lettres auxquelles ils font honneur. Reuss a tenu à donner tous les documents qu'il avait trouvés sur ces sujets ; il n'en omet aucun, sinon peut-être les pamphlets qui lui paraissaient trop cyniques ou les chansons trop ordurières ; ces trois tomes sont un répertoire de faits absolument complet pour le Bas-Rhin, complet pour le Haut-Rhin jusqu'en 1793 ; et tous les critiques s'accordent à leur reconnaître cette qualité : mais ils font aux appréciations de l'auteur des reproches en un sens opposé. Les uns³ prétendent que les préventions de Reuss contre les Jacobins ont vicié ses jugements : il aurait flétri avec trop de passion les excès de la Révolution nécessaires pour sauver la France des dangers qui l'assaillaient de tous côtés ; les autres⁴, d'un ton plus vif, l'accusent d'avoir été

(1) Bibliographie, n° 148.

(2) Id., n° 150.

(3) A. MATHIEZ dans les *Annales historiques de la Révolution française*, septembre-octobre 1924.

(4) E. LAVAQUERY, dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, juillet-septembre 1924, p. 379. Voir aussi le compte rendu d'E. Welwert dans la *Revue critique* du 15 février 1925. On peut s'étonner du ton de cet article dans une Revue dont Reuss avait été le plus ancien et le plus fidèle collaborateur.

injuste aux prêtres catholiques persécutés pour leur foi, « d'avoir adopté un peu sommairement la psychologie aveugle et passionnée des salles de rédaction ou des clubs » Reuss s'est montré dans ces volumes comme dans toute sa vie un libéral, un bon Français, qui souhaitait avant tout l'absorption de l'Alsace dans la France. Il devait, d'un côté, s'élever contre les mesures violentes prises par un Saint-Just pour la « francilisation » de l'Alsace, puisqu'elles retardèrent l'assimilation, de l'autre s'indigner des appels faits par quelques prêtres insermentés à des puissances du dehors, de cette émigration de populations fanatisées, suivant chez lui un ennemi vaincu sur le sol de l'Alsace. Reuss du reste en tous ses écrits a proclamé que la Constitution civile du clergé était l'une des grandes fautes de la Constituante, puisqu'elle allait diviser la France en deux camps ennemis et qu'il n'appartenait pas au pouvoir civil de fixer tel mode de nomination des évêques et des prêtres non plus que les circonscriptions ecclésiastiques. La Révolution de 1790, à l'exemple de l'ancienne royauté absolue, prétendait plier l'Église à ses lois. Et peut-être est-ce la République qui a trouvé le 3 ventôse an III la vraie solution : la séparation de l'Église et de l'État, l'Église libre dans l'État libre ; mais peut-être ici dépassons-nous la pensée de Reuss. Rappelons seulement encore le jugement porté sur la *Constitution civile du clergé en Alsace*, dans un recueil de tendance catholique, par un historien fort compétent, M. Pisani : « livre admirablement composé où de précieux documents sont utilisés par un savant hors de pair¹ ».

Cependant la santé si robuste de Reuss s'altérait. Déjà le 15 décembre 1918, au lendemain du triomphe, il écrivait à son fidèle ami Gérold :

« J'ai bien caressé quelquefois le rêve de finir mon existence dans l'une des maisons de la place Saint-Thomas et, sans la guerre de 1870, j'aurais pu sans doute arriver à la chaire du bon papa Stahl² ; mais maintenant

(¹) dans le *Polybiblion*, juillet 1924.

(²) Au séminaire protestant où Charles-Auguste Stahl enseignait l'histoire.

je suis trop vieux pour me laisser aller à de telles rêveries ; encore si le jour de la victoire était survenu 10 ou 15 ans plus tôt, j'aurais pu essayer de commencer une 3^e fois ma carrière. Mais je me sens trop cassé pour l'action, et les terribles épreuves des dernières années ont singulièrement déprimé ma force de volonté, comme cassé mes forces physiques ».

Mais la victoire de la France, la joie de se retrouver en Alsace au milieu d'amis très chers lui donnèrent comme un sursaut d'énergie.

Aux vacances de 1922, pendant un court séjour qu'il fit à Solbach, l'un des villages du Ban-la-Roche où le souvenir du pasteur Oberlin est demeuré vivant, il fut pris d'une crise cardiaque ; les soins dévoués du médecin de Rothau, l'un de ses anciens élèves du Gymnase, qui chaque jour le vint visiter sur la hauteur, réussirent à le sauver. Nous le revîmes au Neuhof en août 1923 ; mais il était profondément atteint dans son être. Après son retour à Versailles, il lui fut impossible de travailler comme par le passé ; d'une main tremblante, il corrigea encore les épreuves de la *Grande Fuite*, écrivit quelques comptes rendus pour la *Revue historique* ; il lut aussi quelques romans anglais, ce qui était sa grande distraction lorsqu'il se sentait fatigué. Il s'inquiéta du sort de ses papiers, exprima le désir que la bibliographie qu'il avait dressée de ses œuvres fût publiée et écrivit en tête ce titre : « Soixante années d'activité scientifique et littéraire 1864-1924 », plaçant de la sorte en 1924 le terme de sa vie. Les souffrances physiques ne lui furent pas épargnées : « Il faut se résigner, écrivait-il, au sort que nous fait le Destin ; il n'est pas bon de devenir trop vieux : on n'a plus la force de résistance nécessaire pour narguer les misères de l'existence. » Le 11 mai, il voulut encore remplir ses devoirs d'électeur ; mais à peine eut-il fait quelques pas au-dehors qu'il fallut le ramener à la maison. Il supporta ses maux avec vaillance et résignation, admirablement soigné par sa femme et sa fille. Le dimanche matin, 3 août, il dicta encore quelques lettres, reçut dans l'après-midi la visite de M. Bémont, son collègue à l'École des Hautes-Études, directeur de la *Revue historique* dont pendant quarante-huit ans il avait été le fidèle collabo-

rateur et les deux amis s'entretinrent longuement. Deux jours plus tard, Reuss s'alita pour ne plus se relever. Il s'éteignit le 16 août 1924 dans sa quatre-vingt-troisième année. On était alors en pleines vacances. Presque tous ses collègues et amis étaient dispersés. Le convoi funéraire fut des plus simples. Sur la tombe au cimetière de Montreuil à Versailles, M. Bémont lui adressa le dernier adieu et se fit l'interprète des regrets unanimes. La nouvelle ne fut connue qu'assez tard à Strasbourg et y causa une émotion profonde. Un grand Alsacien disparaissait, un homme qui avait profondément aimé l'Alsace, qui ne séparait point cet amour de celui de la France, en qui ces deux amours se confondaient, comme l'Alsace doit se fondre avec la France. Pour l'Alsace et la France, il a vécu ; pour elles il a travaillé ; pour elles il a donné ses trois fils ; aussi au milieu de nous sa mémoire restera toujours honorée et bénie.

HOMMAGE

RENDU A

RODOLPHE REUSS

le 24 février 1923

Le 24 février 1923 a eu lieu l'inauguration de la plaque de marbre apposée en l'honneur de M. Rodolphe Reuss dans la cour des Archives et de la Bibliothèque municipales de Strasbourg. MM. Alapetite, Commissaire général de la République, Borromée, Préfet du Bas-Rhin, Charléty, Recteur de l'Académie de Strasbourg, Directeur général de l'Instruction publique en Alsace et en Lorraine, le Général Reibell, Commandant la place de Strasbourg, honoraient cette cérémonie de leur présence ; autour d'eux, les professeurs de la Faculté des Lettres, du Lycée Fustel de Coulanges, du Lycée Kléber, du Gymnase protestant, les anciens élèves de M. Reuss, ses admirateurs et ses amis étaient venus en grand nombre apporter leur hommage au probe et continu labeur du maître, à son érudition, à son œuvre, à la dignité de sa vie, à la grandeur de ses sacrifices.

La séance d'inauguration s'est tenue dans la salle publique de la Bibliothèque, sous la présidence de M. Jacques Peirottes, Maire de Strasbourg. M. Peirottes a donné successivement la parole à MM. le Dr F. Dollinger, Secrétaire général de la Société des Amis de l'Université, Georges Delahache, Directeur des Archives et de la Bibliothèque de la Ville de Strasbourg, Chr. Pfister, membre de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, et il a clos lui-même la série des discours en acceptant au nom de la Ville la plaque consacrée à l'un des Strasbourgeois qui font le plus d'honneur à Strasbourg, à l'Alsace, à la France.

Ces discours ont été édités en 1923 en une élégante plaquette par la Société des Amis de l'Université. Ils donnent de la physionomie morale

et de l'activité scientifique de Rodolphe Reuss, une image qui complète heureusement l'Autobiographie de l'auteur et l'étude de M. Pfister. Ils évoquent le souvenir glorieux des trois fils de Reuss morts pour la France.

Les Amis de l'Université, MM. le D^r F. Dollinger et Georges Delahache nous ont aimablement accordé l'autorisation de les reproduire. Nous les en remercions pour notre part et au nom des lecteurs de ce volume qui seront sans doute satisfaits de trouver ici le souvenir de cette belle cérémonie.

Discours du Docteur F. DOLLINGER

Secrétaire général de la Société des Amis de l'Université.

Dans les batailles de plume et de parole qui, jadis, nous mettaient aux prises avec les champions de la culture allemande, nos adversaires ne croyaient pas nous porter de coup plus sensible qu'en opposant à ce qu'ils appelaient la stérilité intellectuelle de l'Alsace française la magnifique floraison des penseurs, des écrivains, des poètes qui avaient illustré les fastes de l'Alsace germanique. — Nous n'étions pas à court de répliques. Nous invoquions les théologiens, les jurisconsultes, les naturalistes que l'Alsace des XVIII^e et XIX^e siècles avait donnés à la France ; mais, surtout, nous faisons l'appel des historiens dont le palmarès, commencé par Laguille, Grandidier et Schœpflin, venait aboutir à celui dont nous citons le nom avec un mélange d'affection et de fierté : Rodolphe Reuss !

Sans doute, nous ne pouvions claironner de grands noms de poètes. Nous concédions que l'Alsace n'avait pas enrichi la littérature française d'une épopée comparable à *Tristan et Yseult*, le chef-d'œuvre de notre Gottfried de Strasbourg. Mais — ajoutons-nous — les Alsaciens, aux grandes époques françaises, n'ont pas chanté les exploits de héros imaginaires ; ils furent eux-mêmes ces héros, et, ces exploits, ils les ont eux-mêmes accomplis.

Nous pensions aux Kléber, aux Kellermann, aux Rapp, aux Lefebvre. Nous songions aux Volontaires de 92 et aux Grognards de la Vieille Garde, obscurs héros qui, côte à côte avec leurs frères d'outre-Vosges, ont composé à leur patrie la plus merveilleuse épopée nationale.

Lorsque nous faisons ainsi le départ entre l'héroïsme qui exaltait nos cœurs et l'érudition qui contentait notre esprit, comment aurions-nous pressenti que, dans un avenir tout proche, nous pourrions célébrer l'une et l'autre gloire en invoquant un seul et même nom ! Nous voyions l'historien de l'Alsace, fidèle à la parole du poète latin, se livrer à un pieux labeur en relatant les hauts faits de sa patrie ; mais nous ne nous doutions pas qu'en même temps il accomplissait une tâche plus auguste encore : qu'il élevait, pour les donner un jour à la patrie, les trois fils dont il a dit, dans une préface émouvante, qu'ils étaient le bonheur de sa vieillesse, la fierté de sa vie !

C'est un devoir de glorifier les héros qui ont versé leur sang, qui ont donné leur vie, pour que l'histoire d'Alsace présentât le merveilleux tournant où nous cheminons aujourd'hui. C'est un devoir d'honorer le travailleur dont la longue vie de labeur fut consacrée au récit des destinées qui ont révélé, aux héros de la Grande Guerre, la valeur, la beauté de leur immolation.

Et c'est un devoir deux fois sacré de saluer avec un profond respect l'homme qui trompait ses angoisses paternelles en retraçant les fastes de sa ville natale, pendant que ses fils couraient au sacrifice, afin que l'histoire qu'écrivait leur père pût aboutir au dénouement rêvé par eux et par lui !

* * *

C'est de ce sentiment que sont nés les actes dont le résultat nous autorise à nous réunir aujourd'hui pour rendre à Rodolphe Reuss un hommage modeste sans doute, mais profondément sincère et vibrant. Je vous demande la permission de vous exposer brièvement la manière dont ce dessein a pris corps.

« Strasbourgeois, Alsaciens, dites-moi en toute conscience, si Strasbourg et l'Alsace ont rendu à cet éminent et trop modeste savant, à ce père dont les trois fils sont tombés pour vous, les hommages qu'il mérite? » Ainsi s'exprimait naguère, dans un article de l'*Alsace Française*, Mme Hélène Rosnoblet, fille du grand peintre alsacien Louis Schutzenberger, artiste elle-même et écrivain délicat.

Les mêmes regrets et la résolution qui en découle, d'autres les avaient conçus de leur côté. Mmes Fernand Herrenschmidt et Oliver Mac Connel, ici présentes, m'en voudront-elles si je révèle la substance d'une conversation qui, dans le salon de l'une d'elles, se poursuivait, un soir, entre elles et quelques hôtes, notamment M. André Hallays, le grand ami de l'Alsace, et M. Georges Delahache, à qui notre passé alsacien doit de si vivantes évocations?

Ces diverses initiatives, issues d'un même sentiment, ne pouvaient que converger vers une voie unique. Bientôt on aborde les réalisations. La *Société des Amis de l'Université de Strasbourg* met son secrétariat au service d'une entreprise qui cadre si bien avec ses aspirations. Et c'est ainsi que celui qui a l'honneur de vous présenter ce rapport a été appelé à collaborer à une œuvre que l'admiration dont il est pénétré à l'égard du grand historien de son pays natal lui rendait doublement chère. Il trouve un appui empressé, des conseils précieux auprès d'amis d'ancienne date de Rodolphe Reuss, M. le Pasteur Gérold, M. le Doyen Pfister. — M. Delahache, qui a succédé dans cette maison à Rodolphe Reuss, prend sa part du travail. Un appel adressé à un certain nombre d'amis, d'anciens élèves, rencontre l'accueil le plus chaleureux. A de nombreuses contributions individuelles viennent s'ajouter des souscriptions collectives de la Faculté

des Lettres, du Chapitre de Saint-Thomas, de la Société des Amis de l'Université.

Il ne pouvait être question d'ériger un monument qui prétendît s'égalier aux mérites dont je n'ai pu tracer qu'une image fugitive et qu'après moi des voix plus autorisées sauront plus dignement célébrer. Tous, nous connaissions la modestie de Rodolphe Reuss et combien il répugne à l'ostentation. On décida donc de faire graver sur une toute simple plaque de marbre une inscription adaptée à l'emplacement qui lui serait assigné.

Pour lequel se décider?

L'hésitation était permise. M. Rodolphe Reuss a des attaches avec plusieurs grandes institutions de Strasbourg : l'Université, le Gymnase, et cette Bibliothèque municipale qu'abrita jadis le chœur du Temple-Neuf et qui eut, en 1870, le sort réservé plus tard à sa sœur de Louvain. C'est lui qui reconstitua ce précieux dépôt et qui pendant près de vingt-cinq années y veilla avec un dévouement éclairé et assidu.

C'est à cette Bibliothèque que fut donnée la préférence. Point n'est besoin d'insister sur les raisons qui ont fixé ce choix. Qu'il suffise de rappeler que cette maison est ouverte à tous et que néanmoins elle respire un recueillement propice à la méditation et au souvenir. J'ajouterai que M. Reuss, consulté à cet égard, a déclaré que l'activité déployée dans ces salles studieuses a rempli les heures les plus heureuses de sa carrière. — « Il y a tout juste un demi-siècle, m'écrivait-il encore, que le jeune bibliothécaire a commencé sa tâche. J'ai veillé consciencieusement à l'intégrité du dépôt qui m'était confié. C'est une douce satisfaction pour moi de voir à quel degré de prospérité la Bibliothèque de la Ville est arrivée sous mon successeur actuel. Je ne cesserai de lui porter l'intérêt qu'elle mérite. »

Quant à l'inscription qui orne la plaque, si elle prétend tout suggérer, elle ne peut ni ne veut tout dire. Dans quelques instants, lorsque sera tombé le voile, vous pourrez lire :

A L'HISTORIEN
DE L'ALSACE ET DE STRASBOURG

RODOLPHE REUSS

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
DIRECTEUR A L'ÉCOLE PRATIQUE
DES HAUTES ÉTUDES
PROFESSEUR HONORAIRE
A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
DÉTRUITE EN 1870
PAR LES PROJECTILES ALLEMANDS
FUT PAR LUI RECONSTITUÉE

SES TROIS FILS
AU COURS DE LA GRANDE GUERRE
SONT MORTS POUR LA FRANCE

Vous remarquerez encore, au bas de l'inscription, la date de 1922. La plaque, en effet, est terminée depuis trois mois. Nous aurions désiré en accélérer encore l'achèvement, dans l'espoir que M. Reuss consentirait, le jour de l'inauguration, à franchir la distance qui nous sépare de son ermitage du Neuhof. Des retards inévitables ont contrecarré ce désir. Rentré à Versailles, M. Reuss a reculé devant un long voyage en plein hiver et devant les émotions inséparables de cette journée. Il m'a chargé pour vous de l'émouvant message que voici :

« Soyez l'interprète de mes sentiments de bien sincère reconnaissance auprès de tous ces amis connus et inconnus qui se sont associés pour donner cette marque de sympathie publique à un vieux savant strasbourgeois qui n'a cessé d'allier à la recherche de la vérité historique une affection profonde pour sa ville natale ; il a été heureux d'en raconter le passé souvent glorieux et il est heureux surtout, malgré nos malheurs depuis 1870, de n'avoir jamais désespéré du triomphe du Droit. »

Qu'à mon tour, il me soit permis, en votre nom, au nom de tous ceux qui, aujourd'hui, sont de cœur avec nous, d'adresser à notre Rodolphe Reuss une pensée de respectueuse affection.

Un autre espoir que nous avons pu caresser pendant que s'élabore notre projet, a été également déçu. M. le Président Poincaré, à qui tient tant à cœur tout ce qui touche l'Université de Strasbourg, a pris à notre œuvre l'intérêt le plus vif. L'automne dernier, il avait envisagé un bref voyage à Strasbourg au cours des vacances parlementaires du Nouvel-An. Il avait exprimé à M. André Hallays le plaisir qu'il éprouverait à présider la cérémonie d'aujourd'hui. Les devoirs absorbants de sa haute fonction se sont opposés à ce qui eût été pour nous une joie et un honneur.

Qu'il me soit permis enfin de souligner l'accueil favorable que M. le Maire de la Ville de Strasbourg a fait au vœu qui sollicitait pour notre hommage l'hospitalité de cette maison. Nous le prions d'agréer l'expression de toute notre reconnaissance.

Qu'il veuille bien, au nom de la Municipalité dont il est le chef, prendre sous sa protection ce marbre, à la surface duquel viennent se condenser, en quelques paroles que, dans leur laconisme, nous croyons éloquentes, les titres à la gratitude inaltérable que Strasbourg doit à l'un des meilleurs d'entre ses enfants.

Discours de M. GEORGES DELAHACHE

Directeur de la Bibliothèque et des Archives Municipales

Le 24 août 1870, — avec les intentions les plus civilisatrices du monde..., — les Allemands incendiaient la Bibliothèque de Strasbourg. Cette collection, la plus riche qui fût en France après la Bibliothèque Nationale, avait une double origine. D'une part, au xvi^e siècle, en 1531, à l'instigation du stettmeistre Jacques Sturm de Sturmeck, le Magistrat avait décrété la création d'une Bibliothèque, qui devint quelques années plus tard la propriété de l'Académie protestante, récemment fondée, elle aussi. D'autre part, au xviii^e siècle, en 1765, le célèbre historien Jean-Daniel Schœpflin, l'auteur de l'*Alsatia Illustrata* et de l'*Alsatia Diplomatica*, avait cédé à la Ville sa bibliothèque personnelle. Vous me permettrez de ne pas reconstituer devant vous le *curriculum vitæ* de ces deux fondations. Je ne rapporterai pas ici les faits de toutes sortes qui influèrent sur leur carrière, par suite de quelles circonstances l'une avait pris le nom de Bibliothèque du Séminaire protestant, ni comment l'autre, augmentée dès 1783 du fonds légué par Jean-André Silbermann, constructeur d'orgues et historien lui-même, s'accrut de trésors beaucoup plus considérables encore au cours de la période révolutionnaire. Je me contenterai de vous rappeler que ce double dépôt — 400.000 volumes, des incunables, des manuscrits extrêmement précieux, parmi lesquels le célèbre *Hortus deliciarum*, de Herrade de Landsberg, — se trouvait rassemblé, depuis le commencement du xix^e siècle, dans un seul et même local, le chœur de l'Eglise du Temple-Neuf... Le matin

du 25 août, après la nuit du « grand bombardement », comme on dit encore à Strasbourg, le Temple-Neuf et la Bibliothèque s'étaient écroulés dans les flammes : de tant de richesses il ne restait rien...

Quel dut être pour M. Reuss, dans sa conscience et dans son cœur, si je puis ainsi parler, le retentissement d'un pareil désastre, il est facile de l'imaginer. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année, il avait déjà publié d'importantes études, utilisé au cours de ses recherches le fonds de la vieille Bibliothèque strasbourgeoise, et il s'était, comme il l'a écrit lui-même, « tracé un plan d'avenir au milieu de ces richesses inédites ». Il avait, en outre, vécu ces jours tragiques, — et il nota dans ses carnets l'heure précise où, étant à son poste de veilleur de nuit à l'école Saint-Thomas, « tandis que les obus éclataient partout », il apprit la destruction de la Bibliothèque. Puis, quelques mois après, comme s'il avait voulu soumettre à l'épreuve du temps ses impressions encore trop vives, il écrivit à M. Paul Meyer, l'un des directeurs de la *Revue Critique* à laquelle il collaborait depuis plusieurs années, une longue lettre où il retraça toute l'histoire de la Bibliothèque et tout le drame de sa destruction. Il suffit de relire aujourd'hui ces pages pour voir que le temps n'avait rien apaisé, — parce qu'en vérité il ne pouvait rien apaiser. Comment se rappeler froidement, moins d'une année après le bombardement, que « l'idée de l'incendie par la maladresse des pointeurs était trop absurde pour être longuement discutée », comme le déclare Reuss « en son âme et conscience, après un impartial examen des faits et avec toute la douleur, dit-il, qu'une certitude de ce genre doit nécessairement faire ressentir à tout homme honnête »? Comment ne pas être ému aux larmes — avec lui — en songeant à ce mot d'un brave « ouvrier en blouse » qu'il rencontra devant les ruines encore fumantes du Temple-Neuf, « pour qui, certes, dit-il encore, cette bibliothèque n'avait été jusque-là qu'une splendide inutilité, et qui pourtant sentait vaguement qu'il venait de se commettre un crime de lèse-civilisation », car il s'écria : « Oh ! *notre* pauvre Bibliothèque ! C'est là ce qu'ils ont encore fait de plus indigne ! » Les quelques pages de ce compte-rendu, c'est déjà tout Rodolphe Reuss, tant s'unissent en elles,

intimement, l'impartialité critique et la tendresse patriotique toujours prête à s'émouvoir, avec quelque chose aussi de profondément humain qu'il n'arrive pas toujours à cacher, dans ses livres, sous l'abondance des documents, des textes et des notes.

Mais s'enfermer dans le regret du passé mort n'aurait été qu'un lâche abandon de soi-même et de la cause commune. Il résolut d'agir. Autour de lui, tout Strasbourg, frémissant encore des mêmes luttes et des mêmes souffrances, ne demandait qu'à encourager et à soutenir son action. Le jeudi 29 février 1872, à la suite d'une séance préparatoire présidée par M. Goguel, adjoint au maire, à laquelle assistaient MM. Kablé et Petiti, conseillers municipaux, Schimper, Ch. Schmidt, Rodolphe Reuss, professeurs, P. Ristelhuber, homme de lettres, Brucker, archiviste en chef de la Ville, Jacques Flach, avocat, le maire prit un arrêté instituant une Commission pour la reconstitution de la Bibliothèque. Les procès-verbaux des séances de cette Commission permettent d'admirer, avec la diversité de ses efforts, celle des sympathies que provoquait le malheur de Strasbourg. « M. Schmidt donne lecture d'une lettre par laquelle M. Ignace Chauffour annonce que le Conseil municipal de Colmar a décidé à l'unanimité qu'il nous serait fait cession des doubles de la bibliothèque de cette ville. » « M. Goguel fait part de l'offre qu'a bien voulu faire Mme Veuve Schnitzler de céder gratuitement à la Ville la bibliothèque russe de son mari ». L'Institut National de Genève offre à la Bibliothèque la collection complète de ses publications. Une lettre de Florence annonce « la formation d'un Comité en cette ville, qui veut bien s'occuper dans l'Italie entière de la reconstitution de la Bibliothèque de Strasbourg ». M. Goguel, président, « communique une lettre de M. Würtz annonçant la constitution définitive du Comité de Paris : il se compose de MM. Patin, Mignet, Legouvé, Littré, Beulé, Würtz, Daremberg, Himly, G. Masson, G. Hachette, Firmin Didot, Chaix. » « M. Reuss dit qu'il a eu un entretien avec M. Louis Léger, lors de son passage à Strasbourg. M. Louis Léger se rend en Russie, chargé d'une mission du Ministère de l'Instruction publique, et il voudra bien s'occuper de faire de la propagande dans l'intérêt de notre

œuvre, dans les divers pays où il doit passer ». Ainsi, jusque dans la sécheresse de ces analyses officielles, la vie du moment reparaît, avec ses incidents, ses générosités, — et tant de noms qui nous sont demeurés familiers.

Aussi bien l'esprit qui animait toutes ces bonnes volontés strasbourgeoises, n'était-il pas seulement ce qu'on pourrait appeler l'esprit municipal, la volonté de reconstruire ce qui avait été le bien et l'honneur de la Ville. Reuss, ses collègues et ses amis, voyaient plus haut encore. L'esprit national était en eux... Cependant, d'une sincérité toujours égale à elle-même à travers les siècles, les Allemands, ayant incendié la Bibliothèque, gémissaient sur son triste destin. Ils gémissaient — naturellement — avec arrière-pensée. Car, à cette heure même, ils travaillaient à l'organisation de l'Université allemande de Strasbourg — et de la Bibliothèque de cette Université —, et rien ne pouvait mieux servir leurs desseins que de favoriser la confusion entre la Bibliothèque détruite et la Bibliothèque en formation, d'apitoyer leurs compatriotes sur la première — qu'ils négligeaient, dans leur propagande, d'appeler municipale —, pour faire profiter de cette compassion la seconde — qu'ils appelaient, sans plus de précision, la nouvelle Bibliothèque publique... Si singulier que le fait puisse paraître, — mais vous semble-t-il vraiment singulier? — les Allemands jouèrent ce jeu. Dans le trouble matériel qui avait suivi le bombardement, comme beaucoup d'édifices administratifs étaient en ruines ou gravement endommagés, plusieurs services publics s'étaient réfugiés dans des locaux de fortune, et, quand des collections de volumes étaient généreusement adressées de France, de Suisse ou d'Italie, d'Angleterre ou des Pays-Bas, à la Bibliothèque de Strasbourg, il leur arriva parfois de s'égarer à l'ancienne Académie, où s'abritait provisoirement la future Bibliothèque de l'Université. Conséquence de tant d'habileté : les Strasbourgeois se montrèrent d'autant plus tenaces à délimiter leurs droits, à réclamer leur dû et à reconstituer *leur* Bibliothèque, où ils seraient plus maîtres de rester fidèles quand même à la tradition officiellement interrompue...

La tâche, on le voit, était immense et délicate. M. Reuss triompha

de toutes les difficultés. Il avait refusé le poste de bibliothécaire à l'Université, mais il accepta celui de bibliothécaire de la Ville, et il le conserva pendant vingt-cinq ans. Pendant vingt-cinq ans, patiemment, passionnément, il anima, jour par jour, la vie de cette Bibliothèque, qui, grâce à lui, renaissait de ses cendres. De la Mairie il l'installa à la Grande-Boucherie — l'édifice Renaissance, près du pont du Corbeau, où se trouve aujourd'hui le Musée historique —, puis, ici même, où la rejoignirent bientôt ces Archives de la Ville que M. Reuss connaissait, elles aussi, mieux que personne. Au bout de vingt-cinq ans, il abandonna Strasbourg et tout ce qui l'y attachait : la Bibliothèque, qu'il laissait avec confiance aux mains de M. Félix Blumstein, — la Bibliothèque, « cette création, écrivait-il alors, qui lui était chère entre toutes et à laquelle il avait voué le meilleur de son temps et de ses forces » ; il abandonna le Gymnase où il professait après y avoir été élève, son heureux foyer qu'il apercevait de son cabinet de bibliothécaire, ses beaux grands arbres du Neuhof. Il avait des fils, et qui grandissaient : puissante raison de tant de départs courageux et navrés... Il alla soutenir ses thèses de doctorat à la Faculté des Lettres de Paris et fut nommé maître de conférences à l'École des Hautes Études. Libre enfin de toute contrainte morale, il rentrait dans l'Université française.

Je n'oublie pas, Messieurs, que mon précieux devoir s'arrête ici et qu'il ne m'appartient pas d'accompagner M. Reuss sur la route qu'il lui reste à parcourir. Mais, s'il m'est impossible de rappeler cette heure grave de sa carrière sans que des souvenirs personnels s'éveillent aussitôt en moi, j'espère que vous voudrez bien m'en excuser. C'est que j'ai eu, pour la première fois à ce moment, l'honneur de voir M. Reuss. Oh ! de bien loin encore et bien timidement. Les étudiants de Sorbonne aimaient à se donner de temps en temps une austère et quasi-académique récréation. Lorsqu'apparaissait, dans un cadre spécialement destiné à cet usage, la petite affiche annonçant une prochaine soutenance de thèse, on se promettait d'aller, le jour venu, — comme nous disions, « faire un tour à la soutenance. » Suivant que le candidat portait un nom déjà célèbre ou qu'il arrivait tout

droit, laborieux, mais inconnu, de son lycée de province, nous étions plus ou moins nombreux, mais toujours curieux, attentifs, volontiers critiques et, plus encore, dilettantes : comment en serait-il autrement, quand on n'a pas encore définitivement choisi sa voie et que, n'étant pas soi-même sur la sellette, on peut plus facilement s'ériger en juge, se hausser, de par sa propre grâce, à la dignité de ces maîtres qui, derrière la table verte, dominant légèrement le candidat, forment le tribunal?... Un jour, on afficha la thèse de M. Reuss : *L'Alsace au XVII^e siècle*. Ce jour-là, il y eut autre chose, dans la salle du doctorat, qu'une un peu froide et purement intellectuelle curiosité. Reportons-nous par la pensée, reportons-nous — à nous-mêmes, à ce que nous étions hier. Aujourd'hui, Messieurs, notre génération est entrée dans l'histoire. Je veux dire que certaines formes de sensibilité, qui nous furent communes à tous entre 1871 et 1918, ont été heureusement abolies par la victoire. Aujourd'hui, plus d'émotion fébrile, à la gare d'Avricourt ou à celle de Montreux. Mais hier.... Hier, vous alliez à Nancy et à Belfort le 14 juillet pour voir défiler des soldats français. Hier, nous venions aux vacances respirer l'air de la place Kléber, du Broglie, des Arcades, et, dès avant Vendenheim, nous nous penchions à la portière, à gauche, pour apercevoir plus vite la cathédrale. Certes, d'âge en âge, les poètes ont célébré à l'envi l'amour du sol natal, la force et la douceur des invisibles liens qui tiennent l'âme attachée au foyer de l'enfance, aux horizons vers lesquels se tendaient les premiers regards. Vous vous rappelez Joachim du Bellay :

Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,
Plus mon Loyre gaulois que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin...

Vous vous rappelez Lamartine :

Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même !
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.

Vous vous rappelez, dans *Cyrano de Bergerac*, la scène des Cadets au camp :

Ces vieux airs du pays...
 Dans lesquels restent pris des sons de voix aimées...
 Ecoutez...
 C'est la verte douceur des soirs sur la Dordogne.

Vous vous rappelez aussi, dans la *Fleur merveilleuse*, la jolie tirade sur l'accent :

Lorsque, loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit,
 L'accent? Mais c'est un peu le pays qui vous suit...
 Emporter de chez soi les accents familiers.
 C'est emporter un peu sa terre à ses souliers!...

Mais qu'est-ce que ce sentiment à côté de celui que nous éprouvions? qu'est-ce que la mélancolie à côté de la douleur? et qu'est-ce qu'un regret personnel à côté du grand regret collectif dont le nôtre n'était que le rappel et le symbole? C'est qu'entre nous et la terre que nous aurions voulu emporter à nos souliers, entre nous et la verte douceur des soirs d'autrefois, il y avait, injuste et rude, la frontière ; c'est que notre petit Lyré, l'arbre dont nous savions l'histoire, la pierre dont, enfants, nous avions épelé le nom, tout cela, c'était, alors, la terre étrangère, propriété de l'éternel envahisseur. Et voilà ce qui donnait à notre amour du terroir sa douloureuse originalité, et voilà pourquoi, loin de tout dilettantisme, une sorte de piété discrète avait réuni quelques personnes autour de M. Reuss, pour l'entendre parler de l'Alsace de Louis XIII et de Louis XIV, de l'Alsace au moment de la *réunion*... Combien de fois déjà, lors d'autres cérémonies de ce genre, m'étais-je complu aux piquantes observations de celui qui les présidait, le doyen Himly — dont il convient de ne pas oublier le nom en ce jour —, mais ses *Witze*, quelque magnifiquement martelés qu'ils fussent, ne m'égayaient que d'un de ces sourires où se mêle aussitôt la tendresse des larmes. A plus forte raison le nom de M. Reuss devait-il provoquer chez certains des émotions profondes. Il n'était pas un candidat comme les autres : son livre était l'œuvre d'un maître, et il allait recevoir les honneurs du troisième rang d'hermine à un âge où l'on est plutôt de ceux qui

confèrent les grades universitaires que de ceux qui les sollicitent. Il n'était pas un professeur comme les autres, et ce n'est pas le cours normal d'une carrière tranquille qui l'amenait, d'étape en étape, à la Sorbonne. C'était, après de terribles drames de conscience, un peu de l'Alsace, un peu de Strasbourg, et même beaucoup, qui venait, par lui, rejoindre la France.

Pardonnez-moi, je vous le demande encore, Messieurs, si je n'ai pu m'empêcher de revivre aujourd'hui ces heures. Je souhaite que M. Reuss ne me refuse pas, lui non plus, son indulgence. Mais il m'a semblé — un peu parce qu'elle fut la mienne, beaucoup parce que, si je ne m'abusais pas tout à l'heure, tant d'hommes de notre génération y reconnaîtraient quelque chose d'eux-mêmes, — il m'a semblé que le souvenir de cette émotion-là était le plus digne hommage que je pusse lui offrir, le jour où m'est dévolu le grand honneur de le saluer, dans l'éclat de sa gloire, au seuil de sa maison.

Discours de Mr. Chr. PFISTER

Doyen de la Faculté des Lettres.

L'Université de Strasbourg, en décernant à M. Rodolphe Reuss le titre de professeur honoraire, l'a revendiqué comme l'un des siens. Nous nous sommes souvenus qu'il a été l'un des meilleurs étudiants de l'ancienne Faculté des Lettres, qu'il y a conquis avec distinction le grade de licencié en 1860-1861, en un temps où les licenciés de Strasbourg étaient rares. Nous avons voulu honorer avec le fils le père, Édouard Reuss, qui, pendant trente-six ans, de 1834 à 1870, a enseigné soit au Séminaire soit à la Faculté de Théologie protestante et a été la gloire de l'École théologique de Strasbourg. Puis nous savons que, dans le passé, l'Université de Strasbourg est sortie du Gymnase protestant, et pendant des longues années, Rodolphe Reuss a été au Gymnase un incomparable professeur d'histoire : il y a formé de nombreuses générations d'élèves qui lui gardent une vive reconnaissance. Enfin et surtout nous avons voulu proclamer notre estime et notre admiration pour des travaux scientifiques consacrés particulièrement à l'histoire de l'Alsace et poursuivis pendant plus de cinquante ans. En 1866, Rodolphe Reuss copiait à la bibliothèque du Séminaire protestant le manuscrit encore inédit de la chronique allemande la plus développée du chanoine de Saint-Thomas Twinger de Koenigshofen, qui fut publiée plus tard, alors que le manuscrit avait été anéanti par les obus prussiens ; tout récemment, il nous donnait sa belle *Histoire de Strasbourg* ; et dans l'intervalle combien d'articles, de brochures, de livres sur l'histoire d'Alsace n'a-t-il point écrits ; à

combien de revues savantes, de journaux n'a-t-il point collaboré ! J'ai mission spéciale de le remercier pour la part qu'il a prise depuis 1876 et qu'il continue de prendre à la rédaction de la *Revue historique*. Il faudrait tout un volume pour dresser une bibliographie exacte et complète de ses œuvres. Du millier de numéros qu'en atteindrait la liste, ressortiraient les deux tomes sur l'*Alsace au XVII^e siècle*, travail vraiment monumental qui nous montre, en une première période, l'Alsace mosaïque de seigneuries et de villes sous une vague suzeraineté de l'Empire germanique, dans une seconde, l'Alsace retrouvant son unité dans l'unité de la France, son âme dans l'âme de la France. « Dans notre histoire, conclut Rodolphe Reuss, il y a eu un jour, une heure où l'Alsace n'a plus été française par droit de conquête seulement, par indifférence ou par lassitude, mais où son cœur s'est librement donné à cette France qui, sur les ruines du vieux monde féodal, lui révélait un idéal nouveau de fraternité et de justice ». L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a tenu à récompenser cette œuvre de son prix le plus important, le grand prix Gobert, comme l'Académie Française a conféré l'an dernier, son grand prix Gobert à l'*Histoire de Strasbourg*. Pour toutes ces raisons, l'Université de Strasbourg a tenu en 1919 à s'attacher M. Reuss par les liens de l'honorariat, puisque son âge l'empêchait d'être nommé professeur en titre ; pour ces mêmes raisons nous sommes réunis aujourd'hui pour lui rendre un public hommage.

Mais pour donner à la présente cérémonie toute sa signification, pour en faire ressortir la véritable portée, je dois rappeler d'autres faits. Au lendemain de l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, un problème angoissant se posa devant la conscience de tout Alsacien. Fallait-il demeurer au pays et devenir sujet allemand ou bien se rendre au delà des Vosges pour échapper à un joug odieux et montrer l'indéfectible fidélité à la mère-patrie ? Ceux qui partirent firent bien ; ceux qui restèrent firent mieux, puisqu'ils conservèrent l'Alsace aux Alsaciens, c'est-à-dire à la France. Rodolphe Reuss fut de ceux-ci. Il demeura dans son cher Strasbourg près de son père, qui précisément vers cette époque commença son admirable traduction de la Bible

en langue française ; il reconstitua la Bibliothèque de la Ville, pour remplacer celle que le bombardement avait détruite ; il continua son enseignement au Gymnase ; il fonda une famille qui fut bénie par la naissance d'une fille et de trois fils. Le père mourut plein de jours en 1891 ; les enfants grandissaient ; Rodolphe Reuss ne voulut pas que ses fils portassent l'uniforme allemand. Il était attaché à l'Alsace, à Strasbourg, à sa propriété familiale du Neuhof par toutes les fibres de son cœur ; à Strasbourg il gagnait largement sa vie ; ses amis le sollicitaient de demeurer ; il n'écoula rien ; il accepta une place de maître de conférences à l'École des Hautes-Études, fort mal rétribuée, et il vint s'installer à Versailles. De ses trois fils il entendait faire des Français ; il les donna à la France. Le sacrifice a été complet : tous sont morts pour elle.

Écoutez l'histoire de ces fils. Ils ont commencé leurs études au Gymnase protestant de Strasbourg et les ont terminées au Lycée Hoche de Versailles. L'aîné, Édouard — du nom du grand-père — se destine à la carrière militaire ; il entre en 1901 à Saint-Cyr : il est sous-lieutenant, puis lieutenant au 35^e régiment d'infanterie à Belfort ; il a demandé à se rapprocher le plus possible de l'Alsace ; il est appelé comme professeur d'allemand à l'École de Saint-Maixent, puis à Saint-Cyr ; il passe capitaine en 1913 et retourne à son régiment de Belfort. Son cœur bat de joie et d'espérance quand, en août 1914, il entre à Mulhouse à la tête de ses hommes. Il fait campagne en 1914-1915, et est tué d'une balle à la tête le 25 septembre 1915, près de Suippes, au moment où il examine le terrain pour lancer la vague d'assaut. Juste une année auparavant, dans la nuit du 25 au 26 septembre 1914 à Cauroy-les-Hermonville, près de Reims, avait été frappé le frère puîné, réserviste, Paul, sorti le premier de l'École d'électricité de Paris et ingénieur de la Compagnie Thomson-Houston, et cette même nuit sa femme donnait naissance à son troisième enfant. Armand, le plus jeune, avait cherché d'abord à s'établir comme colon en Tunisie, puis s'était voué à la peinture où il montra un joli talent de portraitiste. Il était réformé et dégagé de toute obligation militaire. Il s'engage comme volontaire dans le

régiment de son frère le capitaine et est tué vingt-quatre heures après lui, le 26 septembre 1915 ; ils reposent l'un à côté de l'autre au Calvaire de Souain. A tous les trois le gouvernement français a décerné la Croix de Guerre posthume ; au capitaine, en outre, la croix de la Légion d'honneur et à ses deux frères la Médaille militaire.

Devant ce triple deuil l'âme du père ne fut point abattue : elle se retrempa dans la douleur. Rodolphe Reuss, sur lequel veillait la plus dévouée des épouses, se remit au travail et trouva dans l'étude non point une consolation, mais une diversion et un refuge. Depuis qu'il s'était installé à Versailles, chaque jour et jusqu'avant dans la nuit il écrivait quelques pages sur l'histoire d'Alsace, à l'aide des notes qu'il avait prises dans les Archives ou à la Bibliothèque reconstituées par ses soins, et c'est ainsi qu'ont été composés ses récents ouvrages. Après son grand malheur, il ne changea rien à ses habitudes, se remit à sa table de travail et continua. Et dans son labeur il fut soutenu par l'espoir que bientôt l'Alsace serait délivrée. La dixième édition de son *Histoire d'Alsace* parue en 1916 fut dédiée : « A la mémoire de mes trois fils morts pour la patrie » et la préface se terminait par ces mots : « Pour la délivrance de la terre natale, objet de leurs plus ardents souhaits, mes trois fils, la fierté de ma vie, le bonheur de ma vieillesse, sont tombés au champ d'honneur. Ils n'auront pas eu la joie suprême de voir flotter le drapeau tricolore aux tours de notre vieille cathédrale ; mais je veux au moins les associer à cet espoir qui adoucit ma douleur, en dédiant ces pages à leur mémoire chérie ».

Ce qui était alors un espoir est devenu une réalité le 11 novembre 1918. Ce jour-là, Rodolphe Reuss et moi-même nous étions convoqués à une commission chargée de prendre des mesures de conservation pour les archives d'Alsace-Lorraine ; nous nous sommes trouvés ensemble à l'hôtel du boulevard de Courcelles où étaient installés les services des pays à recouvrer, et sans nous dire un mot, en songeant à nos deuils, nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre. Nos fils, nos neveux n'étaient pas morts en vain. Dans la 15^e édition de l'*Histoire d'Alsace*, parue en 1919, Rodolphe Reuss

ajouta un nouveau chapitre, le plus beau de tous, sous ce titre : *L'année de la délivrance*, et à la fin de la préface nous lisons : « Représentants clairsemés déjà de la génération qui vécut en pleine conscience l'Année Terrible, survivants fatigués de ce demi-siècle d'épreuves, nous continuons à pleurer les chers morts qu'a coûtés la Délivrance ; mais nous pouvons maintenant nous endormir en paix. »

C'est fort bien dit, mon cher Reuss, mon maître et mon ami. Mais il vous reste encore une tâche à accomplir. Quand parut votre *Histoire de Strasbourg*, un journal en rendit compte sous ce titre : *Ultima verba*. Vous lui avez donné un démenti en écrivant vos deux volumes sur la *Constitution civile du Clergé en Alsace* que la Faculté des Lettres s'est empressée d'accueillir dans ses publications. Les deux volumes achevés, vous en avez commencé un autre, fidèle à votre maxime : *Nulla dies sine linea*. Vous vous proposez de nous raconter, à l'aide de documents rigoureusement contrôlés, cet épisode tragique de notre histoire révolutionnaire : la grande fuite des populations du Bas-Rhin en décembre 1793. De ces travaux d'analyse vous ferez la synthèse et vous nous donnerez, comme pendant à *L'Alsace au XVII^e siècle*, *L'Alsace sous la Révolution*. Puis nous vous demandons encore d'ajouter un chapitre à votre *Histoire de Strasbourg*. Votre récit se termine en 1871, à la date néfaste de l'annexion de la ville à l'Allemagne ; il ne saurait s'arrêter là ; il doit être poussé jusqu'à l'entrée triomphale des troupes françaises le 22 novembre 1918 ; c'est alors que sonnera haut et clair ce cri de Vive la France ! qui termine votre belle œuvre.

La ville de Strasbourg, l'Université, pour qui c'est un grand honneur de vous compter parmi ses membres, vous disent aujourd'hui leur reconnaissance pour tant de précieux et solides travaux. Avec Schœpflin, vous serez pour la postérité l'historien de l'Alsace. Nous qui vous connaissons, qui vous voyons à l'œuvre, qui savons votre haute valeur morale, les cruels sacrifices faits à la patrie, nous voulons ajouter à l'expression de notre reconnaissance celle de notre profonde affection.

Discours de M. PEIROTÉS

Maire de la Ville de Strasbourg.

Monsieur le Commissaire Général,
Monsieur le Préfet,

Laissez-moi avant tout vous remercier de votre présence à la cérémonie d'aujourd'hui.

Par elle vous prouvez une fois de plus combien grande est la sympathie que vous professez à l'égard des fils de l'Alsace et des enfants de Strasbourg en particulier.

A vous, Messieurs du Comité, qui avez organisé cette belle manifestation en l'honneur de notre éminent concitoyen Rodolphe Reuss, à vous aussi, merci au nom de mes concitoyens.

L'hommage que vous lui rendez aujourd'hui, il l'a bien mérité en tant que savant historien et bibliothécaire : nous l'avons entendu par la bouche des orateurs précédents, auxquels vont également mes remerciements, pour la façon magistrale et la chaleur avec lesquelles ils ont traité leur sujet.

Mais en m'associant à vous tous, Messieurs, dans le même élan d'admiration, je tiens surtout à apporter le tribut de reconnaissance que Strasbourg doit à l'un de ses meilleurs fils, qui, pendant toute la durée de son existence, n'a cessé de témoigner de son inaltérable affection pour sa ville natale et notre petite patrie.

Et à cette place, permettez-moi, Messieurs, de vous citer quelques lignes de la préface de son livre *L'Alsace au XVII^e siècle* daté de 1896 :

« Si ce livre, disait-il, commencé jadis à l'ombre de la vieille Cathédrale de Strasbourg, terminé dans le calme profond de ce Versailles où tout nous parle encore du grand Roi, pouvait, malgré ses défauts, faire connaître davantage l'Alsace d'autrefois à la France d'aujourd'hui, s'il lui en rendait le souvenir plus cher en lui rappelant un moment plus heureux de sa propre histoire, je me sentirais largement récompensé de tout ce qu'il m'a coûté de recherches et de peines. Je n'ai pas besoin, je le sais, de souhaiter qu'il me rappelle au souvenir de mes amis de là-bas. La douce souvenance de la terre natale, la mémoire pieusement conservée de bien des joies et de tant d'épreuves communes, ont formé des liens trop solides et trop chers pour que les frontières et les années puissent les affaiblir ou les rompre jamais ».

Ecoutez aussi, Messieurs, les premières lignes de la Préface que lui avait demandée le Chanoine Dacheux pour son livre *La Cathédrale de Strasbourg* paru en 1900 :

« Êtes-vous jamais revenu sur la terre d'Alsace après une absence prolongée, peut-être après un long exil, et, vous penchant à la portière du wagon qui roulait à travers les campagnes verdoyantes, avez-vous longuement interrogé l'espace ?

« Quand il aperçoit à l'horizon, tout au fond de la plaine, la ligne mince et noire de la flèche de la Cathédrale qui marque à son regard indécis l'emplacement de la ville natale, quel est l'enfant de Strasbourg dont le cœur ne se prenne à battre plus fort, si même une larme fugitive ne vient humecter sa paupière ? Puis, quand le train, dévorant l'espace, s'est approché de la nouvelle enceinte, quand au milieu des faubourgs populeux qui l'étreignent et de tous ces quartiers nouveaux, subitement surgis dessous terre, nous nous demandons tout désorientés si c'est bien dans la cité de nos pères ou dans quelque ville étrangère que nous allons débarquer, c'est encore la tour élancée de notre vieille église de Notre-Dame dont la vue nous rassure et nous console.

« Elle, du moins, est bien restée la même ; ce sont bien là les inoubliables contours de sa flèche qui se dresse, svelte et pourtant majestueuse, dominant le tumulte croissant du Strasbourg actuel,

nous rappelant et nous affirmant que, bien au delà du flux incessant des vagues humaines, il existe quelque chose d'immuable et d'éternel. »

Comme nous retrouvons bien, Messieurs, dans ces phrases d'une superbe envolée, l'âme du Strasbourgeois qui parle !

Oui, toutes les œuvres de Rodolphe Reuss, y compris son *Histoire de Strasbourg*, portent l'empreinte du même sentiment d'amour pour le pays et la ville où il vit le jour.

Né à Strasbourg en 1841, dans ce pittoresque quartier du Finkwiller, comme fils d'Edouard Reuss, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, et neveu d'Auguste Himly, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris, après avoir fait ses études et participé au siège de 1870 dans les rangs de la Garde nationale, M. Reuss fut bibliothécaire de la Ville de 1872 à 1896.

C'est grâce à son érudition et à sa persévérance que la Bibliothèque incendiée par les assiégeants put être reconstituée.

Soyez persuadés, Messieurs, que Strasbourg n'oublie pas et que nos concitoyens seront éternellement reconnaissants à celui qui, par son dévouement et un incessant labeur, a rendu à notre ville d'inappréciables services.

C'est en leur nom que je viens prendre aujourd'hui possession de la plaque commémorative dont le voile va tomber tout à l'heure, et que je prends en même temps l'engagement de veiller à sa sauvegarde.

Elle inspirera à nos générations futures qui passeront devant elle, le respect de la science, du travail et du dévouement patriotique.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Nom des souscripteurs.....	VII

I. — PARTIE DU VOLUME, RÉDIGÉE PAR ROD. REUSS.

Avant-Propos	I
Mes premiers essais littéraires	7
Bibliographie de mes écrits	33
A. — Bibliographie générale	33
B. — Articles disséminés dans les périodiques.....	46
(Les périodiques sont rangés dans l'ordre alphabétique.)	

II. — PARTIE DU VOLUME, RÉDIGÉE PAR CHR. PFISTER

Rodolphe Reuss. In memoriam	85
-----------------------------------	----

III. — HOMMAGE RENDU A ROD. REUSS LE 24 FÉVRIER 1923

Discours du Docteur F. Dollinger	127
Discours de M. Georges Delahache	133
Discours de M. Chr. Pfister	141
Discours de M. le Maire Peirottes	146

TABLE DES PLANCHES.

Portrait de Rodolphe Reuss	en tête
Le Kraenzel en 1879-1880	85

**Publications de la Faculté des Lettres
de l'Université de Strasbourg.**

SÉRIE BLEUE.

- Fasc. 1. Th. GEROLD, L'art du Chant en France au XVII^e siècle. 300 pages, avec musique 50 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts.
(Prix Baron de Joest).
- Fasc. 2. Th. GEROLD, Le manuscrit de Bayeux, texte et musique d'un recueil de chansons du XV^e s., 200 p. 30 fr.
- Fasc. 3. E. GILSON, Études de philosophie médiévale, 298 p. 30 fr.
ÉPUISÉ
- Fasc. 4. L. LAVELLE, La dialectique du monde sensible, XLI, 232 pages. 25 fr.
- Fasc. 5. L. LAVELLE, La perception visuelle de la profondeur, 75 pages 8 fr.
- Fasc. 6. P. PERDRIZET, *Negotium perambulans in tenebris*: Etudes de démonologie gréco-orientale, 38 pages, 15 gravures, 8 fr.
- Fasc. 7—8. R. REUSS, La Constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace, Tome I (1790-1792), VII, 380 pages; Tome II (1793—1795), 343 pages et deux répertoires. Chaque volume 30 fr.
- Fasc. 9. P. LEUILLIOT, Les Jacobins de Colmar: Procès-verbaux des Séances de la Société Populaire (1791-1795), avec une introduction et des notes, XXXVI, 504 p. 35 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques (Prix Flach).
- Fasc. 10—12. L. ZELIQZON, Dictionnaire des Patois romans de la Moselle. *Se vend soit en trois fascicules, prix du fascicule 25 fr., soit broché en un volume complet avec planches et carte. L'ouvrage complet* 75 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Prost, 1925).
- Fasc. 13. A. PIGANIOL, Recherches sur les Jeux romains, 156 pages et deux planches. 20 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1925.
- Fasc. 14. E. VERMEIL, La Constitution de Weimar et le Principe de la Démocratie allemande, X, 473 pages 30 fr.
- Fasc. 15. M. L. CAZAMIAN, Le roman et les idées en Angleterre. — L'influence de la Science: 1860-1890, VIII, 484 pages 35 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie Britannique de Londres (Prix Rose Mary Crawshay).
- Fasc. 16. PH. LE HARIVEL, Nicolas de Bonneville, III, 198 p. 15 fr.
- Fasc. 17. R. LÉVÊQUE, Le Problème de la Vérité dans la philosophie de Spinoza, VIII, 155 pages 15 fr.
- Fasc. 18. E. CAVAIGNAC, Population et Capital dans le Monde méditerranéen antique, 163 pages 15 fr.
- Fasc. 19. MARC BLOCH, Les Rois thaumaturges. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la royauté, particulièrement en France et en Angleterre, 540 pages et 4 planches 50 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1925.
- Fasc. 20. R. REUSS, La Grande Fuite de décembre 1793 et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de 1794 à 1799, 350 p. 30 fr.

- Fasc. 21. Mélanges de Littérature et de Philologie germaniques offerts à Charles Andler par ses amis et anciens élèves, 458 p. 35 fr.
- Fasc. 22. MAURICE LANGE, Le Comte Arthur de Gobineau. Etude biographique et critique, 1 vol., 293 pages et 1 planche 30 fr.
- Fasc. 23. G. COHEN, Le livre de conduite du régisseur pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501. 800 pages, 5 planches 90 fr.
- Fasc. 24. P. MONTET, Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'ancien empire, 428 pages, 25 planches et nombreuses figures 100 fr.
- Fasc. 25. E. PONS, Le thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne, 168 pages 20 fr.
- Fasc. 26. E. PONS, Swift. Les Années de Jeunesse et le Conte du Tonneau, 409 pages et 1 planche 35 fr.
- Fasc. 27. TH. LABANDE-JEANROY, La question de la langue en Italie, 264 pages 25 fr.
- Fasc. 28. I. ARNOLD, L'Apparicion Maistre Jehan de Meun d'Honoré Bonet. Texte et commentaire, 215 p. 20 fr.
- Fasc. 29. P. COLLOMP, Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides, 255 p. et tableaux 30 fr.
- Fasc. 30. E. TONNELAT, La Chanson des Nibelungen. Etude sur la composition et la formation du poème épique, 396 p., 35 fr.
- Fasc. 31. RODOLPHE REUSS, par CHR. PFISTER, Doyen de la Faculté des Lettres, avec 2 planches. En souscription 25 fr.
- Fasc. 32. E. HEPFFNER, La Chanson de S^{te} Foy, Tome 1. Texte et commentaire philologique. 376 pages et 12 planches 40 fr.
- Fasc. 33. P. ALFARIC, La Chanson de S^{te} Foy, Tome 2. Traduction et Commentaire historique, 202 pages, 4 planches . 20 fr.

DEUXIÈME SÉRIE. — In-16 carré.

- Fasc. 1. S. ROCHEBLAVE, Louis de Fourcaud et le mouvement artistique en France de 1875 à 1914. 410 p., 1 pl. . . 15 fr.
- Fasc. 2. G. MAUGAIN, Ronsard en Italie. (*Sous presse.*)

HORS SÉRIE.

- BIBLIOGRAPHIE ALSACIENNE. Revue critique des publications concernant l'Alsace par un groupe de professeurs et de savants.
- Tome I. 1918—1921, 362 p. 40 fr.
- » II. 1922—1924, 500 p. 40 fr.

*BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE STRASBOURG.*

- Mensuel, paraissant le premier de chaque mois scolaire de Novembre à Mai.
- Abonnement annuel (donnant droit au Livret de l'Etudiant) 15 fr.
- Chacune des années écoulées: 1922—1923, 1923—1924, 1924—1925, 20 fr.
- Numéro spécial du BULLETIN consacré aux COURS DE VACANCES 5 fr.
- LIVRET-GUIDE DE L'ETUDIANT en Lettres à Strasbourg — à jour chaque année